

Coup de théâtre

Konsalik, Heinz G.

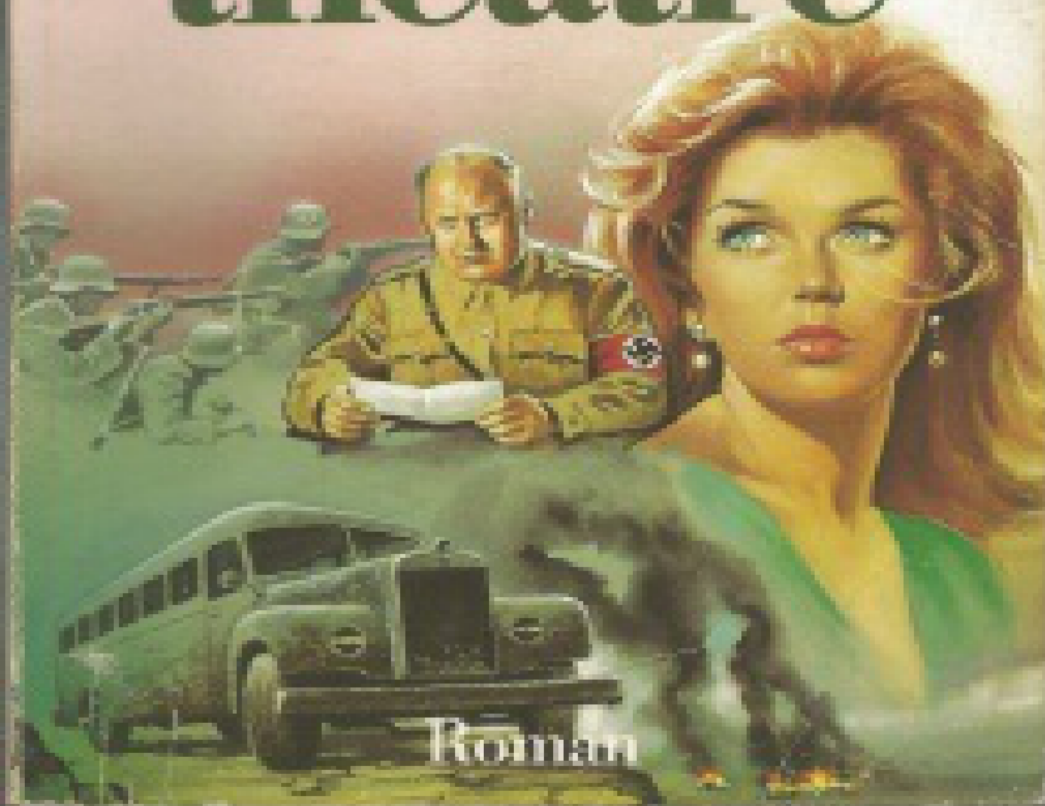
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Konsalik

Coup de théâtre



HEINZ G. KONSALIK
ŒUVRES

AMOURS SUR LE DON – *J'ai lu* 497***
DOCTEUR ERIKA WERNER – *J'ai lu* 610***
JE GUÉRIRAI LES INCURABLES
BEAUCOUP DE MÈRES S'APPELLENT ANITA
LE DESTIN PRÊTE AUX PAUVRES
LA PASSION DU DOCTEUR BERGH – *J'ai lu* 578***
MANŒUVRES D'AUTOMNE
NOCES DE SANG À PRAGUE
BRÛLANT COMME LE VENT DES STEPPES – *J'ai lu* 549****
MOURIR SOUS LES PALMES – *J'ai lu* 655***
AIMER SOUS LES PALMES – *J'ai lu* 686**
DEUX HEURES POUR S'AIMER – *J'ai lu* 755**
L'OR DU ZEPHIRUS – *J'ai lu* 817**
LES DAMNÉS DE LA TAÏGA – *J'ai lu* 939****
L'HOMME QUI OUBLIA SON PASSÉ – *J'ai lu* 978***
LA CARAVANE DES SABLES – *J'ai lu* 1084***
UNE NUIT DE MAGIE NOIRE – *J'ai lu* 1130**
LE MÉDECIN DE LA TSARINE – *J'ai lu* 1185**
DEUX FILLES EN LIBERTÉ
ALARME !
AMOUR COSAQUE – *J'ai lu* 1294***
UN ÉTÉ PAS COMME LES AUTRES
DOUBLE JEU – *J'ai lu* 1388****
LA CLINIQUE DES CŒURS PERDUS
AUSWEIS POUR LA NUIT
NATALIA – *J'ai lu* 1382***
L'AMOUR EST LE PLUS FORT – *J'ai lu* 1030***
LE MYSTÈRE DES SEPT PALMIERS – *J'ai lu* 1464***
ILS ÉTAIENT DIX
L'HÉRITIÈRE – *J'ai lu* 1653**
LA FACE OBSCURE DE LA GLOIRE
LA MALÉDICTION DES ÉMERAUDES – *J'ai lu* 1565***
AMOUR EN CAMARGUE – *J'ai lu* 1709***
IL NE RESTA QU'UNE VOILE ROUGE – *J'ai lu* 1758****
QUADRILLE
BATAILLONS DE FEMMES – *J'ai lu* 1907****
CONJURATION AMOUREUSE
LE GENTLEMAN – *J'ai lu* 2025***
UN MARIAGE EN SILÉSIE – *J'ai lu* 2093****
COUP DE THÉÂTRE – *J'ai lu* 2127***

Konsalik

Coup de théâtre

traduit de l'allemand par
Raymond Albeck
Éditions J'ai lu

Ce roman a paru sous le titre original :

FRONTTHEATER

© Heinz G. Konsalik & Hestia Verlag, Bayreuth, 1980

Pour la traduction française :

© Éditions Albin Michel, S.A., 1985

« THÉÂTRE AUX ARMÉES », lisait-on en grosses lettres blanches sur les flancs de l'autocar vert-de-gris maculé de boue, qui s'était arrêté devant la Kommandantur d'Alexandrovskii.

Pressés dans la salle de réception autour du poêle qui ronflait, les membres de la troupe réchauffaient lentement leurs pieds engourdis par le froid.

— Encore un *schnaps*, mesdames ? proposa le capitaine Pachmann.

C'était un militaire rondelet dans la force de l'âge. Indiscutablement, sa politesse s'adressait expressément à la benjamine de ces artistes en tournée au front, Lore Sommerfeld. Il n'arrivait pas à la quitter des yeux. C'est qu'elle avait vraiment l'air d'une enfant avec ses cheveux blond clair et ses yeux bleus. Il était presque inconcevable que cette toute jeune fille pût parcourir de long en large la dangereuse Russie avec cette troupe destinée à relever le moral des combattants.

— ... Encore un verre de *schnaps*, insista-t-il.

Il était toujours tourné vers Lore, et l'examinait, les yeux mi-clos.

Lore secoua la tête :

— Non, merci.

Un sourire timide, enfantin, étira un instant son visage. Le *schnaps*, comme disait le capitaine, était une vodka très alcoolisée qui l'avait plongée d'un coup dans une sorte de somnolence.

Déjà, chacune des trois autres femmes avait tendu son verre, un gros verre de cuisine. Le capitaine Pachmann les servit, puis ses yeux revinrent à Lore. Perdue dans une capote de la Wehrmacht trop vaste pour elle, on eût dit une adolescente, à bout de forces et d'espoir.

La fille plantureuse assise à côté d'elle, Sonia Deppe, intervint :

— Ne vous donnez pas tant de mal, capitaine ; cette petite-là en est presque à attendre son premier baiser...

Avec un sourire quelque peu gêné, le capitaine Pachmann parvint à arracher son regard des cheveux blonds de la femme-enfant pour s'adresser à son interlocutrice :

— Et qu'allez-vous jouer de beau à nos soldats ? demanda-t-il.

— *Faust*, répondit Sonia Deppe en laissant glisser, comme par inadvertance, son manteau sur ses épaules.

Elle savait très bien pourquoi : car ce faisant le pull-over rouge qui montait presque jusqu'à son cou était d'autant plus tendu sur les mappemondes énormes de ses seins.

Le capitaine, saisi d'un soudain respect admiratif, sentit sa gorge se serrer. Il avala une petite gorgée de vodka :

— *Faust* ? Mais vous êtes seulement sept... dit-il, sans dissimuler

sa suspicion.

Un artiste, Walter Meyer, le corrigea aussitôt :

— Nous sommes huit. Notre chef, Fritz Garten, est encore au poste téléphonique pour essayer d'atteindre Daboucha. La pièce a en effet été raccourcie pour notre troupe. Nous jouons pour ainsi dire un *Faust* populaire national-socialiste adapté au public du front.

Horriifié, le capitaine Pachmann secoua la tête :

— Bonté divine ! Mais quel est donc le barbare qui a eu cette idée d'ivrogne ?

Walter Meyer adressa à l'officier un large sourire.

— C'est une liberté qu'a prise notre ministère de la Propagande, toujours si éclairé... (Et, appuyant sur chaque mot, il ajouta :)... Peut-être est-ce l'œuvre personnelle du ministre lui-même, notre génial Dr Goebbels...

Le visage du capitaine devint rouge brique et, après avoir bégayé un « bon... bon... » embarrassé, il lança du ton le plus dégagé qu'il put :

— En effet, quand on y réfléchit, l'idée n'est pas mauvaise du tout, n'est-ce pas ? Les metteurs en scène de l'avenir en prendront certainement de la graine... Puis, se tournant prestement vers la porte, il ajouta : ... Mais il faut que je voie votre chef.

Il eut néanmoins un long regard pour Sonia avant de sortir d'un pas lourd qu'il croyait extrêmement énergique et impressionnant.

Au moment même où Fritz Garten, le directeur de la troupe, raccrochait l'écouteur, le capitaine Pachmann entra dans le poste.

Un bel homme, pensa celui-ci, après l'avoir mesuré d'un rapide coup d'œil. Grand et mince, un visage intelligent et intéressant avec ces deux plis profonds qui vont des ailes du nez aux commissures des lèvres...

— Très heureux, dit simplement Fritz Garten lorsque le capitaine se fut présenté en faisant claquer ses talons.

La manche droite de sa capote était vide ; à un moment, elle sortit de la poche qui la maintenait, et Garten la remit rapidement en place.

— Une blessure de guerre ? demanda le capitaine, intéressé.

L'autre hésita un instant avant de répondre d'un ton sec, en détachant chaque syllabe :

— Si l'on peut dire...

Le capitaine eut l'impression que l'histoire de ce bras manquant pouvait prendre une tournure inattendue, désagréable peut-être. Au fond, que lui importait ? Il s'empessa de changer de sujet :

— On vient de me dire que vous allez nous jouer *Faust* ? À notre époque héroïque, cette adaptation destinée à nos soldats du front est

une idée formidable de notre ministère de la Propagande, n'est-ce pas ?

La réponse de Garten tomba comme une lame de guillotine :

— Je ne suis absolument pas de cet avis. J'attrape des crampes dans les doigts à force d'écrire au ministère pour avoir l'autorisation de changer de programme. Cela fait des années que nos troupiers se battent dans la boue, dans la neige. Ce qu'ils veulent, c'est de la musique, de la danse, des jambes de femmes et des chansons épicées qu'ils reprennent en riant. Surtout pas de classiques défigurés.

Le capitaine essaya de détourner l'orage :

— Cher monsieur Garten, je suis sûr qu'à Berlin on prête une oreille attentive à tout ce qui vient d'un homme aussi expérimenté que vous... (Il s'interrompit brusquement, et reprit :)... Mais dites-moi, il y a du courrier qui vous attend. Comment se fait-il qu'on ne vous l'ait pas encore remis ? (Il n'attendit pas la réponse de Garten et dit :)... Suivez-moi donc au bureau.

Et il s'empressa de quitter le poste téléphonique, suivi du directeur de la troupe.

Le courrier de Sonia Deppe était de beaucoup le plus fourni. Son pull-over rouge et ce qu'il mettait en valeur laissaient, à l'arrière comme au front, des impressions inoubliables.

Lore Sommerfeld lisait une lettre de son père. Il était fier, écrivait-il, qu'elle se soit portée volontaire pour participer aux efforts de guerre héroïques du peuple allemand. Il lui souhaitait de prendre toujours exemple sur l'esprit de sacrifice et le courage de nos soldats...

Elle laissa tomber la lettre sur ses genoux. Pendant quelques instants, ses grands yeux bleus rêveurs regardèrent droit devant elle, sans rien voir.

Puis elle plia la lettre, l'enfonça dans la poche gauche de sa capote militaire. Jamais elle ne s'était sentie plus seule, effroyablement seule.

Fritz Garten, debout devant la fenêtre, jetait un coup d'œil rapide sur chacune des enveloppes qu'on venait de lui remettre : deux ou trois lettres d'amis et de collègues, un pli officiel à l'en-tête du commandement militaire de la région de Smolensk, mais aussi une enveloppe blanche où s'étalait une croix gammée aux dimensions insolentes, accompagnée du titre : Office du Théâtre du Reich, Service du Théâtre aux Armées, Direction secteur Est.

Enfin, pensa Garten.

Il déchira l'enveloppe avec ses dents, déplia la missive d'une main, parcourut en hâte les premières lignes. Il s'aperçut que le papier tremblait comme le faisait soudain tout son corps, de rage. Une ride

profonde s'était creusée entre ses sourcils. Réprimant mal un juron, il froissa la lettre dans sa main et la fourra telle quelle dans sa poche.

— Ça ne va pas, Fritz ?

Walter Meyer, venant du jardin, était entré sans bruit, et il lui posa amicalement la main sur l'épaule d'où pendait la manche vide.

Sans un mot, Garten lui tendit ce qui n'était plus qu'un chiffon de papier. Au premier coup d'œil sur la date, Meyer releva la tête :

— As-tu vu ? Cette lettre est partie de Berlin il y a trois semaines.

— Et alors ? Comment en serait-il autrement ?

Walter Meyer se contenta de hocher la tête d'un air entendu et se mit à lire à mi-voix : « ... Il faut que vous laissiez désormais, une fois pour toutes, à ma connaissance et à ma compétence professionnelles, qui dépassent de beaucoup les vôtres, le soin de décider des programmes qui conviennent à nos soldats allemands. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que votre ingérence dans les affaires qui sont de mon ressort vous a déjà conduit... »

Fritz Garten lui prit brutalement la lettre des mains :

— Excuse-moi, le reste est un incident purement personnel...

— Une engueulade de plus, hein ? demanda Meyer prudemment. Et du directeur du secteur lui-même ? Ce Planitz...

Garten s'était assis sur une chaise. Sa manche vide se balançait à côté du dossier. Son regard devenu glacial s'attacha un instant au visage surpris de son camarade. Quand enfin il répondit, sa voix n'était qu'un murmure :

— Ce Planitz, comme tu dis, est le seul homme au monde que je hais vraiment. Et je le hais tellement que je pourrais l'étrangler de la main qui me reste. Et il ne s'agit pas de la programmation de notre tournée. Ce qu'il m'a fait, Walter, je ne l'oublierai jamais et je ne le pardonnerai jamais... (Il fit un signe vers sa manche vide qui pendait maintenant immobile, comme morte)... Si j'ai perdu ce bras, c'est à Planitz que je le dois. Mais ce n'est rien : à cause de lui, j'ai aussi perdu la femme que j'aimais. (Ses yeux étaient devenus encore plus froids, plus durs.) Et un jour il faudra qu'il me paie tout cela. Je te le jure, Walter...

À Daboucha, on mettait les bouchées doubles pour être prêts à recevoir la troupe. La salle elle-même brillait de propreté et, au-dessus de la porte d'entrée, on avait suspendu un panonceau où le mot « Bienvenue ! » surmontait une couronne de branches de sapin. Au bout de la salle, les menuisiers de la compagnie avaient édifié une scène avec quelques planches posées sur des tréteaux. En rassemblant des toiles de tente, on avait même construit plusieurs cabines pour l'habillage des artistes. Le caporal-chef Doelles avait l'œil partout. Il se faisait de cette représentation inattendue une véritable fête.

La patience de Jupp Doelles fut mise à rude épreuve dès l'arrivée de la troupe. Il lui fallut d'abord conduire tous ses membres au mess des officiers pour qu'ils pussent se réchauffer et même dîner. Accompagnés des officiers, les artistes apparurent une bonne heure plus tard dans la salle. Avant de disparaître dans les cabines, ils étudièrent soigneusement la scène et ses accès.

Peu après 8 heures, le chef de bataillon fit son entrée. Un lieutenant cria :

— Fixe !

Le chef de bataillon s'inclina et dit :

— Asseyez-vous, camarades !

Un coup de gong retentit derrière la scène, et les lumières s'éteignirent. Dans la salle, quatre cents hommes observèrent un silence absolu.

Lore Sommerfeld était une Marguerite frêle et gracieuse, touchante dans son amour sans espoir.

Ses longs cheveux blonds retombaient en deux tresses épaisses sur ses épaules. Aucun des hommes rassemblés dans cette salle ne pensait, en la voyant, qu'il était privé de femme depuis des mois interminables. Même les cœurs les plus insensibles ne ressentaient que de la pitié pour elle. Un instinct de protection longtemps enseveli sous les atrocités de cette guerre impitoyable s'éveillait à l'appel de cette tendresse blessée.

Garten, en Méphisto, s'approcha de Lore-Marguerite. Un Bavarois musculeux, bouleversé, serra ses poings énormes de bûcheron et s'écria :

— Si ce salaud-là lui fait du mal, il peut numéroté ses os à la sortie...

Après le monologue de Marguerite, les quatre cents fantassins applaudirent la scène désertée : la tension s'était dissipée.

À l'exception de Lore Sommerfeld, les femmes avaient changé de costume dans leur cabine en toile de tente. Les projecteurs s'étaient éteints pendant que l'on déplaçait les décors.

Quand ils se rallumèrent, ce fut pour éclairer de plein fouet une sorcière chevauchant son balai au-dessus des planches. Le jet lumineux pénétrait la blouse tricotée qui recouvrait sa poitrine nue et en dessinait nettement les contours. Extasié, le caporal-chef laissa échapper le nom de la comédienne qui, dès le début, était sa favorite :

— Sonia...

Ce fut alors qu'un sifflement aigu, atroce, déchira l'air ; et bientôt ce sifflement devint un grondement insoutenable.

D'un seul coup, le silence s'était établi dans la salle. Un silence de mort. Quatre cents visages angoissés, d'un seul élan, s'étaient renversés en arrière pour regarder vers le plafond.

Au-dessus d'eux, l'obus éclata avec un bruit perçant, assourdissant. Par plaques, le crépi du plafond se détacha, tomba. La lumière des projecteurs vacilla un instant, s'éteignit. Une voix cria :

— Tout le monde aux abris !

Dans l'obscurité, quatre cents hommes se pressèrent vers les sorties. Au-dessus d'eux, sans interruption, les obus de l'artillerie de campagne russe sifflaient, ululaient, pour exploser contre le sol gelé, dur comme de la pierre, dans des gerbes d'éclats et de feu.

Tête en avant, comme un bélier, Jupp Doelles fendait la masse compacte de ses camarades. Une seule pensée le poussait dans le sens contraire de tous les autres : Sonia. Il faut que je sauve Sonia. Il faut que je la fasse sortir d'ici. Au moment où s'était éteint le dernier projecteur, il l'avait vue sauter de la scène, sans doute vers les cabines en toile de tente.

Finalement, il se retrouva seul contre le rebord de la scène.

— Sonia ! cria-t-il, dans le fracas des sifflements et des explosions.

À tâtons, il souleva la toile d'une cabine, entendit un bruit, saisit quelque chose de vivant, un corps moelleux de femme.

— Vite, dehors !

Il l'entraînait malgré elle. La femme sanglotait, totalement hystérique, tandis qu'ils gagnaient l'air libre par la petite porte de derrière. Une fois de plus un bruit d'orgue déferla sur eux.

— Au sol ! hurla-t-il en jetant la femme à terre et en se couchant sur elle pour la protéger.

Près d'eux, l'obus explosa en écrasant une chaumière. Un champignon de flammes d'un blanc éblouissant souffla les murs dans un fracas qui leur perça presque les tympans tandis qu'une pluie de débris de bois s'abattait sur eux.

— Debout ! Courons, vite !

Doelles n'entendait plus sa propre voix. Il forçait la jeune femme à courir dans la nuit pour sortir du village bombardé.

— Où m'emmenez-vous ? dit-elle soudain.

Il lui fallut répéter deux fois sa question pour que Doelles enfin la comprît.

— Dans mon abri ! hurla-t-il. C'est le seul endroit sûr dans cette tempête.

Avant de gagner le terrier de Doelles, ils durent encore se jeter trois fois au sol. Complètement épuisé, le caporal-chef arracha le camouflage qui masquait l'entrée de l'abri, poussa sa compagne à l'intérieur, la suivit en rampant.

— Voilà ! Nous sommes sauvés.

De l'intérieur, il remit le camouflage devant l'entrée.

Dans l'obscurité, il entendit que la jeune femme sanglotait.

— ... Allons, du calme, jeune fille. Ici, rien ni personne ne peuvent te faire du mal... Du moins, tant que ce ne sera pas de l'artillerie... ajouta-t-il, pour lui, en pensant à l'attaque qui pouvait suivre cette préparation d'une offensive éventuelle.

Lentement, à tâtons, il se mit à avancer dans le noir.

— Nom de D... (Il s'était cogné la tête contre le poêle...)... Mais où es-tu donc ?

La jeune fille ne répondit pas.

Doelles prêta l'oreille, crut l'entendre respirer avec précaution, et recommença à avancer. Soudain, très près de lui, elle parla :

— Je crois que ça a cessé.

Doelles leva la tête. Son excitation avait été telle qu'il n'avait même pas remarqué que le bombardement avait brusquement cessé.

— Dans ce cas, nous pouvons faire un peu de lumière.

Il gratta une allumette. Sur la table, deux bougies éclairèrent faiblement l'abri.

— ... Et maintenant, voyons un peu...

Le reste de la phrase s'étrangla dans sa gorge alors qu'il se retournait pour s'approcher de la comédienne. Et il ne put dissimuler sa déception :

— ... Espèce de c... que je suis !

La femme accroupie à même le sol, dans un coin près de l'entrée de l'abri, n'était pas la plantureuse Sonia dont il rêvait depuis qu'il l'avait aperçue. Il avait devant lui Lore Sommerfeld dans son costume de Marguerite. Son visage, encadré des deux longues tresses blondes, était encore livide de peur, défiguré par les traces des larmes qui s'étaient mêlées à son fard.

« Et moi qui pensais que j'avais fait la bonne affaire... (Interdit, comme cloué au sol, les bras pendants, il restait debout au centre de l'étroit abri qu'il s'était aménagé.) Eh oui, il faut que ce soit cette blonde si fade... Fini, le rêve avec Sonia... Une soirée de ratée ! » se disait-il.

Il prit une chaise pour s'asseoir. Tous deux se regardèrent longuement en silence.

— Où sommes-nous ? demanda Lore timidement, en jetant un coup d'œil circulaire sur ce trou aménagé dans le sol... Je veux retourner dans ma chambre.

Doelles eut un geste d'impatience :

— Je ne désire que ça. Si les Rousskis ne recommencent pas leur bombardement, je t'y ramène en dix minutes.

— Comment vous appelez-vous ? osa-t-elle demander après un instant.

— Jupp, dit Doelles. C'est-à-dire que c'est un diminutif. Pour Joseph.

— Jupp, c'est un diminutif qui me plaît... (Elle s'assit sur le matelas – une simple botte de paille –, replia ses jambes et entoura ses genoux de ses bras.)... Moi, je m'appelle Lore.

— Lore, répéta-t-il, comme s'il voulait s'habituer à la résonance de ce prénom, s'habituer aussi à cette fille qui n'était pas celle qu'il avait espérée... Voulez-vous un biscuit ?

Le son de sa voix l'étonna : elle était rauque, presque sourde. Lore secoua la tête en souriant :

— Non, merci.

Il évita son regard :

— Je vais pouvoir vous ramener tout de suite...

Il ressentait un soulagement, une joie presque, à la pensée de se débarrasser très vite de cette créature déguisée en Marguerite.

Mais elle ne répond pas. Elle se met à dénouer ses tresses. Ses longs cheveux blonds ont des reflets moirés et mats à la lueur des bougies.

Nerveusement, il écarte ses doigts, puis serre les poings. Les mouvements de cette fille, si calmes, si naturels, le déconcertent, et il ressent une sorte d'excitation. C'est en bégayant presque qu'il l'interroge :

— Vous... vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas ?

Elle secoue la tête en souriant :

— Mais non. Pourquoi aurais-je peur ?

— C'est bien... vraiment bien...

Il s'agenouille devant le poêle, l'ouvre, regarde les braises qui s'éteignent peu à peu. Quand il se relève, il voit que Lore s'est allongée sur le lit de paille. Ses yeux sont fermés, son visage est paisible, tout à fait détendu. N'est-elle pas sous sa protection ? Ne l'a-t-il pas sauvée du bombardement ?

Il reste accroupi devant le poêle, une minute, deux minutes, les yeux fixés sur la jeune fille endormie. Sans faire de bruit, il retire ses bottes.

Il s'approche du lit sur la pointe des pieds, se penche sur Lore. Elle respire calmement, régulièrement. Ses dents brillent entre ses lèvres à peine entrouvertes.

Précautionneusement, il s'allonge sur la paille près de Lore. Comme son genou craque dans ce mouvement, il retient son souffle, soudain effrayé.

Mais Lore ne s'est pas réveillée. Son expression est toujours aussi paisible, aussi détendue. Et en continuant à la regarder, il a l'impression subite de commettre une sorte de vilenie, cela malgré ces années de guerre, de violences, d'atrocités ininterrompues. Non, il ne franchira pas le seuil interdit. Il ressent en lui quelque chose d'inconnu, oui, de solennel.

Il s'est assoupi, assis, à ses côtés, quand le tonnerre se déchaîne de nouveau. Il est aussitôt complètement réveillé, tend l'oreille.

« Seraient-ce encore les Russes, ou les nôtres ? se demande-t-il. Quel bonheur que notre détachement soit juste au repos. Sans cela, je n'aurais jamais connu cette bénédiction, cette grâce divine qui est descendue sur moi. »

Les paupières de Lore battent légèrement. Elle pousse un soupir, se retourne sur le côté gauche. Son bras se dégage de la couverture qu'il a étendue sur elle. Doucement, il lui recouvre l'épaule, le bras.

Je devrais la ramener dans sa chambre, pense-t-il. Mais il ne fait pourtant pas le geste qui la tirerait du sommeil. Il contemple son visage clair, serein, tout en écoutant le tonnerre lointain des canons.

Mais un autre bruit, un grondement sourd, se mêle à celui du duel d'artillerie. Cela vient de très loin et s'entend encore à peine. De seconde en seconde, ce bruit grandit, devient un grondement, un glapisement inhumain qui déferle au-dessus du village.

Avec un cri perçant, Lore, tirée de son sommeil, regarde autour d'elle, les yeux hagards. D'un seul coup, elle rejette la couverture, veut se lever :

— Cela recommence... ils vont tout détruire, nous tuer tous.

Jupp Doelles a juste le temps de la retenir en la prenant dans ses bras :

— Du calme, petite fille... (Son ton est paternel, supérieur, celui du troupier qui depuis des années traîne ses demi-bottes sur tous les champs de bataille d'Europe.)... Ce sont seulement nos avions, nos Stukas.

Nerveusement, elle approuve d'un signe de la tête, sans quitter des yeux les flammes vacillantes des deux bougies.

Deux, trois escadrilles de Stukas les survolent l'une après l'autre dans la direction du front. Le rugissement de leurs moteurs se perd au loin dans le tonnerre assourdi de l'artillerie soviétique.

Soulagée, Lore soupire et referme les yeux. Elle se rend compte soudain que Jupp la tient dans ses bras, qu'elle s'y trouve bien, totalement en sûreté... Rien de mal ne peut lui arriver.

Il est tellement différent des soldats qu'elle a connus jusqu'ici, avides de manger sans faim, de boire sans soif, de jouir sans tendresse, poursuivis par la mort qui leur a laissé hier un délai parce qu'elle est sûre de les avoir à sa merci. Lui, il s'est montré tendre, attentionné, chevaleresque dans sa simplicité.

Il n'a même pas profité de la situation. Elle abaisse son regard vers la main, cette main d'homme, qui enserre gentiment sa taille.

— Savez-vous que vous êtes terriblement gentil, Jupp ?

Elle a parlé très bas, sans sourire ; ses yeux assombris,

interrogateurs fixent maintenant ceux de Jupp qui rit d'un air gêné en rougissant :

— Et comment êtes-vous arrivée à cette conclusion ?

— À cause de cela, répond-elle en indiquant la main qui demeure posée sur sa hanche.

Déconcerté, dans un mouvement presque craintif, il recule sa main de quelques centimètres tout en cherchant ses mots :

— Vraiment ? Évidemment, ça ne veut rien dire... Enfin, on ne peut pas simplement...

— Vous êtes un garçon très correct, très gentil, mon cher Jupp...

Cette suave voix de femme s'est faite encore plus douce :

— ... Et je ne parle pas seulement de votre main... (Elle se retourne un peu dans les bras de l'homme, contre lui.)... Je crois que j'aimerais bien vous avoir à moi, tout entier...

Doelles sent son corps se raidir contre celui qu'il enserre dans ses bras, et Lore a l'impression que ce léger tremblement se communique à elle.

— Lore, murmure-t-il. Petite fille...

— Je ne suis pas une petite fille... dit-elle d'une voix soudain très assurée.

Et elle ferme les yeux pour recevoir un premier baiser, précautionneux d'abord, puis passionné...

Le même jour, dans la matinée, il se préparait à Berlin une série d'événements qui devaient avoir une influence décisive sur la vie de la petite troupe.

Au cours de cet hiver, Berlin ne se ressentait pas encore trop de la guerre. Pour des personnes disposant de bonnes relations, la vie pouvait encore y être très agréable.

Kurt Planitz venait de faire un petit déjeuner copieux, excellent, quand, vers 10 heures, il se mit à gravir en respirant bruyamment les marches de l'escalier qui conduisait à son bureau. Il demeura un long instant immobile devant la porte où était apposée une plaque à son nom :

Direction du Secteur Est
Directeur : Kurt Planitz

Cette halte lui permit de reprendre un peu son souffle. Il était du type de ces hommes petits et rebondis qui souffrent d'une accumulation de graisse autour du cœur. À quarante-trois ans, le moindre effort lui était pénible.

Il se redressa pour entrer d'un pas ferme et décidé dans la pièce, suspendit sa capote dans le placard aménagé en vestiaire, remonta

légèrement les manches de sa vareuse pour dégager des manchettes d'une blancheur impeccable, puis s'assit majestueusement derrière l'énorme bureau en acajou massif.

Ce matin-là, il s'était habillé avec un soin particulier. Le lundi, c'était ce que Planitz appelait « le jour des minettes ». À dix heures, il recevait les comédiennes, expérimentées ou débutantes, qui sollicitaient un emploi dans le secteur du Théâtre aux Armées dont on lui avait confié la gestion.

Tirant de sa poche un petit miroir et un peigne, il coiffa soigneusement de rares cheveux qui dissimulaient difficilement une calvitie grandissante.

— Elsa !

Un ton de commandement parfait, pensa-t-il.

Elsa Konrad fit son entrée par la porte du vestibule, le classeur pour la correspondance sous le bras.

— B'jour, dit-elle brièvement. (Elle mesura Planitz du coup d'œil à la fois familier et réprobateur qui est celui de toutes les secrétaires au service d'un patron sur lequel, depuis longtemps, elles ont perdu toute illusion.)... Voici le courrier.

D'un air supérieur, Planitz repoussa le classeur vers un coin du bureau et dit d'un ton indifférent :

— Je verrai ça plus tard. Pour l'instant, je vais examiner à la loupe la nouvelle génération de nos comédiennes.

Elsa Konrad le regarda du coin de l'œil :

— En tout cas, si j'étais vous, je lirais cette lettre-ci tout de suite. (Avec une satisfaction évidente, elle lui remit le classeur sous le nez pour lui montrer une missive de quelques lignes seulement.)... Hé oui, une lettre personnelle du directeur général !

Il lui arracha presque la feuille des mains et lut :

« Après y avoir mûrement réfléchi, nous avons décidé de supprimer immédiatement, dans tous les secteurs au front, les représentations de nos classiques. En conséquence les directeurs de chaque secteur voudront bien modifier immédiatement leurs programmes et remplacer les représentations théâtrales par des spectacles de music-hall. »

— Quelle stupidité ! s'exclama Planitz en rejetant loin de lui, d'un geste furieux, la lettre qui mettait fin à son grand projet.

— Pardon... dit Elsa, très intéressée, pour lui faire répéter cette parole dangereuse.

— Apportez-moi la liste du personnel de mon groupe, dit sèchement Planitz. Et puis faites entrer les minettes. Mais une par une, et non toutes ensemble comme la dernière fois.

Ce matin, comme presque tous les lundis, le butin fut mince : ces filles attirées par le Théâtre aux Armées étaient souvent des ouvrières

lasses de leur usine, des domestiques pleines de rancœur contre « Madame », et qui se sentaient attirées par les planches, et aussi des actrices vieillies, pour qui le Théâtre aux Armées constituait l'ultime chance.

— Voici les deux dernières, annonça Elsa Konrad en déposant devant Planitz les deux fiches remplies par les postulantes... Mais elles demandent à passer ensemble.

Planitz se redressa :

— Voyez-vous ça ! Et quoi encore ? Dès le début, elles posent des conditions spéciales ! Il ne manquait plus que ça.

— Le frère de l'une d'elles est médecin en Russie, et il est le fiancé de l'autre.

— Comme c'est touchant ! Et que savent-elles faire, ces oiselles ?

— Danser et chanter. Surtout les claquettes et les refrains à la mode... (Elle prit son temps pour remuer le fer dans la plaie)... Exactement ce que le directeur général veut que vous trouviez pour remplacer vos classiques.

— Eh oui, le genre Marika Rökk en format de poche, des jambes, des seins et des fesses... Et la culture allemande ? Il faut des intellectuels comme moi pour l'enseigner à tous... Je sais, je sais, vous pensez que la culture ne s'impose pas. Mais moi, je suis national-socialiste, je crois à la culture du peuple...

Comme sa secrétaire se contentait de serrer les lèvres, immobile devant lui comme la statue même de l'ironie, il ajouta d'un ton furieux :

— ... Allez, faites-les entrer toutes les deux.

Il fut agréablement surpris.

— Irène Berthold...

C'était la première des deux jeunes filles. Elle était grande, élancée, avec une chevelure noire qui retombait sur les épaules et dont les boucles encadraient un visage très mince. La voix elle aussi ne manquait pas de charme.

— Et vous ? dit-il brutalement en se tournant vers l'autre.

— Erika Nürnberg...

Erika était un peu plus petite que sa compagne, avec des formes plus rebondies et des cheveux d'un roux flamboyant. Planitz laissa planer sur elle un regard appréciateur.

— Formidable, dit-il enfin... Je suis convaincu que vous avez un talent bien au-dessus de la moyenne... (Ses yeux s'étaient rétrécis.)... Et vous êtes la sœur de ce jeune homme qui se trouve en Russie ?

Erika secoua la tête :

— Non, je suis sa fiancée. C'est Irène qui est sa sœur. Pourquoi me demandez-vous cela ? (Ses sourcils s'étaient levés très haut, ses yeux étincelaient.)... Cela vous dérange, qu'une de vos recrues soit

fiancée ?

Une rousse authentique, pensa-t-il, de plus en plus séduit. Quel plaisir que celui de dompter un petit animal aussi rebelle. Pour l'instant, il fallait ruser, attendre le moment propice, le provoquer. Il se mit à rire très familièrement :

— Absolument pas, ma chère petite. (Son regard continuait à monter et à descendre le long de deux jambes faites au moule, musclées.)... Et vous voulez être engagées toutes les deux ensemble ? (Son visage était devenu pensif, l'image même d'une grande préoccupation.)... Ce n'est pas si facile que ça... Il y aura certaines... certaines complications...

Il ne pouvait en dire plus. Allait-elle comprendre à demi-mot ? Elle lui semblait de plus en plus impénétrable : regards, allusions voilées, rien n'avait prise sur elle.

— Je suis sûre que vous pouvez vous arranger, monsieur Planitz, dit-elle légèrement en se levant de sa chaise, imitée aussitôt par sa future belle-sœur... J'espère vraiment recevoir de vos nouvelles.

Les deux jeunes filles se dirigèrent vers la porte. Ensorcelé, Planitz suivait du regard les jambes d'Erika.

— Un instant, mademoiselle Nürnberg, s'écria-t-il au moment où Irène Berthold se trouvait déjà dans le vestibule.

— Oui ?

— Veuillez fermer la porte.

Il s'était levé pour faire le tour de son bureau et s'avança vers la jeune fille interdite. Sa proximité lui causa un tel trouble que ses mains devinrent humides de sueur. Il les essuya à la dérobée.

— ... Vous tenez vraiment beaucoup à rester avec votre camarade, n'est-ce pas ?

Les yeux clairs d'Erika le dévisageaient avec gravité :

— Elle est la sœur de Hans. Et nous avons décidé de nous engager dans votre troupe dans l'espoir de le rencontrer en Russie.

Il n'avait pas pensé à cela et demeura un instant sans voix.

— Vous voulez rencontrer votre fiancé ? Comme ça ! Par hasard ! En Russie ! (C'était ridicule. La naïveté d'Erika était telle qu'il ne put s'empêcher de rire)... Vous n'avez jamais essayé de trouver une aiguille dans une botte de foin, n'est-ce pas ?

Le regard d'Erika ne céda pas :

— Je sais que c'est à peu près impossible. Pourtant, nous avons décidé d'essayer, Irène et moi.

— Vous êtes une fille courageuse, dit Planitz avec une solennité affectée... Je crois avoir la possibilité de vous aider. Je vais immédiatement parler de votre cas au directeur général... (De ses mains redevenues humides, il arrangea le nœud de sa cravate.). Naturellement, on n'a rien sans rien, n'est-ce pas ?

Avait-elle compris ? Se rendait-elle compte du prix qu'il lui faudrait payer ? Elle le regardait maintenant avec un sourire éclatant :

— C'est très gentil de votre part, monsieur. Je suis sûre que vous allez réussir. (Elle lui tendit franchement la main)... Puis-je vous rappeler demain matin ?

Kurt Planitz eut un geste de dénégation :

— Pourquoi demain ? Vous connaissez le vieux proverbe : « Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui », n'est-ce pas ? (Il eut un petit rire chevrotant.)... Voici ce que je vous propose : nous pouvons nous rencontrer ce soir même chez « Kempinski ». J'aurai déjà fait une première démarche. Là, nous pourrions discuter tranquillement des suites éventuelles. Sommes-nous d'accord ? À 8 heures ?

Erika Nürnberg hésita un instant avant d'accepter d'un signe de tête qu'elle confirma aussitôt :

— C'est bien. Je viendrai.

— Magnifique !

Il se pencha sur la main de la jeune fille comme pour lui baiser le bout des doigts, sans penser que son ventre proéminent rendait risible la galanterie de son geste.

Quand Erika eut quitté la pièce, il se frotta les mains, très content de lui, puis il cria :

— Elsa ! Elsa ! Appelez donc ma femme. Dites-lui que je sors ce soir. Qu'elle allume dès maintenant le chauffe-eau pour que je puisse prendre un bain avant de m'habiller.

Le médecin-chef Sorensen et Fritz Garten prenaient leur petit déjeuner ensemble quand Lore entra en courant dans le mess des officiers. Garten se leva aussitôt, visiblement soulagé :

— Lore, mais où étais-tu passée ? Je commençais à me faire du mauvais sang...

Elle ne fit même pas attention à lui et s'adressa au médecin-chef :

— Où est Jupp ? Il m'a quittée ce matin, sans me réveiller.

C'était déjà un homme âgé que ce médecin, et il avait vu et connu tant de femmes amoureuses qu'il eut pitié d'elle.

— Sa compagnie est partie à l'aube, mon enfant... (Dans un geste paternel, il passa son bras autour des épaules de la jeune femme, devinant tout ce qui s'était passé au cours de cette nuit.)... À 2 heures du matin, tous ont été mis en état d'alerte, ils doivent se trouver maintenant sur le front.

— Sur le front, répéta-t-elle d'une voix sans timbre... Alors, il a voulu m'épargner le moment des adieux...

— Certainement, dit le médecin-chef en lui caressant les cheveux.

Pleure maintenant, mon enfant, pensait-il. Cela soulage de pouvoir pleurer, sais-tu. Si tu savais combien de femmes pleurent ce matin en Allemagne, et combien d'autres ne peuvent même plus pleurer, les premières parce que leur mari ou leur fils est au front, et les secondes parce que celui qu'elles aimaient ne reviendra plus...

À 8 heures moins le quart, le directeur du Théâtre aux Armées secteur Est, lavé et rasé de frais, fit son entrée au restaurant « Kempinski », officiellement pour poursuivre l'examen d'une nouvelle recrue pour sa troupe du front Est. Certes la perspective de devoir affronter le visage imperturbable de sa secrétaire, Elsa Konrad, quand il lui remettrait le lendemain sa note de frais à transmettre pour remboursement à la direction générale, l'inquiétait un peu. Mais enfin...

Son veston sombre était tendu sur son ventre. Le revers gauche s'ornait de l'insigne du parti.

— Monsieur le directeur Planitz, dit en s'inclinant le vieux maître d'hôtel aux cheveux gris. Veuillez me suivre. Je vous ai réservé votre cabinet particulier.

Il était 8 heures exactement quand Erika Nürnberg apparut. Elle portait une simple robe de satin foncé. Un soupçon de rouge soulignait le contour de ses lèvres. Sa chevelure couleur de cuivre était maintenue sur sa nuque par un peigne en écaille. En la voyant, Planitz se leva, enchanté :

— Enfin, vous voici. Je suis si heureux de vous voir...

— *Heil Hitler*, monsieur le directeur, répondit-elle froidement.

L'enthousiasme de Planitz disparut sous le seau d'eau glacée de cette salutation officielle.

— Mais pourquoi tant de formalités ? bégaya-t-il, complètement dérouté. Nous ne sommes pas en réception au Grand Théâtre du Reich.

— C'est ce que je vois en effet.

Elle contemplait d'un air pensif les hors-d'œuvre, des spécialités rares depuis le début de la guerre, présentés dans de charmantes petites coquilles de porcelaine. L'argent mat des couverts luisait à la lueur flatteuse des bougies.

Avant de s'asseoir, elle hésita un instant.

Le vieux maître d'hôtel s'inclina très bas devant elle :

— Pour Madame, avec les hors-d'œuvre, servirons-nous du vin du Rhin ou du vin de Moselle ?

De plus en plus impatient, Planitz l'interrompit grossièrement :

— Servez ce que vous voulez, voyons !

Après s'être incliné une fois de plus, le maître d'hôtel quitta le cabinet particulier et referma doucement la porte derrière lui. Une fois

dans le couloir, il téléphona immédiatement aux cuisines :

— Pour le numéro trois, prenez votre temps avec la suite.

Aussitôt après les hors-d'œuvre, Erika prit l'offensive :

— Avez-vous déjà obtenu un résultat, monsieur le directeur ?
Pouvez-vous nous engager pour la Russie, Irène Berthold et moi ?

Planitz reposa son verre de vin sur la table et rapprocha sa chaise de celle de la jeune femme :

— Mais pourquoi m'appellez-vous toujours monsieur le directeur... ? demanda-t-il d'une voix basse, presque intime. Je déteste ce genre de formalités. Je m'appelle Kurt Planitz... (Il lui prit la main.)
... Mes amis m'appellent Kurti.

Sur son ton le plus femme d'affaires, Erika déclara :

— Vous ne répondez pas à ma demande, monsieur le directeur.
M'engagez-vous pour la Russie avec Irène Berthold ? Est-ce oui ? Est-ce non ?

Dans un mouvement de colère, Planitz reposa le verre de la jeune femme si violemment sur la table que le vin déborda :

— Bon Dieu ! Vous avez devant vous le vin le plus noble que produisent les vignobles allemands, et vous continuez à me parler de votre engagement en Russie ! Êtes-vous béotienne à ce point ?

Erika Nürnberg le regardait sans répondre, amusée. Ce Planitz lui rappelait un petit singe furieux qu'elle avait vu au zoo. Elle savait maintenant qu'elle pouvait atteindre son but, mais sans payer le prix qu'il avait prévu :

— Puis-je vous demander de me servir un peu de ce vin précieux que vous venez de gaspiller ? demanda-t-elle en le regardant coquettement.

— Mais naturellement, mon enfant, naturellement...

Son accès de mauvaise humeur avait disparu comme par enchantement. En remplissant le verre de la jeune femme, il se pencha sur une épaule dont le parfum l'étourdit. Rapidement, il se débarrassa de la bouteille qui l'encombrait, prit Erika dans ses bras et posa sur sa nuque une série de baisers désordonnés.

Rejetant brusquement la tête en arrière, la jeune femme se dégagea d'un coup de coude qui s'enfonça douloureusement dans le ventre de Planitz. Et comme par hasard, sa main gauche, après avoir renversé le verre que son hôte venait de remplir, se crispa sur le bouton de la sonnette.

En voyant apparaître le vieux maître d'hôtel, Planitz fit un pas en arrière pour s'appuyer à un dossier de chaise en respirant bruyamment, hors d'haleine, le visage décomposé. Furieux, il s'adressa à l'intrus :

— Que venez-vous faire ici ? Qui vous a sonné ?

— Vous, monsieur.

Le maître d'hôtel regardait d'un air pensif le costume froissé de Planitz. La cravate si soigneusement nouée pendait lamentablement de travers sur sa poitrine.

Avec une politesse irréprochable, Erika prenait déjà congé :

— Au revoir, monsieur le directeur. Je vous remercie d'avance de votre bienveillance.

Le visage du maître d'hôtel avait repris son impassibilité de commande. Il avait assisté à tant de scènes semblables ou différentes au cours de sa longue vie !

— Que dois-je faire maintenant du dîner que vous avez commandé ?

— Téléphonez au Secours d'Hiver... Ils viendront le prendre.

En sortant du cabinet particulier, il criait encore de rage.

Le bureau du Théâtre aux Armées, secteur Est, région du Centre, se trouvait dans un vieil immeuble de rapport juste en face du théâtre municipal de Smolensk.

Un vent du nord, glacial, déferlait devant les fenêtres givrées, chassant presque horizontalement la neige qui tombait sans arrêt depuis plusieurs jours. Une estafette s'arrêta devant la porte de l'immeuble en faisant déraiper sa moto. Un instant plus tard, l'homme entra dans le bureau surchauffé :

— Un télégramme pour Fritz Garten.

— Donnez.

Garten signa l'accusé de réception et attendit que l'homme eût quitté la pièce pour déchirer l'enveloppe et en tirer le télégramme. Par-dessus l'épaule, il dit à son compagnon :

— De Berlin. Et de Planitz.

Walter Meyer se leva dans un grand balancement de jambes et s'approcha, plein de curiosité :

— Qu'est-ce qu'il nous veut encore, ce modèle des intellectuels nationaux-socialistes, qui a toujours le mot culture à la bouche ? Peut-être que nous jouions devant la troupe *La Pucelle d'Orléans*, de Schiller ?

— Non. Au contraire.

Avec un large sourire, Garten poussa le télégramme sur la table en direction de Meyer.

« ARRÊTEZ IMMÉDIATEMENT REPRÉSENTATIONS FAUST – STOP – PRÉPARONS PROGRAMME MUSIC-HALL – STOP – RENVOYEZ BERLIN PERSONNEL INAPTE – STOP – COMPLÉTERONS TROUPE ICI – PLANITZ . »

— Formidable ! s'écria Walter Meyer. Alors que nous avions abandonné tout espoir !

Fritz Garten s'était levé sous le coup de l'excitation et arpentait la pièce de long en large :

— Sais-tu ce que cela signifie, Walter ? (Son visage émacié rayonnait de joie.)... Nous allons d'abord procéder à un bon coup de balai. Renvoyer à Berlin les ivrognes et les salopes que Planitz nous a imposés, et cela par retour du courrier. Les seuls que je garde ici, c'est toi et Lore, et...

— ... et Sonia, compléta Meyer.

— Mais Sonia elle aussi est...

— Fais-moi ce plaisir, Fritz. Au fond d'elle-même, c'est une fille propre, une fille bien.

— Je n'ai jamais mis en doute certaines de ses capacités.

— Et elle a besoin de quelqu'un qui veille sur elle.

Fritz Garten regarda son collègue d'un air amusé.

— Walter Meyer dans le rôle d'ange gardien... Puis, redevenant sérieux, il dit : Entendu, Walter. Nous restons donc à quatre. Les autres repartent dès demain vers le gros Planitz. Il va en faire une tête !

Walter Meyer alluma une cigarette. Par-dessus la flamme de l'allumette, il fixa sur le visage de Garten un regard interrogateur. Après avoir hésité un instant, il demanda :

— Dis-moi... Que s'est-il passé finalement entre toi et Planitz ? C'est si rare de t'entendre attaquer quelqu'un. J'ai l'impression que... (Il s'interrompit en voyant l'expression butée de Garten.)... Je ne veux surtout pas te gêner, te forcer à parler. Si tu préfères te taire, je le comprendrai très bien.

Fritz Garten eut un haussement d'épaules.

— Ce qui s'est passé est courant. « C'est une vieille histoire », comme l'a chanté Henri Heine. Du moins, ce qui s'est passé au début. Deux hommes aiment une femme... Oui, il y a dix ans, Kurt Planitz et moi étions ensemble au théâtre de Wismar...

Walter Meyer ouvrit des yeux étonnés :

— Planitz a été comédien ?

— Si l'on peut dire... En tout cas, il lui est arrivé de monter sur les planches. Vraisemblablement, il trouvait que le théâtre constituait un terrain de chasse à sa convenance. (Garten se leva et marcha jusqu'à la fenêtre.)... Il a poursuivi de ses assiduités une de nos camarades, une toute jeune fille, Miriam Bergner. Elle venait de Posen. Elle était juive...

— Voyez-vous cela ! s'exclama Walter Meyer en riant. Notre national-socialiste, Kurt Planitz, membre important du parti, amoureux d'une juive ! Si le Führer était au courant !

— Au début, j'ai simplement voulu protéger Miriam. Et puis, tu sais comment cela se passe : nous nous sommes aimés, elle et moi.

Il se tut pendant un long moment. Walter Meyer, les yeux baissés, attendait la suite en tripotant sa cigarette. Avec un profond soupir, Garten, s'arrachant à la fenêtre, se tourna vers lui :

— ... Planitz ne nous a jamais pardonné notre bonheur. Dès le début, il a tenté de nous séparer, de nous faire du mal, mais en pure perte. Il ne frappait que le vide, manquait des appuis nécessaires. Puis ce fut 1933, la prise du pouvoir par les nationaux-socialistes. Planitz n'a pas perdu un instant pour s'inscrire au parti, ce que je n'ai pas fait. Il a dénoncé Miriam comme juive, et la meute s'est jetée sur elle. Elle a pu fuir au dernier moment, se réfugier à Posen, en Pologne. Il a voulu me dénoncer moi aussi, comme « enjuivé ». J'ai tout juste réussi à m'en sortir... (Il se laissa tomber sur un fauteuil en se prenant la tête à deux mains)... Mais cela ne nous a servi à rien. Planitz s'est acharné contre nous. Il n'est pas de ceux qui oublient avec le temps. Six ans plus tard, il s'est enfin vengé. À Posen, quand les troupes allemandes y sont entrées, il a tué Miriam. Moi, il m'a raté de justesse. Il a réussi seulement à faire de moi un mutilé, un infirme... (De la main gauche, il souleva la manche droite de son veston, la laissa retomber)... Voilà l'essentiel de mon histoire. Il faut que tu t'en contentes pour l'instant, Walter. Mais le jour viendra où je réglerai mes comptes, et celui de Miriam, avec ce Kurt Planitz, tu peux en être sûr. Ce jour-là, je me sentirai enfin libéré, sans ce poids sur la poitrine qui m'empêche d'en parler...

Depuis six semaines, la compagnie du lieutenant Peters s'accroche au sud de Youknov. Ils étaient tout juste cent au début, il n'en reste même pas la moitié : vingt-trois hommes sont morts, trente-quatre sont à l'hôpital, blessés ou souffrant de gelures. Avec quarante-trois hommes, il faut tenir presque un kilomètre de front.

Le caporal-chef Doelles est accroupi dans un trou d'obus derrière sa mitrailleuse M.G. 34. De ses yeux grands ouverts, il scrute la nuit, droit devant lui.

Il a un accès de désespoir. Il pense à Lore. Si je savais seulement où elle se trouve... Depuis six semaines, il vit plongé dans une sorte de cauchemar. Impossible d'avoir son adresse, il ne connaît même pas son nom de famille. Seulement Lore.

L'adjudant-chef Müller a tenté de le consoler à sa façon :

— Si seulement les Rousskis arrivaient à nous repousser de quelques kilomètres... tu retrouverais ton abri et tu pourrais continuer à jouer à la paix en pleine guerre...

Oui, Daboucha n'est qu'à quatre kilomètres derrière le front ! En courant, c'est l'affaire d'une demi-heure. À Daboucha, il retrouverait peut-être la trace de Lore. Peut-être même a-t-elle laissé un mot, un renseignement pour lui.

— Les Rousskis ! hurle l'adjudant-chef Müller.

Il a déjà repoussé Doelles pour saisir la mitrailleuse. Une seconde plus tard, une fusée éclairante verte sort du canon, s'élève en plein ciel.

Devant le barrage de barbelés, des silhouettes s'agitent comme autant de fantômes, presque invisibles dans leurs survêtements de camouflage dont le blanc se confond avec la neige. Une cinquantaine, une soixantaine peut-être.

Concert de mitraillettes. Des tranchées, des trous d'hommes, un orage d'acier et de feu s'abat sur l'agresseur.

Automatiquement, Doelles s'occupe des bandes et alimente la mitrailleuse lourde.

Un Russe a réussi à franchir les barbelés.

En courant, il balance une grenade à main. Elle explose sur la gauche, à dix mètres d'eux. Un cri aigu s'élève du trou d'obus le plus proche.

— C'est Arnold, murmure Doelles.

— Bande de salauds ! gronde Müller.

Il rectifie le tir pour atteindre les Russes qui se retirent.

Leur coup de main a échoué. Ils recommenceront demain, après-demain, pour tâter le terrain jusqu'à l'assaut final, écrasant. Peu leur importe de perdre des hommes. Le matériel humain ne compte pas pour eux : pour un Russe abattu, deux surgissent pour prendre sa place. Et pourtant, plusieurs fois déjà, le Führer a annoncé que l'ennemi, avec ses millions de morts et de prisonniers, était saigné à blanc et allait s'écrouler lors de la prochaine offensive...

Le blessé hurle toujours.

Prudemment, Doelles sort de son trou d'obus, se laisse rouler en bas du parapet, rampe sur la bande de terrain dépourvue d'abri.

Juste devant lui, un obus explose. Les éclats d'acier rougis par le feu passent en sifflant au-dessus de sa tête. Des mottes de terre durcies par le gel retombent sur son casque.

Cela lui prend une minute, un temps infini, pour parvenir au trou d'Arnold et s'y laisser glisser.

— Arnold !

Le blessé ne répond pas. Il respire encore, mais par à-coups haletants, des râles presque.

Doelles prend sa trousse de secours. Mais comment savoir ce qu'il faut commencer à bander ? Le sang se répand par une douzaine de blessures.

Il n'y a plus qu'une chose à faire : soulever le blessé, le traîner hors de son trou.

— Il faut l'expédier immédiatement au poste de secours principal, dit Müller. Sinon, il est foutu.

Doelles jette un regard vers l'arrière, là où se trouve la possibilité de sauver Arnold, à Daboucha. Quatre kilomètres sous un bombardement ininterrompu, en portant un blessé.

— J'y vais, dit-il à Müller. N'oublie pas de faire le rapport au lieutenant.

— Que veux-tu que je mette ? Tentative de suicide ? Je ne t'ai pas demandé de le faire.

De loin déjà, la voix de Doelles lui parvient, goguenarde :

— Tiens quand même le coup jusqu'à mon retour !

— C'est plutôt à toi qu'il faut dire ça... (Une fois seul, il murmure encore :) Un suicide !

Le caporal-chef Jupp Doelles trébuche, glisse, rampe à travers une steppe russe qui ne lui a jamais paru aussi immense. Tous les quatre ou cinq mètres, il doit lâcher son blessé pour reprendre haleine, rassembler ce qui lui reste de forces. Arnold a repris connaissance.

— Est-ce loin ? demande-t-il dans un gémissement.

— Tu vois ces trucs sombres ? répond Doelles, haletant. Eh bien, derrière, c'est Daboucha. À Daboucha il y a un médecin. Et il va te rafistoler et faire de toi un homme neuf.

Arnold ne voit rien. Il souffre tellement qu'il ferme les yeux de toutes ses forces, comme pour contenir la douleur. Il a seulement compris deux mots : « Daboucha » et « médecin ». Reconnaisant, il se laisse soulever par Doelles qui fait quelques pas de plus.

— ... Et surtout, pas de blagues, Arnold ! Ne me crève pas dans les mains, hein ? Il n'y a plus que quelques centaines de mètres ; alors pas de blagues, surtout !

À Daboucha, les salles de l'hôpital étaient devenues insuffisantes. Même les chaumières à demi démolies du village étaient bourrées de blessés.

Trois semaines plus tôt, le 20 décembre, pour l'anniversaire de Staline, les Russes avaient déclenché leur offensive d'hiver. Depuis, ambulances et camions arrivaient sans arrêt à Daboucha, remplis d'hommes blessés et aux membres gelés.

Le médecin-chef Sorensen opérait dans la grande salle, là même où six semaines plus tôt, la troupe de Fritz Garten avait été victime d'un bombardement en jouant *Faust*.

— Au prochain de ces messieurs ! (De ses yeux fatigués, Sorensen considérait son assistant, aussi épuisé que lui...)... Et ce n'est pas une plaisanterie. J'ai vraiment l'impression d'être devenu un ouvrier payé pour travailler à une chaîne de démontage.

L'assistant, le Dr Berthold, arrivé il y a deux semaines pour l'aider, se contenta de l'approuver en hochant la tête. Il était trop las

pour répondre. Un nouveau blessé arrivait : une amputation.

— Combien de Pervitine bouffez-vous par jour ? demanda Sorensen.

Berthold haussa les épaules :

— J'ai cessé de compter le nombre de cachets. De toute façon, ça ne sert plus à rien : mes yeux se ferment malgré moi.

Sorensen se raidit, concentra son attention sur celui qui était peut-être son millièmè opéré depuis trois semaines :

— À scier à cette hauteur, dit-il au sergent-infirmier.

Avec un crissement sinistre, la scie traversa l'os, et l'avant-bras de l'homme, roulant sur la table, alla s'écraser sur le sol ensanglanté avec un bruit sourd.

— ... À recoudre ! ordonna alors Sorensen.

C'était au tour du major Hans Berthold : les scintillements de ses yeux l'empêchaient presque de voir les points de suture que ses mains nouaient automatiquement, comme une machine à ligaturer.

L'adjudant-infirmier qui faisait office d'anesthésiste annonça soudain :

— Plus de pouls !

Lui aussi tenait à peine debout et ne prononçait plus que les mots indispensables. Le D^r Sorensen laissa tomber ses instruments, porta la main à ses yeux cerclés de rouge :

— Mort de gelures pour le Führer et pour le peuple ! murmura-t-il amèrement en s'asseyant de tout son poids sur une chaise proche.

— Cet hiver passera bien lui aussi, dit Berthold.

— Maigre consolation pour ce pauvre diable... répondit Sorensen. Malgré lui, sa voix s'était chargée de sarcasme. Il se ressaisit, regarda l'adjudant-anesthésiste et proposa :... Que diriez-vous d'une pause ersatz de café, messieurs ?

Mais il avait déjà aperçu un soldat et un infirmier qui approchaient de la table d'opération, portant un blessé sur une civière : Doelles était enfin arrivé à l'hôpital de Daboucha pour sauver Arnold.

— Au printemps, nous aurons oublié tous ces sacrifices... (C'était le jeune D^r Berthold qui se lavait les mains dans une solution stérilisante de Sagrotan.)... Nous aurons alors gagné la guerre.

Sorensen regarda longuement, pensivement, son assistant :

— Dites-moi, Berthold, quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans.

— Marié ?

— Fiancé.

— Et cette jeune fille est-elle aussi au service du Grand Reich et du Führer ?

Malgré son impassibilité, il y avait tant d'ironie dans le ton de sa

voix que Berthold se rebella :

— Oui. Que cela vous plaise ou non : elle est actrice du Théâtre aux Armées.

— Parfait ! (En souriant, il jeta un regard de côté sur son assistant)... Eh oui. Vous êtes grand, mince, intelligent. Un exemplaire typique de notre race de seigneurs germaniques. Dommage que vos cheveux soient un peu trop foncés pour qu'on puisse les dire blonds !

Berthold voulait répondre, mais Sorensen s'était déjà remis au travail. La pincette à la main, il ôtait de la chair du blessé tous les éclats visibles.

— ... Croyez-vous vraiment, sérieusement, que nous gagnerons cette guerre, Berthold ? Contre le monde entier ?

— Naturellement, répondit fermement le jeune médecin-assistant.

— Merde, dit Sorensen à voix basse.

— Pardon ?

— Je n'arrive pas à retirer les éclats. Il va falloir que vous coupiez là-dedans.

Il retira un dernier éclat de la cuisse et le rejeta sur le sol. Le blessé gémit dans son sommeil, agitant sa tête de gauche à droite. Soudain, il poussa un cri :

— Maman !

Le Dr Sorensen se pencha sur le visage du blessé, un visage pâle, enfantin, qu'il n'avait pas encore regardé. Et, d'une voix presque tendre, il murmura :

— Calme-toi, mon petit... De toute façon, ta mère ne comprendrait pas ce qu'on te fait ici...

Jupp Doelles court maintenant d'un infirmier à l'autre :

— Sais-tu ce qu'est devenue Lore, la comédienne... ?

À chacun d'eux, il essaie d'expliquer qui est Lore. Les réponses diffèrent :

— Qu'est-ce que j'en sais, moi !

— Non, mais crois-tu que je sois un bureau de renseignements ?

— C'est ça qui te préoccupe ? Eh bien, je voudrais bien n'avoir que ce genre de soucis.

Et ils rient de lui, secouent la tête en se moquant, certains même le repoussent sans un mot. C'est que les blessés crient, gémissent, meurent. Partout, des voix implorantes s'élèvent : « Infirmier, infirmier ! » Et voici cet imbécile de Doelles qui veut savoir ce qu'est devenue une gonzesse, une certaine Lore !

— Elle doit être chez les Russes, suppose un caporal.

Doelles arrive à se faufiler dans la salle d'opération. Comme

Sorensen, épuisé, s'assied sur une chaise, il essaie d'interroger le major aux galons de capitaine, et recommence une fois de plus une explication où il se noie dans les détails :

— Il s'agit de Lore...

Déconcerté, Sorensen fixe sur lui ses yeux de plus en plus rougis. Que n'a-t-il pas entendu comme noms de femmes au cours des trois dernières semaines, dans le dernier souffle d'un soldat mourant... mais jamais de la bouche d'un troupier qui n'a même pas une égratignure.

— Fous le camp ! hurle-t-il.

Ses nerfs ont craqué, subitement. Il n'a ni le temps ni le désir d'écouter un fou.

La dernière visite de Doelles à Daboucha sera pour son abri secret. Tout est à sa place : les débris de paille sur le sol, la table grossière, la demi-bouteille de vodka, un morceau de gâteau desséché, tout est là, sauf ce qu'il cherche.

Il fait une fois de plus le tour du minuscule abri. En vain. Pas de nouvelles de Lore. La seule lettre qu'il retrouve est la sienne, le mot d'adieu qu'il a griffonné avant de partir sans la réveiller. Il secoue les couvertures ; quelque chose s'en échappe : une petite barrette pour maintenir des cheveux de femme, en plastique, avec un bouton-pression à l'une des extrémités... une de ces babioles dont Lore se servait pour jouer le rôle de Marguerite...

Doelles retire de dessous sa veste et sa chemise le sac décoloré par la sueur où il garde les quelques objets qui lui rappellent qu'il est encore un être humain, et il y enfouit soigneusement, pieusement presque, la barrette en plastique.

— Un jour, où que ce soit, un jour viendra où je te rendrai cette barrette, Lore... Même si je dois te rechercher dans toute cette saloperie de Russie...

À Brest-Litovsk, des centaines d'hommes se pressent dans un train déjà comble. Un vent d'est glacial, aussi pénétrant qu'un coup de couteau, transperce les uniformes des troupiers qui doivent y monter. À l'intérieur, on sera mieux. Il faut simplement se battre pour grimper, pour se faire une place.

Et ils sont habitués à se battre. Ils ne font que cela depuis des années. Sans égards pour personne, presque tous jouent des coudes. Leur col de capote relevé et la glace qui incruste leurs sourcils les gênent pour voir. Ils n'aperçoivent devant eux, dans cette cohue, que le dos du camarade qui se fraie un chemin. Chacun espère qu'un espace soudain libre lui permettra d'approcher d'un compartiment.

Dans cette masse humaine, Irène Berthold et Erika Nürnberg, parvenues enfin aux confins de la Russie après un long et pénible voyage qu'il leur faut à tout prix continuer au milieu des hommes au

visage gris et las qui montent au front, ne peuvent que suivre le mouvement, sans espoir de se dégager de cette cohue. Et voici qu'Erika voit sa future belle-sœur dérapier sur le sol glissant à deux mètres à peine d'elle. Pendant un instant, la jeune fille demeure comme suspendue en l'air, pressée de toutes parts par les corps de ces hommes au regard vide, qui n'obéissent plus qu'à une idée : monter dans le train, y trouver un coin de quelques centimètres carrés où ils pourront se caser, assis sur leur paquetage, et se reposer en essayant de ne penser à rien. Déséquilibrée, Irène tombe, disparaît, le tout au ralenti, comme dans un film, pense Erika qui voit le danger : Irène va se retrouver sous les lourdes demi-bottes des soldats, piétinée à mort, peut-être. Erika pousse alors une série de cris stridents, presque inhumains, parvient à arracher sa valise pour la hisser au-dessus de sa tête et la faire tourner, écartant à grands coups les têtes casquées des soldats. Réveillés de leur torpeur, les plus proches s'arrêtent enfin, se demandant ce qui peut bien se passer. En quelques secondes, la masse s'immobilise, bloquée dans son avance.

Venant de derrière, un homme s'enfonce dans cette muraille humaine, hurle à pleine voix des commandements qui pénètrent dans les cerveaux engourdis à travers les protège-oreilles de lainage ou de fourrure. C'est un sous-lieutenant, Peter Kramer. Il a entendu l'appel au secours de la jeune fille. Les soldats, le reconnaissant, s'efforcent de lui ouvrir un passage. Néanmoins, il met presque une minute pour parcourir les trois mètres qui le séparent d'Erika.

— Là, dit-elle, en lui montrant son amie agenouillée.

Il se fraie un chemin entre deux soldats, remet Irène sur ses pieds, continue à hurler : « Place ! Place aux femmes ! », avance jusqu'au train, parvient à y faire monter les deux jeunes filles, les installe dans le couloir, près de la porte. En plaçant leurs valises l'une à côté de l'autre, il obtient une sorte de banquette.

— Ce sont les meilleures places assises pour l'instant... Et se tournant vers Irène, il ajoute : ... Alors, ma belle demoiselle en perdition, cela va-t-il mieux ?

Irène regarde enfin son sauveur et répond d'abord d'un signe de tête avant de dire, encore essoufflée :

— J'ai manqué d'air, tout d'un coup... je ne savais plus où j'étais. Déjà, Erika s'est assise :

— Viens vite, Irène, repose toi.

Mais Irène, les yeux fixés sur le jeune homme, le regarde, toujours debout, et c'est lui qui doit la pousser avec précaution pour la faire asseoir auprès de son amie.

Leurs yeux ne se quittent pas. Comme mue par une force invincible, elle tient la tête levée pour ne pas le perdre du regard, et lui, penché sur elle, respire à peine pour ne pas rompre

l'enchantement de ce doux visage féminin tendu vers lui.

Enfin, le train s'ébranle dans une série de secousses qui rejettent les hommes les uns contre les autres, créant un peu de place disponible, mais les deux jeunes gens, toujours silencieux, ne s'en aperçoivent pas. Il faut qu'Erika, qui a récupéré son sens de l'humour, rompe le charme :

— Je crois que vous feriez mieux de vous asseoir, lieutenant. Autrement, Irène va attraper le torticolis.

— Irène...

Peter Kramer répète lentement ce prénom. Les voici tous les deux l'un à côté de l'autre, mais leurs regards ne se sont pas quittés. Comme il risque à tout moment de perdre l'équilibre, assis qu'il est à l'extrême bord de la valise, Peter Kramer a passé le bras, sans y penser, autour de l'épaule d'Irène.

Soufflant, crachant une fumée épaisse et noire, le train poursuit sa route monotone vers l'est à travers une plaine interminable.

Irène et le sous-lieutenant Kramer demeurent silencieux. C'est Erika qui fait la conversation. Elle a expliqué longuement pourquoi elle s'est engagée avec Irène au Théâtre aux Armées, s'enhardit enfin à faire quelques allusions gentiment ironiques au silence de ses deux compagnons. Irène et Peter Kramer sourient mais continuent à se taire. Enfin, après un long soupir, le sous-lieutenant se dégage pour allumer une cigarette.

— Moi aussi, dit seulement Irène.

Peter Kramer place la seconde cigarette entre ses lèvres, l'allume, l'insère doucement entre celles de la jeune fille. Murmurant « merci », elle se blottit davantage contre lui, trouve pour sa tête la place qu'elle recherchait dans le creux de l'épaule que recouvre un tissu rêche et où elle respire l'odeur indéfinissable de l'uniforme.

Le train où toutes les lumières sont éteintes roule à travers la steppe russe. Minuit passé. Irène est toujours assise à côté de Peter Kramer, sa tête repose dans le creux de l'épaule de l'homme qu'elle n'oubliera plus. Erika dort, grognant de temps à autre quand une secousse manque de la faire tomber de son siège et l'éveille à moitié.

Soudain, un craquement assourdissant. L'air s'engouffre en sifflant à travers les soupapes qui ont volé en éclats. Et dans un long crissement de freins, les wagons glissent sur les rails, s'entrechoquent, sortent de la voie ferrée, se penchent sur le côté. Les deux jeunes filles se retrouvent brutalement réveillées, criant, la bouche ouverte. Et le train s'arrête dans une dernière secousse qui les projette contre la paroi du wagon.

— Qu'y a-t-il ? chuchote Irène Berthold, d'une voix d'où la peur a supprimé toute intonation, en s'accrochant à Peter Kramer.

— La locomotive a sauté sur une bombe...

Il se penche à la fenêtre dont les carreaux ont disparu et par où entre le vent glacial de la nuit. Trois gendarmes courent le long du train en criant :

— Tout le monde descend ! Il faut dégager la voie !

Kramer remet sa casquette et commence par lancer par la fenêtre ses bagages et ceux des jeunes filles. Puis il aide Irène et Erika à descendre du wagon. Presque devant eux, il y a une cabane où il installe ses deux compagnes et leurs valises.

— Et toi ? demande Irène.

Il lui semble aller de soi qu'elle tutoie cet homme qu'elle ne connaissait pas il y a quelques heures, elle si réservée d'habitude.

— Il faut que je m'occupe de ce qui se passe.

Le train de secours venant de Smolensk n'arriva que le matin suivant. Les pieds et les mains à demi gelés, sur le point de tomber de fatigue, les deux jeunes filles atteignirent enfin au milieu de la nuit leur lieu de destination.

— Au revoir, Irène.

Il lui tint la main comme s'il ne voulait jamais la lâcher. Malgré l'obscurité, il voyait trembler les lèvres que les siennes, pour la première fois, venaient d'effleurer et qu'elle mordait pour ne pas éclater en sanglots. Il lui tendit une demi-feuille de papier sur laquelle il avait griffonné son numéro de secteur postal.

— ... Tu m'éciras, n'est-ce pas ?

Le train qui l'emportait vers le front démarrait déjà.

— Chaque jour ! Je t'écirai chaque jour ! cria-t-elle.

La silhouette de Peter Kramer penchée à la portière disparaissait déjà dans la nuit.

Sonia Deppe claque des dents :

— C'est une revue sur glace que nous devrions représenter ! Te rends-tu compte, avec nos petits tutus de danseuses et nos décolletés ? Nous serons incapables de faire autre chose que de trembler, ce soir !

C'est la fin de la répétition. Sonia, en tutu et serrée dans une blouse largement décolletée, tremble de froid devant Walter Meyer qui essaie de la consoler :

— Quand la salle sera pleine, il fera presque doux. La chaleur humaine, n'est-ce pas ? Et la mienne...

— Serait-ce une invitation de ta part ? demande Sonia d'un air soudain très langoureux, la tête coquettement penchée de côté.

— Allons, un peu de tenue ! Les nouvelles vont croire que tu te conduis comme tu parles.

Les « nouvelles », ce sont Erika et Irène. Depuis trois semaines, elles font partie de la troupe. Depuis trois semaines déjà, elles répètent

tous les jours le nouveau programme pendant dix à douze heures. Dans la loge étroite où toutes s'habillent et se déshabillent, elles enfilent rapidement leur pantalon long et plusieurs pullovers bien épais. Seule Lore demeure immobile, assise sur un coffre dans son léger costume de scène, regardant droit devant elle. Erika lui touche l'épaule pour la tirer de son songe :

— Alors, petite Lore ! Vas-tu rester habillée comme cela ? Nous n'entrons en scène que dans deux heures, pour la première.

C'est alors seulement qu'elle aperçoit les larmes sur le visage de Lore qui pleure sans bruit. Aussitôt, Erika laisse libre cours à son activité habituelle :

— Viens, Irène, aide-moi à habiller ce bébé comme il faut ! Et comme Lore continue à pleurer, elle ajoute : ... Et pas de protestations, hein !

Comme une enfant, Lore se laisse déshabiller, habiller. Mais ses larmes coulent encore, sillonnant de traînées humides son visage étroit. Erika et Irène s'occupent d'elle en silence. Ce n'est qu'une fois leur tâche terminée qu'Erika donne à Lore une petite claque encourageante :

— Vas-y ! Pleure jusqu'au bout ! Cela t'aidera à oublier ce vilain monsieur qui s'appelle Jupp.

Lore lève la tête, regarde ses deux camarades d'un air interrogateur :

— Comment le savez-vous ?

— Fritz Garten nous a raconté ton histoire. Nous voulions savoir pourquoi tu es toujours si triste...

La jeune comédienne est retombée dans son accès de léthargie. Mais elle parle, ce qui est déjà mieux.

— Je ne connais même pas son nom de famille, murmure-t-elle. Il est pourtant le seul homme, le premier homme, que j'aie aimé.

En entrant, Fritz Garten a entendu les derniers mots.

— Viens, Lore ! Il prend la jeune fille par le bras, l'entraîne vers la porte et lui ordonne : ... Maintenant, tu vas te coucher et te reposer une bonne heure.

Tout en l'approuvant d'un signe de tête, Lore pleure de plus belle.

— ... Je te jure que j'ai écrit à l'unité de ton Jupp, mais elle doit être au feu. Alors, les lettres parviennent plus lentement aux combattants. Il faut attendre, avoir du courage.

Irène s'est approchée et prend Lore dans ses bras :

— Je crois qu'elle ne doit pas rester seule... je l'emmène avec moi.

Fritz Garten et Erika se retrouvent face à face dans le vestiaire que les autres filles ont quitté peu à peu. Ils demeurent un instant

silencieux. Erika range sa boîte à fards. Entre les poudriers, les éponges, les crayons noirs et bleus, Fritz Garten aperçoit un petit lièvre en peluche.

— Un talisman ? demande-t-il.

Sans se retourner, la jeune femme fait oui de la tête.

— ... Offert par un être cher ?

— Oui, répond-elle plus haut que nécessaire, un être très, très cher... Et après un moment elle ajoute : ... Je suis fiancée.

Garten prend une cigarette de sa main unique, puis un briquet, actionne du pouce la petite roue.

— Puis-je vous aider ? demande Erika en tendant la main vers le briquet récalcitrant.

— Non ! Merci...

Elle demeure interdite, car le ton du mutilé est devenu soudain hostile. Mais il murmure aussitôt :

— Je vous demande pardon... C'est seulement... que je ne veux pas qu'on m'aide, comprenez-vous. Il faut que j'apprenne à me débrouiller avec une seule main.

Enfin, l'étincelle jaillit, la mèche s'enflamme. Se forçant à sourire, il essaie de détendre l'atmosphère :

— Et voilà ! Avec de la volonté, on arrive à tout !

Pensive, Erika regarde la manche vide dont l'extrémité est enfouie dans la poche de Garten.

— Je voudrais vous demander quelque chose...

— Allez-y ! Faites feu... dit-il en souriant pour l'encourager.

— Nous nous connaissons si peu. Et vous, vous... Ce serait plus facile si nous nous disions tu... Tout le monde se tutoie dans le travail, sauf nous, les nouvelles.

Garten lui prend la main :

— Mais avec plaisir, très volontiers... Tutoyons : nous !

Voici que, d'un seul coup, Erika perd son sans-gêne d'étudiante.

— ... Mais ce n'est pas cela que vous – pardon que tu voulais me demander ?

Elle s'est assise sur un tabouret et le regarde.

— Non... Ce n'est pas seulement par curiosité... c'est pour plus que cela. Je voudrais tellement savoir comment tout cela est arrivé... (Elle a pris la manche vide de Garten, l'élève)... Cela... et Miriam...

Doucement, il tire à lui la manche vide, enfouit l'extrémité dans sa poche.

— Ainsi, Walter a bavardé, une fois de plus ?

Mais sa voix est demeurée chaleureuse, amicale.

— Il ne faut pas que tu lui en veuilles. Je l'ai vraiment pressé de questions, et j'ai dû investir une demi-bouteille de vodka pour tirer quelque chose de lui. Mais si peu.

Fritz Garten est allé à la fenêtre et, dans une posture qui lui est familière, il réfléchit, le front contre la vitre recouverte de glace. Après un long moment, il se retourne, fait face à la jeune fille :

— C'est bon... Je vois que je n'y échapperai pas. Tu connais Planitz, n'est-ce pas ?

— Et comment ! Je t'ai raconté ma soirée avec lui au « Kempinski », sa façon de me mettre le marché en main...

D'un geste, Fritz Garten l'interrompt :

— Son pouvoir date de 1933, quand il est devenu nazi. Miriam et moi voulions nous marier quand il a lancé à ses troupes le service d'espionnage du parti. Elle était juive, comme Walter a dû te le dire. Nous ne pouvions pas nous défendre. La seule chose que j'ai pu faire, c'est l'aider à passer la frontière. Elle s'est réfugiée en Pologne.

Il s'est assis sur un coffre, en face d'Erika, de nouveau à sa hauteur.

— ... Je lui ai rendu régulièrement visite à Poznan, comme disent les Polonais, Posen en allemand. Là, en 1935, nous nous sommes mariés secrètement.

— Mariés ? répète Erika, stupéfaite.

— Oui. Mais notre mariage ne s'est composé que de quelques semaines volées aux événements, toujours dans la peur. Planitz me faisait surveiller. Il pouvait retrouver ma trace... (Il respira profondément, secoua la tête) ... Et c'est ce qu'il a fait... Puis 1939 est venu. J'ai été convoqué pour une période de réserve ; c'est l'expression officielle. Ces « manœuvres » sont devenues la guerre, la campagne de Pologne...

Il a oublié Erika. À voix très basse, c'est pour lui qu'il évoque une fois de plus son histoire, la mort de Miriam, sa mutilation.

1939. Dès le premier jour, le tirailleur Fritz Garten se bat en Pologne. Les Allemands conquièrent des villages, des villes où il entre, le cœur rempli d'angoisse. Il ne pense qu'à Miriam. Que lui est-il arrivé ? Que font-ils de sa femme ?

Un hasard heureux se produit dès la fin de la campagne. Son bataillon est envoyé à Poznan. Enfin, il va revoir Miriam et pouvoir s'occuper d'elle. Mais alors qu'il est sur le point de sortir du cantonnement, le sous-officier de service s'interpose :

— Ordre de la Kommandantur : les hommes ne sortent qu'à deux et armés...

Le voici obligé de revenir sur ses pas pour prendre son fusil et tirer de sa torpeur un ami, Jochen Blunk, qui somnole sur sa paillasse.

Dans les rues sombres de Poznan, en courant presque entre les murs détruits, il expose brièvement la situation à son camarade :

Je tremble à la pensée que Planitz, qui sait où trouver ma

femme, ne soit déjà là et monte contre elle quelque saloperie.

Quand ils arrivent devant le vieil immeuble faubourien où vit Miriam, tout va désormais se précipiter. Au deuxième étage, la porte du logement est enfoncée, ils entendent une voix d'homme. Et Kurt Planitz est bien là, assis sur un coin de table, dans son uniforme brun de haut fonctionnaire nazi, un fouet à la main. Et accroupie en face de lui sur le lit, se protégeant le visage de ses mains, Miriam. Des stries sanglantes zèbrent ses avant-bras. Et le bourreau parle :

— C'est toujours non, petite sotte ? Écoute, je dois organiser ici même le Théâtre aux Armées pour le secteur Est. Si je ne dis à personne que tu es juive, nous pouvons filer ensemble des jours heureux...

Enfin, Fritz Garten le tient entre ses mains. Dans la bataille qui suit, la lampe à pétrole se renverse, et c'est dans l'obscurité qu'il parvient à détourner le pistolet de Planitz vers le plafond où s'enfoncent les balles. Et c'est toujours dans l'obscurité que, pesant sur lui de tout son poids, il lui cogne sauvagement le crâne contre le sol jusqu'à ce que Planitz, inerte, ne résiste plus. Il entend la voix de Jochen Blunk :

— Fous le camp avec elle, vite ! J'ai reçu une balle. Je rejoins tout seul le cantonnement. On croira que c'est un Polonais.

Déjà, ils descendent l'escalier en courant, traversent un terrain vague. Mais derrière eux, ils entendent soudain la voix de Planitz qui a repris connaissance :

— Police ! Police !

Et ce soir-là, Planitz a la chance pour lui : voici qu'une voiture de la Feldgendarmérie débouche d'une rue déserte. Désespéré, Garten entraîne sa femme dans un petit hangar dont la porte est ouverte, pour comprendre aussitôt qu'il s'est précipité dans un piège dont ils ne pourront jamais sortir. Il entend la voix hargneuse de Planitz :

— Attention, ils sont dangereux... Et vos grenades, qu'est-ce que vous en faites ?

Autour d'eux, des grenades explosent. Des jets de flammes aveuglent Garten. Une douleur insupportable lui traverse le bras. Et avant que le monde ne s'effondre dans la nuit, il sait que ces ténèbres ont déjà noyé Miriam et qu'il n'a plus contre lui qu'un corps à jamais inanimé.

Le jour ne s'est pas encore levé quand il reprend connaissance, à demi enseveli sous les débris du hangar. Tout a brûlé. Comment est-il encore vivant ? Son bras droit lui fait horriblement mal. Miriam – il le savait déjà – n'est plus qu'un cadavre. Lentement, il se dégage. Autour de lui, c'est le silence. Les gendarmes sont partis. Il se dirige vers l'immeuble où a vécu Miriam : c'est pour y découvrir Jochen Blunk, mort sur le seuil de la porte. Il ne pourra jamais expliquer comment il

a eu la force de traîner son camarade et de se traîner lui-même... Le voici à l'hôpital militaire. « Des partisans », expliquera-t-il. On enterrera Jochen Blunk, « mort pour la Grande Allemagne et le Führer », avec les honneurs militaires. Quant à Fritz Garten, on l'amputera du bras à la hauteur du coude et, une fois guéri, il reprendra son métier d'acteur... On a besoin de professionnels de la scène pour le Théâtre aux Armées...

C'est ainsi qu'après plus d'un an, il se retrouvera face à Planitz, que le parti vient de nommer directeur du secteur Est du Théâtre aux Armées. C'est Planitz qui parle le premier :

— Ainsi, tu n'es pas encore mort...

Froidement, Garten le dévisage :

— Non, pas plus que mon camarade que tu as vu et qui a témoigné par écrit qu'un certain Kurt Planitz voulait violer une juive, qu'il l'a fait tuer, qu'il a voulu supprimer les témoins de cette scène. Et mon camarade est prêt à le confirmer oralement...

C'est le genre de chantage qui peut agir sur un Planitz. Pendant un long moment, les deux hommes se regardent en silence, puis Planitz a un sourire haineux :

— En résumé, nous nous tenons mutuellement. Si tu parles, je parle. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Soit. Marché conclu !

À l'intérieur de lui-même, il pense, plein de mépris pour ce mutilé qu'il a déjà vaincu une fois et dont le bras manquant est le témoignage de sa défaite : « Nous verrons bien qui tiendra le plus longtemps... »

La première remporte un succès éclatant. Les soldats hurlent d'enthousiasme. Sonia a fait le lever de rideau.

— Elle n'a même pas besoin d'ouvrir la bouche, déclare Erika admirative. Devant un physique pareil, n'importe quel homme applaudit.

C'est au tour d'Irène et d'Erika, dans un pas de danse endiable que Meyer, au piano, a des difficultés à suivre. Puis Lore chante : « Viens dans mes bras... » Sa voix manque de puissance et d'expérience artistique, mais l'assistance applaudit à tout rompre. À l'entracte, c'est la conférence de Fritz Garten qui aura le moins de succès. Toutefois, Walter Meyer, comme prestidigitateur, transforme une bourde monumentale en un immense éclat de rire, à tel point qu'il l'insérera désormais dans son numéro.

— Cher public bien-aimé. Regardez bien mon cylindre magique. Il est vide, comme vous le voyez, complètement vide, et il ne comporte aucun double fond...

Au même instant, voici que deux pigeons blancs s'envolent du cylindre ! La stupeur et la consternation de Walter Meyer sont telles

que le « public bien-aimé » lui fait un triomphe. Et c'est le « clou », le numéro final : un ballet où dansent les quatre filles au rythme de leurs tambourins et de leurs battements de pieds sur les planches. Dans les coulisses, Fritz Garten se félicite : tout s'est passé à peu près comme il l'espérait au cours des répétitions. Mais peu avant la fin du programme, c'est l'incident qui peut tout compromettre : Lore n'arrive plus à suivre le rythme, voici qu'elle chancelle. Irène la soutient, Erika accourt pour l'aider... Heureusement Sonia, un moment interdite comme l'est le public où règne soudain un silence de mort, crie au pianiste :

— Vas-y donc, Walter !

Et elle se lance dans un solo improvisé qui sera salué par des applaudissements sans fin.

Lore est allongée sur un sofa.

— Laissez-moi seule avec elle, a demandé Irène aux autres. Elle a dégrafé la blouse de la comédienne enfant, ouvre la fenêtre, prend une poignée de neige avec laquelle elle frotte le visage et les seins de Lore, qui réagit en se plaignant doucement et par un frisson qui fait trembler ses épaules. Puis elle ouvre les yeux.

— Alors, ça va mieux ? demande Irène en souriant.

— Merci... (Elle saisit la main d'Irène, la presse soudain désespérément en serrant les lèvres pour étouffer les sanglots qui lui gonflent la gorge) ... Et je m'évanouirai encore demain, et après-demain, et...

Du coup, Irène s'assied à côté d'elle, au bord du divan :

— Veux-tu dire par là que tu es...

— Oui... Et le pire est que j'ignore où Jupp se trouve, et que peut-être je ne le reverrai jamais. Mais un enfant a besoin d'un père...

Irène Berthold s'est levée, fait quelques pas de long en large, cherche en vain ce qu'elle pourrait dire : il y a déjà tant d'enfants sans père dans cette Allemagne engagée dans une guerre dont on n'ose prévoir la fin... Lore ne la quitte pas des yeux, des yeux agrandis par un sentiment dont on ne sait si c'est la joie ou le désespoir. Finalement, après un silence pesant, interminable, Irène ne trouve rien d'autre à dire que :

— Depuis quand le sais-tu ?

Elle remonte la couverture sur le corps de Lore qui tremble toujours.

— Depuis une semaine. Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?

— Tout ça va s'arranger, petite fille, dit Irène en caressant la longue chevelure blonde de Lore.

Lore lève vers Irène un visage ruisselant de larmes :

— Tu ne connais pas mon père. Il est fonctionnaire. Tout chez lui

doit être bien ordonné, correct : son crayon toujours bien taillé, un pli de pantalon bien repassé, une vie bien réglée. Promets-moi de ne rien dire. À personne !

Elle s'est soulevée pour saisir la main d'Irène.

— Comme tu voudras. Je me tairai. Mais il faudra bien que tu en parles un jour ou l'autre.

— Je ne pourrai jamais, sanglote Lore, désespérée.

Irène continue à lui caresser les cheveux :

— Tu verras. Tout cela sera beaucoup plus simple que tu ne le penses. Tu repartiras pour l'Allemagne et, si tu veux, tu accoucheras dans une clinique. Si c'est un garçon, eh bien, il y a des chances pour qu'il ressemble tout à fait à ton Jupp.

Mais Lore ne sourit pas :

— Je n'arrive même plus à me rappeler les traits de l'homme que j'aime.

Le caporal-chef Jupp Doelles traîne un tas de bûches sur la steppe recouverte de verglas, à peine dérangé par le tir de harcèlement de l'artillerie soviétique, et il se hâte, haletant, vers son abri. Mais de temps à autre, quand son instinct lui dit qu'un obus va s'abattre trop près de lui, il s'allonge sur le sol et attend jusqu'au moment où, après l'explosion, la pluie des éclats a définitivement cessé. Alors il se remet à tirer, de plus en plus essoufflé.

Au cantonnement du train des équipages, c'est le bouleversement général : le cuistot a découvert qu'il lui manque tout un tas de bois.

— Eh bien, vous allez pouvoir bouffer froid pendant au moins une semaine, fulmine-t-il en jurant.

— Tu exagères toujours ! lui dit l'adjudant-chef Müller.

— Vous allez tous voir si j'exagère. Mon bois était coupé exactement à la bonne dimension. J'ai fait vingt kilomètres pour me le procurer.

Müller, levant les yeux au ciel, se tapote le front :

— Mais qui oserait venir ici pour te voler ton bois ? Est-ce que tu crois vraiment que quelqu'un va se balader avec ton bois sur le dos sous le tir d'artillerie des Russes ? D'ailleurs, qui est venu ici, en dehors des corvées de soupe ?

— Personne. C'est-à-dire à part Doelles.

— Oh !

C'était un « oh » tout à fait tragique...

— ... Mais cela change tout, naturellement. Et qu'est-ce qu'il voulait ?

— Voir s'il y avait du courrier pour lui, comme tous les jours, de cette Lorte ou Lore, la fille du Théâtre aux Armées, celle dont il me rebat chaque fois les oreilles, sa fiancée perdue !

— Ah ! fit simplement Müller, qui n'en pensait pas moins.

Une heure plus tard, l'adjudant-chef Müller partait pour la première ligne. Le visage bleui de froid, il arriva à l'abri le plus avancé, celui de Doelles. Comme il rampait à quatre pattes pour se faufiler par le boyau d'entrée, une voix inattendue l'accueillit :

— Alors, Müller, quel bon vent vous amène ? Mais vous en faites une tête ! Venez-vous nous annoncer la fin de la guerre ?

— Non, mon lieutenant... (En se redressant, il balayait machinalement de la main la neige qui maculait sa capote.)... Je venais simplement rendre visite à mon ami Doelles.

Peu à peu, ses yeux s'habituèrent à la demi-obscurité.

Dans un coin de l'abri, le lieutenant Peters en personne, assis sur une caisse de munitions, rédigeait son rapport de la journée. À côté de lui ronronnait un poêle récemment bricolé. Sur la plaque toute rouge, qui avait été autrefois le couvercle d'une caisse de grenades à main, grillaient quatre tranches de pain de munition sous la surveillance amoureuse du caporal-chef Doelles.

— Assieds-toi, juteux, toi aussi tu as besoin de te reposer comme tout le monde.

C'était dit sur le ton le plus bienveillant par le caporal-chef Doelles assis sur un tas bien fourni de bûchettes toutes soigneusement taillées à la même dimension.

— Il fait vraiment chaud ici, remarqua le lieutenant Peters qui semblait rayonner de joie.

— Ce bois... bégaya Müller.

— Formidable, hein ? l'interrompit Peters de plus en plus rayonnant. C'est à Doelles que nous devons ça. Il y a une demi-heure, je crevais de froid dans mon bunker glacial quand il est entré : « Venez donc chez moi. Il y fait une douce tiédeur, mon lieutenant. » Vraiment, que ferions-nous en première ligne sans Doelles ?

Müller l'approuva d'un air sombre :

— Eh oui, que ferions-nous sans lui ?

— Que vouliez-vous donc lui dire, Müller ? Auriez-vous reçu par hasard des nouvelles de sa Lore ?

— Non, mon lieutenant. Je viens lui dire de ne plus se déranger. S'il revient à la cuisine, toute la compagnie pourrait bien bouffer plusieurs jours de suite des fayots froids...

Son regard menaçant ne quittait plus Doelles qui, prélevant un toast sur la plaque brûlante à la pointe de sa baïonnette, la lui tint un instant sous le nez :

— Tiens, voilà quelque chose de chaud... Mais tu n'as pas l'air en forme.

Müller avalait de plus en plus difficilement sa salive. Enfin, d'un geste las, il s'essuya le front.

— Seriez-vous malade, Müller ? demanda Peters d'un air soucieux.

— Un peu... (Il jeta un dernier regard courroucé sur le tas de bois au-dessus duquel Doelles trônait comme une déité malfaisante et moqueuse.)... C'est comme une idée fixe, mon lieutenant. Je n'arrive plus à supporter la vue du bois.

Il se mit au garde-à-vous et disparut sans un mot de plus.

Au train des équipages, le cuistot l'attendait quand il revint peu avant minuit :

— Alors, ce salaud de Doelles ? Tu l'as bien estourbi ?

Müller eut un geste très las de dénégation, il avait réfléchi.

— Vois-tu, en temps de guerre, il arrive souvent qu'une autorité supérieure t'empêche d'agir dans le sens de ton devoir.

Depuis deux jours, le train progressait à travers les plaines enneigées de la Russie. Assis près de la fenêtre, un jeune homme frêle vêtu d'un pardessus d'hiver bleu avait, en soufflant sur la vitre, fait fondre sur quelques centimètres carrés la glace qui l'aveuglait, et regardait fixement la blancheur monotone d'un paysage infini.

C'est donc cela, la Russie, pensait-il. Le pays de Tchaïkovski et de Moussorgski. C'est ici qu'ont vécu Tolstoï, Dostoïevski, Tchékhov...

La porte du compartiment s'ouvrit, une voix cria :

— Contrôle ! Présentez les livrets de solde et les titres de déplacement !

Un sous-officier, dont la poitrine s'ornait de la plaque de la Feldgendarmérie, pénétra à l'intérieur.

— Mais que fait donc un civil ici ? s'exclama-t-il en détaillant d'un air méfiant les cheveux longs et l'aspect qui n'avaient rien de militaire du jeune homme. Montrez-moi vos papiers. (À voix haute, il lut le nom qui figurait sur le titre de déplacement) Karl Pykora... Pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme ?

— Parce que je ne suis pas soldat, mais pianiste, et que je suis engagé au Théâtre des Armées de Smolensk.

— Un pianiste ! (D'un geste méprisant, le sous-officier lui rendit ses papiers.)... De nos jours, ce n'est guère une occupation d'homme. Pourquoi n'êtes-vous pas soldat comme les autres qui font tous leur devoir ?

— J'ai une affection cardiaque. Tous les conseils de révision m'ont définitivement réformé.

Stupéfait, le sous-officier contemplait le visage pâle et étroit du pianiste, puis ses joues s'empourprèrent et il éclata d'un rire qui ressemblait plutôt à un rugissement de rage impuissante et qui s'acheva par un furieux accès de toux.

— Bon Dieu ! Ça, c'est la meilleure plaisanterie que j'aie

entendue depuis le début de la guerre. Comme soldat, tu ne tiens pas assez debout, mais on t'expédie quand même en Russie comme civil ! (Il essuya les larmes qui remplissaient ses yeux.)... On y passe tous, mon pauvre vieux ! Personne n'arrive à se planquer !

La nuit tombait déjà quand Karl Pykora descendit du train à Smolensk. Un conducteur de camion eut pitié de lui et le déposa devant le cantonnement de la troupe de Fritz Garten.

Dans la pièce où il pénétra, deux hommes et deux femmes levèrent vers lui un regard inquisiteur. Il s'arrêta pour s'incliner et se présenter :

— Karl Pykora... Je suis le nouveau pianiste.

— Enfin ! s'exclama Walter Meyer en se levant d'un bond pour lui assener sur l'épaule une tape si chaleureuse que le petit Pykora se retrouva presque à genoux... Tu ne t'imagines pas avec quelle impatience nous t'attendions !

— Cela me fait bien plaisir, bégaya Pykora, confus, en s'efforçant de sourire.

Puis Fritz Garten lui serra la main.

— Bienvenue en Russie ! Voici Erika Nürnberg et Irène Berthold... Et nous avons deux autres femmes dans notre troupe que je vous présenterai plus tard : Lore Sommerfeld s'est déjà couchée, et notre Sonia Deppe... (Il s'interrompt pour jeter un regard de reproche à Walter Meyer.)... est une fois de plus disparue !

— Ah ! fit Pykora, naïvement.

Erika Nürnberg fit entendre un petit gloussement ironique. Irène la fit taire d'un coup de coude et se dirigea vers leur nouveau camarade :

— Je suis heureuse de faire votre connaissance... Si vous vous approchiez du poêle... Vous avez l'air complètement gelé.

Karl Pykora se débarrassa de son pardessus et fit trois pas vers le poêle. Soudain, il s'arrêta net, comme cloué au sol. Au-dessus de la plaque supérieure presque chauffée à blanc, un minuscule morceau de tissu, un costume de scène féminin, séchait, suspendu à une corde à linge.

— Est-ce un accessoire de votre programme ? demanda-t-il d'un ton qu'on emploie habituellement pour les condoléances.

— Et comment donc ! intervint Walter Meyer. N'est-ce pas un accessoire des plus mignons... ? (Il adressa au pianiste une grimace amicale) Notre devise est « Haut les cœurs, haut les jambes, pour le Grand Reich et le Führer ! »

— Walter... dit sèchement Irène. Laisse à Karl Pykora le temps de s'habituer à tes plaisanteries.

Mais Karl Pykora demeurait immobile, les yeux fixés sur la

minijupette qui ne devait même pas recouvrir le haut des cuisses de la danseuse :

— Et moi, que devrai-je faire alors ?

— Jouer du piano, naturellement. Et avec un geste vers une chaise où s'amoncelaient des partitions de musique, Fritz Garten ajouta : Vous trouverez là tout ce dont vous avez besoin. Depuis des fox-trot jusqu'à la *Valse des midinettes*.

— La *Valse des midinettes*... répéta Karl Pykora épouvanté. Mais je suis pianiste de concert... Je n'ai jamais essayé de jouer un fox-trot ni la *Valse des midinettes*.

Fritz Garten s'étonna :

— Mais ne vous a-t-on pas dit à Berlin ce que vous deviez faire ici ?

Pykora secoua la tête :

— M. Planitz, le directeur du secteur, m'a seulement dit : « Ah, vous êtes pianiste... On a besoin de quelqu'un comme vous en Russie. » Et me voici...

Pleine de pitié, Irène Berthold considérait les épaules étriquées du jeune homme, ses yeux sombres et passionnés, ses longues mains effilées de virtuose... Et on lui demandait de jouer la *Valse des midinettes* !

— Fritz Garten a joué « Don Carlos », « Egmont » et « Roméo ». Et Erika a rompu un engagement au théâtre de la ville de Rostock pour fredonner devant nos soldats quelques chansons populaires et sautiller sur la scène en montrant ses jambes.

Dans les yeux sombres de Pykora, Irène vit s'éveiller une lueur de reconnaissance : elle devenait pour lui son seul soutien, la seule personne de confiance dans ce monde glacial et étranger.

— Et vous, mademoiselle, vous devez avoir joué les rôles de « Julia » et de « Marguerite » ?

Irène secoua la tête :

— Je crains fort de vous décevoir, Karl. La muse que je sers est bien plus légère. Je suis chanteuse d'opérette. Ce qui sèche là et qui vous a surpris – elle fit un geste vers le poêle – est mon costume de scène. (Elle le prit par le bras) Et maintenant, ne pensez plus à tout cela. Nous nous arrangerons.

Avant de suivre Irène, Pykora se tourna vers Fritz Garten :

— De toute façon, voici mes papiers. Et je dois aussi vous remettre une lettre de M. Planitz.

Irène le conduisit jusqu'à la porte de sa chambre ; au moment de s'en aller, elle passa doucement la main sur ses cheveux en désordre.

— Dormez bien, Karl.

Il balbutia :

— Oui, merci, avant de se laisser tomber sur le lit. Mais comme

Irène allait s'en aller, il s'adressa encore une fois à elle : Un moment, s'il vous plaît. Encore une question... (Le désespoir avait encore assombri ses yeux, et il secouait la tête comme un homme qui fait des efforts pour comprendre et ne comprend pas) ... Croyez-vous que tout ce qui se passe ici a vraiment une raison d'être ?

Après un moment, elle répondit d'une voix très douce :

— Il ne faut jamais poser ce genre de questions, Karl. Nous sommes en guerre.

— Encore un chiffon de papier de la part de Planitz ! dit Garten en retournant l'enveloppe à l'en-tête de l'Office du Théâtre du Reich... Et il se sert même d'un messenger pour nous envoyer ses épîtres... (Mais en relisant le nom du destinataire, il s'arrêta net, stupéfait)... Mais ce n'est pas du tout pour moi. Cette fois, c'est à toi qu'il en veut, Walter.

Walter Meyer déchira l'enveloppe et parcourut la lettre, puis lança un rapide coup d'œil à Erika Nürnberg :

— Bon Dieu !

— Qu'y a-t-il ? demanda Garten, inquiet.

Meyer repoussa la lettre de l'autre côté de la table :

— Lisez vous-mêmes ! Il s'agit de vous deux... Si le gros Planitz croit que je vais faire l'espion pour son compte, il se fourre le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Et maintenant, je vais me coucher. Bonne nuit, les enfants !

Il disparut aussitôt. Erika Nürnberg approcha sa chaise de celle de Garten et se pencha pour lire avec lui :

« Je recommande à votre attention particulière Erika Nürnberg, présentement membre de votre troupe. Politiquement et moralement, M^{lle} Nürnberg est considérée comme n'étant pas digne de confiance, et l'Office du Théâtre du Reich estime nécessaire de prendre des précautions avec elle... »

— Salaud ! s'exclama Erika, tremblante de rage impuissante.

« ... J'en appelle donc à votre sens du devoir pour me rendre compte sans retard de toutes ses irrégularités, particulièrement en ce qui concerne les relations de M^{lle} Nürnberg avec les hommes. Je n'ai certainement pas besoin de vous rappeler que ce n'est qu'à la recommandation de votre oncle, directeur de district, que vous bénéficiez momentanément du sursis au point de vue militaire. »

Fritz Garten s'arrêta de lire ; cela lui suffisait. Erika le regarda avec des yeux pleins de larmes, tourmentée par une angoisse compréhensible : l'époque et le régime se prêtaient à toutes les dénonciations.

— C'est ignoble... bégaya-t-elle. D'abord, il s'est conduit comme un porc au « Kempinski » : il a voulu me forcer la main... Je t'ai déjà raconté cette scène du cabinet particulier. Je te jure que ça s'est passé comme cela ! Que vas-tu faire ?

Sa voix s'était étranglée dans un sanglot. Fritz Garten, avec un sourire, éleva la lettre entre le pouce et l'index :

— Eh bien, cette fois-ci, il va falloir que tu m'aides à allumer mon briquet, car j'ai besoin de deux mains. Il est sur la table, près du paquet de cigarettes...

Il tint un instant la feuille de papier au-dessus de la flamme et,

sans un mot, la regarda se consumer, noircir, tomber en cendres. Sans comprendre, Erika secoua la tête.

— Mais que va-t-il faire ?

Le sourire de Fritz Garten s'accroissait.

— Rien. Il a encore plus peur de moi que toi de lui. Et il ne peut rien te faire sans moi. Voilà pourquoi il a essayé de faire pression sur Walter Meyer, en dehors de moi. Ici, tu es en sécurité.

Très doucement, il se dégagea, car, en sanglotant, elle l'avait pris dans ses bras, se serrait contre lui, la tête sur son épaule :

— Merci, Fritz... merci.

Un grand parfum de tentation montait de l'exubérante chevelure rousse qui frôlait son visage. Il ferma un instant les yeux, se dégagea complètement.

— Évidemment, je ne crois pas un mot de ce qu'il raconte. Ton fiancé serait certainement le premier à en rire, n'est-ce pas ?

Elle le fixa un instant avec des yeux hagards, comme s'éveillant d'un rêve :

— Évidemment, dit-elle enfin.

Puis, détournant son visage, elle se dirigea vers la porte. Sans lui souhaiter bonne nuit.

Le lendemain matin, le téléphone sonna de bonne heure.

— Monsieur Garten ? demanda une voix d'homme. Je suis le Dr Hans Berthold. J'appelle de Daboucha. Je suis si heureux d'avoir enfin obtenu la communication. Ça fait une semaine que j'essaie en vain. Pourrais-je parler avec Erika Nürnberg ?

Sur le moment, Fritz Garten demeura interdit :

— ... Allô ! fit la voix à l'autre bout du fil.

— Votre fiancée est déjà au théâtre en train de répéter... comme votre sœur. Puis-je leur faire une commission ?

— Non, rien. (La voix était devenue très lasse, déçue...) Dites-leur seulement que je les embrasse...

Pensivement, Fritz Garten raccrocha l'écouteur. Pendant deux minutes, il arpenta lentement la pièce de long en large. Sur la table, il y avait encore quelques morceaux de papier noirci, les restes de la lettre infâme de Planitz. Et il eut soudain l'impression que ses épaules gardaient encore quelque chose de l'étreinte d'Erika, que le parfum de sa chevelure rousse allait l'obliger à fermer les yeux.

Il se secoua, prit brusquement sa décision. Deux minutes plus tard, il surgissait sur la scène où répétaient Erika et Irène et les mettait au courant de l'appel du Dr Berthold.

— Mais Daboucha ne fait pas partie du secteur avancé du front, ajouta-t-il en se tournant vers Erika... Je t'accorde un congé pour que tu puisses aller voir ton fiancé.

Irène Berthold s'avança vers lui, rayonnante de joie :

— Est-ce que je peux aller avec elle ?

— Non, Irène. Cela me fait de la peine de te refuser cette joie.

Mais nous avons un programme qu'il faut tenir.

Sans regarder Irène dont les yeux s'étaient emplis de larmes, Erika dit soudain :

— Si tu veux aller le voir à ma place, fais-le. En fin de compte, c'est toi qui es sa sœur. Irene protesta aussitôt :

— Jamais de la vie !

Garten intervint sur un ton très ferme :

— C'est toi qui dois faire le voyage, Erika.

Elle leva les yeux et le regarda bien en face pendant quelques instants :

— Tu as raison. Je pars.

— Eh bien, ma petite dame, nous y sommes enfin. (Le conducteur barbu aida Erika à descendre du marchepied du camion et lui montra quelques cabanes en rondins au fond d'une petite cuvette en contrebas de la route.)... Demain matin, je passe par ici à 6 heures précises, et je vous ramène.

— Merci, dit Erika en levant la main en signe d'adieu tandis que le camionneur, sans perdre un instant, reprenait sa route.

Puis elle s'engagea dans la neige profonde pour gagner ces cabanes dont l'ensemble constituait le village de Daboucha. Elle avait quitté Smolensk la veille dans l'après-midi. Deux heures et demie de train l'avaient conduite dans un petit village où la voie ferrée s'arrêtait brusquement, en pleins champs. Là, un officier du service des transports l'avait confiée au conducteur d'un camion de ravitaillement qui passait par Daboucha pour atteindre le front.

De la cheminée de chacune des isbas s'élevait une épaisse volute de fumée qu'un vent perçant emportait aussitôt loin au-dessus des toits, vers l'horizon d'où venait le grondement sourd, ininterrompu, du canon.

C'est donc ici que vit Hans, pensa Erika, ici qu'il travaille.

Et soudain, pour la première fois, il lui vint à l'esprit qu'elle allait le revoir dans quelques minutes, et qu'il allait la prendre dans ses bras. Alors, elle se mit à courir.

— Où puis-je trouver le médecin auxiliaire Berthold ? demanda-t-elle à un soldat qui venait à sa rencontre.

L'homme la regarda comme s'il voyait une femme pour la première fois de sa vie.

— Il doit être là-dedans, dit-il enfin.

Elle poussa la porte indiquée. Elle se trouva dans l'unique grande salle du village, celle où la troupe de Fritz Garten avait représenté une

version abrégée de *Faust* pour les troupiers.

Effrayée, elle fit presque un pas en arrière, assaillie par une vague de puanteur, un mélange d'odeurs de sang, de pus et d'éther, par une rumeur ininterrompue de gémissements, de cris de douleur. Devant elle, sur d'étroites paillasses serrées l'une à côté de l'autre, gisaient, rangée par rangée, ceux que la guerre sacrifiait sans pitié.

En hésitant, elle s'engagea dans l'un des étroits couloirs aménagés entre les blessés pour permettre le passage des médecins et des infirmiers. Elle arriva à une cloison de planches dans laquelle une porte s'ouvrit brusquement. Deux infirmiers apparurent, portant une civière. Elle aperçut d'abord un visage de cire, puis, là où aurait dû commencer la jambe droite, un énorme pansement sanguinolent.

Erika s'arrêta, comme clouée au sol. Pour un peu, elle aurait fait demi-tour et serait sortie en courant de cet enfer. Mais ses jambes ne lui obéissaient plus.

De la même porte, un homme sortit. Il portait un tablier en caoutchouc marron ; une mèche de cheveux blonds descendait sur son front de son bonnet blanc de chirurgien.

Erika sentit que son cœur s'arrêtait de battre.

— Hans !

C'était comme un appel au secours.

Le Dr Berthold tourna la tête vers la femme qui avait crié son nom. Sans parler, ils demeurèrent immobiles l'un en face de l'autre. Cinq, dix longues secondes d'incrédulité. Puis il se précipita vers elle et la prit dans ses bras.

La lampe à pétrole jetait une lueur jaune, vacillante, sur la petite pièce étroite et horriblement nue où se reposait, quand il le pouvait, le jeune médecin. Erika s'était assise sur le lit de camp où il s'était allongé. Elle tenait dans ses bras la tête de son fiancé épuisé.

— Hans ?

— Oui. (Il avait ouvert les yeux et la regardait.) Que veux-tu ?

— Rien. Je voulais seulement prononcer ton nom.

On dirait qu'il faut que je me réhabitue à lui, pensa-t-elle, effrayée. Elle lui caressa doucement le front. Quel changement dans ce visage ! Il était devenu étroit, et un pli dur et profond prolongeait les commissures des lèvres.

— Et moi, ai-je beaucoup changé ? s'entendit-elle dire comme malgré elle.

Il leva vers elle un regard étonné :

— Toi ? Non...

— Sois franc, je t'en supplie.

— Peut-être. Un peu. Nous avons vécu bien des choses toi et moi au cours de l'année qui vient de s'écouler, et ce n'est sans doute rien

en comparaison de ce qui nous attend. Et tout cela a laissé et laissera des traces.

— Je pense parfois que... (Elle s'arrêta net.)... Non, rien... (Et comme le silence se prolongeait, elle se pressa soudain contre lui)... Serre-moi dans tes bras, Hans, serre-moi fort...

Quelqu'un frappa. Erika se dégagea rapidement des bras de son fiancé qui avait crié :

— Entrez !

La tête du D^r Sorensen apparut dans l'entrebâillement de la porte :

— Je vous dérange.

— Pas du tout. Entrez...

Elle était presque heureuse de cette interruption.

Le D^r Sorensen déposa sur la table une bouteille de vodka.

— Je ne resterai qu'un moment, rassurez-vous. Mais une demi-heure de la société d'une femme comme vous ne peut que faire du bien à un vieil ours comme moi, n'est-ce pas ? (Il fit un peu plus de lumière en montant la mèche de la lampe et regarda longuement Erika) Vous avez beaucoup de chance, Berthold. On peut vous envier. Alors ? À quand le mariage ?

Dans le silence qui suivit, le D^r Hans Berthold alluma machinalement une cigarette. « Hans, pensa-t-elle, pourquoi ne pas nous marier tout de suite ? Même si c'est un mariage par procuration, l'un de ceux où un casque d'acier sur une chaise vide représente le fiancé absent. Si nous ne nous marions pas tout de suite, ne risquons-nous pas de nous perdre ? » Mais, après avoir rejeté un premier nuage de fumée, le D^r Hans Berthold secoua la tête :

— Après la guerre.

À son tour, Sorensen secoua la tête, mais d'un air fort dubitatif :

— Je ne sais pas, Berthold. Mais il me semble que si j'avais pour fiancée une aussi belle jeune fille, me marier demain me paraîtrait trop tard.

— Moi aussi, je préférerais... dit Erika.

Mais elle s'arrêta en voyant le jeune médecin faire un geste très net de dénégation.

— Non. Ce serait n'avoir aucun sens des responsabilités que d'épouser une femme tant que je serai au loin...

Une ride profonde s'était creusée au milieu de son front : sa décision était prise et rien ne l'en ferait changer, se dit Erika. Il ajouta, après un silence :

— ... Tout doit avoir lieu en son temps. D'abord, la victoire finale...

— Eh bien, à votre santé à tous les deux, dit le D^r Sorensen en levant son verre pour lui éviter de continuer. En buvant, il le regarda

d'un air plus dubitatif que jamais, mais ajouta néanmoins : Et à la victoire finale !

Le lendemain matin, en reprenant la route qui la ramenait vers l'arrière, Erika n'arrivait pas à oublier cette phrase : « Après la victoire finale. » Ils s'étaient embrassés, ils avaient parlé et ils s'étaient tus. Rien d'autre. Et il n'avait été question entre eux que du passé et du présent, jamais de l'avenir.

— J'ai peur, dit-elle soudain à haute voix.

— Comment ? demanda le conducteur du camion, assis à côté d'elle.

— Rien... Je pensais seulement que je suis heureuse de retrouver bientôt ma troupe de théâtre.

Juste au moment où Doelles sortait de son trou pour aspirer un peu d'air frais entre deux explosions fort distantes des obus russes, il entendit un bruit différent : un raclement de meule et de chaînes.

Aussitôt il se précipita dans son abri, et peu de temps après, un char lourd ennemi s'arrêta juste au-dessus de lui. Amorti par les épaisseurs de terre, le vacarme du moteur paraissait venir de loin. Les poutres, autour de Doelles, se mirent à craquer, à se fendre.

Le char russe demeura un instant immobile. Il était là, exactement au-dessus de sa tête. Puis il tourna sur place. Les chaînes s'enfoncèrent profondément dans la terre qu'elles entraînaient avec les poutres de soutènement.

Dans un craquement sinistre, les poutres cédèrent et la terre s'effondra sur Doelles, le recouvrit.

Il entendit encore le char qui s'éloignait. Puis ce fut tout.

— Un jour trop tard, dit l'adjudant-chef Müller. (Il est assis dans le camion de commandement et, incertain quant à la marche à suivre, il tient à la main une lettre...)... Pauvre diable, il a attendu si longtemps des nouvelles de sa Lore, et voici qu'elles arrivent...

Il secoue tristement la tête. Se retournant à peine, le scribe lance par-dessus l'épaule :

— Un coup de tampon « Retour à l'expéditeur »...

Mais l'adjudant-chef Müller prend une feuille de papier et se met à écrire :

Chère mademoiselle... Une lettre de M. Garten m'apprend que vous attendez depuis longtemps des nouvelles de votre Jupp. Malheureusement, il est porté disparu depuis l'attaque ennemie d'hier, et il nous faut admettre que...

Lore ne pleure pas quand elle lit la lettre de Müller. Dans une

série de gestes mécaniques, elle la plie pour la mettre dans la poche de son manteau. Son visage est comme pétrifié.

Après la représentation, elle demeure debout devant la fenêtre de sa chambre, le regard perdu dans la nuit.

D'en bas, de la chambre de Garten, montent les rires et les plaisanteries de ses camarades.

Elle ouvre sa malle, en tire le costume de Marguerite, celui que Jupp connaissait et, après l'avoir revêtu, elle se regarde longuement dans le petit miroir de la toilette. Puis elle jette sur ses épaules sa lourde capote de la Wehrmacht et, sur la pointe des pieds, descend l'escalier, passe devant la chambre de Garten, se retrouve dehors, dans un froid glacial acéré comme un couteau. Traversant la rue, elle s'engage dans le parc immense, enneigé. Bientôt, elle laisse la capote glisser de ses épaules et, vêtue seulement de son léger costume de scène, les cheveux au vent, elle s'enfonce plus profondément dans l'obscurité entre les grands troncs d'arbres dénudés.

Une heure plus tard, quand Erika et Irène quittèrent Garten et remontèrent dans leur chambre, Sonia n'était pas encore rentrée, ce qui ne les étonna pas. Mais comme Erika ouvrait la bouche pour le constater, elle s'arrêta, stupéfaite, en voyant les vêtements de Lore, épars sur le plancher. Une lettre tomba de la poche du manteau qu'elle ramassait. Elle n'eut qu'à y jeter un regard pour comprendre. Un instant après, elle frappait des deux poings la porte que Garten avait refermée sur lui. Aussitôt, les recherches s'organisèrent.

— Walter, tu vas prendre cette direction avec Irène. Erika et moi la rechercherons près du théâtre. Et prions le Ciel que nous la retrouvions très vite.

C'était une nuit noire, sans lune, sans étoiles, et naturellement le black-out régnait dans toutes les rues de Smolensk. La porte de derrière, par laquelle on accédait à la scène, était verrouillée. Lore n'était pas là.

— Elle a pu aller droit au fleuve à travers le parc, dit Garten.

Erika et Garten couraient, essoufflés, les poumons douloureux, glacés par l'air qu'ils respiraient. Soudain, Erika trébucha sur quelque chose de mou, se retrouva étalée de tout son long, le visage enfoui dans la neige. En voulant se relever, ses mains se crispèrent sur un tissu rêche et lourd : une capote de la Wehrmacht, celle de Lore évidemment.

— Fritz ! cria-t-elle.

Il était déjà près d'elle et, de sa lampe de poche, recherchait les traces qu'avait pu laisser Lore. Mais la neige s'était mise à tomber doucement et commençait déjà à les recouvrir. Dans quelques minutes, elles auraient complètement disparu. Sans un mot, ils

s'élancèrent désespérément en avant. La direction était bien celle du fleuve.

C'est sur la rive qu'ils la retrouvèrent. Son corps était presque invisible, seuls sa tête et un bras dépassaient d'un monticule de neige.

— Aide-moi : je vais la porter sur l'épaule, dit Garten.

Sur le chemin du retour, Erika retrouva la capote de Lore et en recouvrit la jeune femme toujours inanimée. Son visage était glacé, comme celui d'un mort.

— Il va falloir que je lui administre une bonne engueulade, dit encore Garten, furieux et essoufflé... On n'a pas idée de commettre une pareille bêtise à cause d'un garçon qu'on a vu une fois !

— Elle attend un enfant.

Stupéfait, Fritz Garten s'arrêta net, malgré sa hâte :

— Bon Dieu... Et tu me le dis seulement maintenant !

— Je ne le sais que depuis avant-hier, par Irène.

— Ce n'est pas une raison pour se tuer, jura Garten.

À l'hôpital militaire, ils durent attendre longtemps le retour du médecin qui l'examina.

— Cette petite jeune femme a eu de la chance, dit-il d'un air rassurant, très sûr de lui. Mais si vous l'aviez retrouvée dix minutes plus tard... Enfin, nous allons vous la remettre debout...

Quand Doelles sort de son évanouissement, il ressent d'abord le froid glacial qui a envahi ses membres, puis une douleur brûlante à l'épaule. Autour de lui, tout est sombre, des ténèbres à couper au couteau, pense-t-il.

Il n'a qu'une envie, se laisser glisser de nouveau dans une bienheureuse inconscience, mais il n'y parvient pas. Gémissant, il fait un effort pour se soulever. Sa tête heurte aussitôt quelque chose de dur. Il jure à haute voix, ce qui le tire un peu plus de sa torpeur. Puis il s'aperçoit qu'il ne peut pas porter la main à son front qui lui fait mal. À côté de lui, comme un appendice étranger, inerte et insensible, son bras ne lui appartient plus.

Et sa mémoire recommence à fonctionner. Il se souvient d'un char soviétique, de sa fuite au fond de l'abri, d'un bruit de moteur et d'un traînement de chaînes : le cliquetis des chenilles juste au-dessus de lui, et quand le monstre tourne sur lui-même ces chenilles arrachent tout, écrasent tout. Les poutres de soutènement se brisent dans une série de craquements sinistres. Il est donc enterré vivant, blessé, dans son abri.

Prudemment, Doelles essaie de remuer les jambes. Il ne les sent plus...

— Gelées ! dit-il.

Il est épouvanté, mais le son de sa voix l'aide à rester maître de

lui. S'il arrive à sortir de cette tombe, on lui coupera les deux jambes, peut-être, ou plutôt certainement. Et puis il y a Lore. Qui s'occupera d'elle s'il crève sur place, dans ce trou qu'il a lui-même creusé ?

Il serre les dents, tente de ramper sur son épaule valide, traînant ses jambes derrière lui. À chaque mouvement, des débris tombent sur lui, puis un bloc de neige glacé s'écroule. De l'air, oui, c'est un souffle qu'il sent sur son visage.

Il regarde. Une étoile scintille, c'est le ciel ! Il y a là un trou. C'est le chemin vers l'extérieur, vers la vie, vers Lore.

Il engage son bras valide dans ce trou. Lentement, prudemment, il agrandit l'orifice. Il ne dispose que d'une main, et il est épuisé, mal placé. Cela lui prendra presque une demi-heure pour creuser cette terre gelée de ses doigts sanglants, car son gant s'est déchiré à la tâche, comme maintenant la paume de sa main.

— Et voilà, c'est le moment d'essayer, espèce d'éclopé !

Le son de sa voix le galvanise une fois de plus. Ça y est, sa tête est à l'air libre. Mais son épaule lui fait horriblement mal... Encore un effort pour vivre, pour Lore... Mais comme il se hisse hors du trou, la douleur devient trop forte et le caporal-chef Jupp Doelles s'évanouit à mi-chemin du but.

Kurt Planitz, directeur du secteur Est du Théâtre aux Armées, assis à sa table de travail dans son bureau administratif berlinois, déguste à petites gorgées la tasse de café qu'il se fait servir chaque matin en arrivant. Il lit l'éditorial du *Völkischer Beobachter*, un article rassurant, que Planitz trouve des plus intelligents... Quand on pense qu'il y a des imbéciles qui doutent de la victoire finale ! Il lui faut quelqu'un à qui faire partager sa joie :

— Écoutez cela, Elsa !

Il fait signe à sa secrétaire qui se lève avec un soupir et s'approche. L'index levé, il lit :

Jamais l'Allemagne n'a été plus près de la victoire qu'au cours de cet hiver. Nous avons ramené notre front en arrière comme la corde d'un arc. Plus la corde de l'arc est tendue, plus la force ainsi accumulée projette irrésistiblement la flèche vers son but. Ce qui se passe aujourd'hui en Russie, c'est que nous sommes en train de bander un arc formidable qui va précipiter nos armées vers l'Asie.

D'un air triomphant, Planitz repose le journal sur son bureau :

— Hein ? Qu'est-ce que vous en dites, Elsa ? Vous avez entendu ? « Nous sommes en train de bander un arc formidable ! » Oui, notre Goebbels sait comment il faut expliquer au peuple les grands desseins de notre armée.

Sur un ton très sec, Elsa lui réplique :

— Ça, il le sait, on ne peut vraiment pas dire le contraire. Avez-vous parcouru le courrier de ce matin ?

Furieux d'être ramené sur terre, Planitz la prend à partie :

— On dirait vraiment que vous vous foutez des prouesses de notre peuple et que vous ne voyez pas plus loin que votre train-train quotidien...

— C'est pour cela que vous me payez, monsieur le directeur...

— Sortez d'ici, vite ! Ou plutôt restez !

Il approche de lui le dossier du courrier. Sa colère s'accroît en voyant la première lettre : elle est de Fritz Garten. Brièvement, en termes neutres et objectifs, Garten lui annonce que Lore Sommerfeld attend un enfant et qu'elle doit être mise en congé et quitter rapidement la troupe. De plus en plus furieux, il écrase d'un coup de poing la lettre sur son bureau :

— C'est une honte ! hurle-t-il. (Il se lève pour mieux respirer et allume un cigare.)... Vous allez écrire à ce Garten que je le tiens pour responsable de la discipline et de la moralité de sa troupe. Si jamais la bonne marche de sa troupe est compromise une fois de plus par de semblables conneries, je transmettrai son dossier à mes supérieurs pour atteinte au moral de l'armée...

Elsa lève les yeux de son bloc-notes :

— Comptez sur moi, monsieur le directeur. Dans ces termes mêmes, n'est-ce pas ?

Planitz pousse un véritable cri de rage :

— Non ! Non, bien entendu ! C'est votre travail de secrétaire que de traduire en termes corrects ce qui peut m'échapper dans un moment d'énervement !

— Dois-je quand même laisser la menace de la fin ?

— Non ! Non ! Non !

— C'est ce que je pensais...

— Désormais, faites-moi grâce de vos appréciations !

— Bien, monsieur le directeur.

Il croit surprendre un soupçon d'ironie dans le ton égal d'Elsa et la fixe sans mot dire pendant un instant. Mais il ne décèle rien d'autre sur ce visage pâle que l'extrême lassitude qui lui est habituelle. Évidemment, il peut la renvoyer comme elle le mérite, mais elle sait tellement de choses. Il préfère reprendre son ton important et se dirige vers la grande carte de Russie qui recouvre une partie du mur :

— Voyons ! Où se trouve-t-il donc, ce Garten ? Toujours à Smolensk ? Mais ce sont les délices de Capoue ! Il se la coule douce et engrosse toutes ses filles ! N'envoyez pas cette lettre, Elsa. Je vais plutôt lui préparer une bonne petite tournée sur le front. Ça va leur faire du bien à tous de se geler un peu les fesses. Et là, il leur arrivera

certainement autre chose que des grossesses.

De deux coups de crayon, Elsa a barré les notes qu'elle vient de sténographier. Comme Planitz s'est tu, elle demeure un instant immobile, muette, avant de demander :

— Et pour le congé de la fille enceinte ?

— Je vous préviendrai quand j'aurai pris ma décision au sujet de la nouvelle tournée... cet après-midi.

La lettre de Planitz mit six jours pour parvenir à Smolensk. C'était un dimanche après-midi. Justement, Fritz Garten et sa troupe se préparaient à gagner le théâtre où ils donnaient une représentation le soir même.

— Écoutez cela, les enfants ! (Il vit six visages inquiets, tournés vers lui, et qui attendaient ses paroles) Demain soir, nous jouerons pour la dernière fois à Smolensk. Mardi, nous commençons une tournée.

— Mon Dieu, soupira Walter Meyer, une tournée par ce froid !

— Je m'étais si bien habituée ici, soupira Sonia Deppe en minaudant.

— Allons, allons ! Tu t'habitues partout tellement rapidement. Et puis un changement d'air te fera certainement du bien !

Le ton de Fritz Garten était si désagréable que Sonia se tut immédiatement.

— Et où allons-nous ?

— Comme la dernière fois : nous longerons le front de village en village... (Il s'interrompt pour regarder Lore)... Et Planitz ne répond rien à ton sujet, ma petite fille. Je m'y attendais. Je me suis déjà arrangé avec le médecin de l'hôpital : tu restes ici. Je te renvoie à l'hôpital pour cause de grippe. Et tu n'en sortiras pas avant notre retour.

Lore secoua la tête :

— Je vous accompagne, déclara-t-elle fermement.

Depuis que Fritz Garten et Erika l'avaient arrachée à la mort, son visage s'était durci. La fille enfant était devenue une femme.

— En ce qui me concerne, je ne peux pas te l'interdire. Mais je pense qu'il vaudrait mieux...

— Je vous accompagne, répéta-t-elle du même ton décidé.

— Soit ! Eh bien, le théâtre nous attend.

Allons-y ! (Garten demeura un peu en arrière pendant que tous sortaient de la pièce.) Erika, appela-t-il.

Elle fit demi-tour pour revenir sur ses pas.

— ... Ferme la porte, s'il te plaît. Il s'assit sur un coin de la table, jouant toujours avec la lettre de Planitz. Sans la regarder, il dit brièvement : ... Tu as le temps de faire un bond à Daboucha et d'en revenir... Une fois la tournée commencée, l'occasion ne se

représentera plus avant longtemps...

Erika s'était arrêtée derrière une chaise. Sans un mot, elle s'appuya des deux mains au haut du dossier, les yeux fixés sur le faux cuir usé et déchiré du siège.

— ... En partant demain matin à la première heure, tu pourras être de retour avant notre départ.

— ... Et si je reviens trop tard ?

— Je vais te donner le plan de la tournée. Tu nous rattraperas toujours quelque part.

— Je vois... Puis elle répéta plus fort : ... Je vois... (Puis, relevant brusquement la tête, elle plongea son regard dans celui de Garten)... Je préfère ne pas partir, Fritz.

Celui-ci baissa les yeux, tira une cigarette de sa poche et, au-dessus de la flamme de son briquet, fixa de nouveau Erika, qui se sentit comme prise en flagrant délit sous ce regard inquisiteur. Elle reprit d'une voix changée, hésitante, qui dissimulait mal ses pensées les plus intimes, les plus secrètes :

— ... Lore est quasi indisponible, n'est-ce pas, et elle risque de l'être complètement si je manque pendant quelques jours...

— Non, Erika. Il y a une autre cause... Nous n'allons pas commencer à nous raconter des histoires.

— Non, évidemment... (Elle étreignait si fort le dossier de la chaise qu'elle craignit soudain de le casser entre ses mains.)... Hans et moi... J'ai l'impression que je l'ai dérangé... Tu ne sais pas ce que c'est qu'un hôpital du front... C'est horrible. (Elle haussa les épaules) ... Et alors, de mon côté, j'ai peur, Fritz. Nous étions comme deux étrangers, là-bas, il y a six semaines, quand nous nous sommes revus. Je l'aime, mais j'ai besoin de réfléchir à certaines choses, et il me faut du temps pour cela. Est-ce que tu me comprends, Fritz ?

Elle le suppliait du regard. Très doucement, Fritz Garten hocha la tête :

— Oui, je comprends. Je comprends ce que tu as dit, et il me semble aussi comprendre ce que tu n'as pas dit. Je crois même que nous nous comprenons très bien – trop bien peut-être... Va-t'en maintenant.

Une fois seul, avant de quitter lui aussi la chambre, il jeta sa cigarette par terre et l'écrasa du talon contre le sol comme pour détruire en lui un sentiment qu'il n'arrivait pas à réprimer.

— Merci. C'est entendu...

Le major Sorensen raccrocha lentement l'écouteur du téléphone de campagne et prit une profonde inspiration. Il demeura un instant immobile, regardant droit devant lui, dans le vide. Puis, se reprenant, il plongea ses mains dans la terrine remplie d'une solution

antiseptique et se rapprocha de la table d'opération.

Hans Berthold, le jeune médecin auxiliaire, interrompit un instant l'amputation d'un bras fracassé pour lever vers son chef un regard interrogateur. Le Dr Sorensen immobilisa le bras dont Berthold sciait l'os :

— Un appel de la division. Les « Ivans » ont réussi à percer, et ils avancent maintenant sur la grand-route. Droit sur nous. Nous devons évacuer.

— Évacuer ?

Berthold avait presque laissé tomber la scie de ses mains.

— Allons, faites attention ! Battre en retraite, c'est quelque chose de courant dans une guerre, aussi courant que d'avancer.

— Mais nous avons encore quatorze nouveaux blessés qu'il faut opérer tout de suite, bégaya Berthold... Et au moins trente hommes intransportables.

— Nous prendrons avec nous tous ceux que nous pourrons prendre. Et il faut faire vite, le plus vite possible. Nous avons environ une demi-heure devant nous. Nous prenons toutes les voitures.

— Mais ceux qui sont intransportables ?

— Avez-vous une solution, Berthold ?

Le jeune médecin avait blêmi :

— Non, non, c'est impossible. Vous ne pouvez pas abandonner...

— Réveillez-vous, Berthold, nous sommes en guerre, comprenez-vous ? Dans une guerre que nous avons voulue.

La voix de Berthold se transformait peu à peu en un véritable cri :

— Mais vous ne pouvez pas laisser ici des blessés graves. Les Russes...

Une explosion toute proche l'interrompit. La terre trembla, puis trembla plus encore, suite à une série d'explosions assourdissantes. Un officier-infirmier apparut à la porte :

— Ça se passe sur la grand-route.

Le Dr Sorensen, très calme, avait continué à opérer :

— Et voilà ! Un bras en moins, un homme de sauvé ! Ça vaut mieux que le contraire ! Au prochain ! Et ne restez pas plantés là comme des bœufs à l'abattoir à cause de quelques coups de canon. Occupez-vous des malades, je vous en prie. C'est compris, Berthold ? Je vous donne une demi-heure.

Une demi-heure plus tard, Berthold réapparut :

— J'ai chargé tous les malades transportables. Tout est prêt pour le départ, monsieur le médecin-chef.

Sorensen leva un instant les yeux de la blessure qu'il était en train de recoudre.

— Alors, tout va bien, Berthold. Prenez le commandement, et faites en sorte d'arriver sain et sauf à l'arrière.

— Comment ? Vous voulez que... Mais vous ne pouvez pas rester...

— Ne vous faites pas de souci à mon sujet, jeune homme. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour s'occuper des blessés qui restent ici.

— Mais... les Russes vont vous tuer ?

— Franchement, Berthold, croyez-vous que les Russes vont abattre un médecin à sa table d'opération, et en train d'opérer ? Et maintenant, foutez-moi le camp !

Berthold secoua la tête :

— Non. Si vous restez, je reste.

— Foutez le camp, imbécile ! Vous me portez sur les nerfs avec votre « fidélité allemande » à la Nibelungen !

— Monsieur le médecin-chef !

— Je vous donne l'ordre de vous en aller tout de suite. Est-ce que vous vous rendez compte que votre idéalisme de roman de midinette met en danger la vie de quatre-vingt-dix blessés ?

Un camion de la Croix-Rouge s'arrêta devant la baraque, et des infirmiers déchargèrent une douzaine de corps sanglants, aux membres parfois arrachés ou fracassés, et commencèrent à les transporter à l'intérieur.

— ... Ne voyez-vous pas qu'il faut que je reste, Berthold ?

Le jeune homme avait baissé la tête, les lèvres serrées :

— Et vous dites que vous n'êtes pas un héros...

— Si vous employez encore une fois ce mot en ma présence, je vous lance ma scie à la figure... Ne soyez pas dupe, Berthold. Regardez les Français. Ils ont été ici, en Russie, eux aussi. Avec les chefs de leur Révolution et leur Napoléon, ils ont laissé deux millions de cadavres sur tous les champs de bataille d'Europe, sans compter ceux qui se sont tués entre eux pendant la Révolution. Et en fin de compte, ce pays qui avait alors vingt millions d'habitants n'est jamais redevenu ce qu'il était avant ! Maintenant, c'est à notre tour d'être des héros ! Priez Dieu que l'Allemagne ne perde pas, comme la France, plus du dixième de sa population...

Le médecin auxiliaire Berthold se redressa, salua militairement, et dit :

— Au revoir, monsieur le médecin-chef.

— Au revoir, Berthold. Et si vous avez le temps, passez voir ma femme. Dites-lui que je l'aime par-dessus tout, elle et les enfants. Et que je reviendrai.

Deux heures plus tard, les premiers chars russes roulaient entre les cabanes de Daboucha. Derrière eux, des fantassins avançaient en courant.

Sorensen était en train d'amputer une jambe quand la porte s'ouvrit, livrant passage à des hommes armés de mitraillettes. Sorensen ne leur accorda qu'un regard distrait. Trois visages larges de Slaves se pressèrent presque contre lui. Trois mitraillettes étaient braquées contre sa poitrine.

Il s'adressa à son sous-officier infirmier, blessé au bras, et volontaire pour rester avec lui :

— Tenez bien cette jambe, Hellmann. Comment voulez-vous que je décrive un cercle parfait en découpant cette jambe si elle ne reste pas immobile ?

L'un des trois Russes se pencha sur la table d'opération, regarda la jambe que désarticulait Sorensen, sans cesser de le menacer.

— Seulement morts et blessés ? demanda-t-il dans un allemand guttural.

Brièvement, Sorensen fit oui de la tête en disant :

— *Ja*. (Puis de sa main gantée, il indiqua la porte) Voulez-vous fermer ? Vous faites des courants d'air.

— Tous prrrisonniers ! fit le Russe en roulant les r.

— Oui, prisonniers. C'est ce qui pouvait nous arriver de mieux. Mais fermez la porte !

D'un dernier coup de scie, Sorensen trancha la jambe. Il se débarrassa du membre à jamais perdu en le lançant en direction du Russe qui fit un pas en arrière avant de se retirer, suivi de ses deux camarades.

— La porte ! cria Sorensen de loin.

Quatre semaines ont passé. Le vent glacial s'est calmé. Un soleil éclatant brille dans un ciel bleu clair qu'on dirait poli au blanc d'Espagne.

— Eh bien, nous avons laissé derrière nous tout ce que nous redoutions, déclare Fritz Garten aux artistes de sa troupe. Celui qui a réussi à survivre à cet hiver n'a plus à se faire de souci. Il ne retrouvera jamais quelque chose de pire.

Il suffira d'une semaine pour qu'il se rende compte-que son diagnostic est faux. La glace et la neige fondues ont transformé en boue la terre noire de la Russie. Plus de routes, plus de chemins, plus de champs. Partout un immense marécage que doit traverser la troupe de Fritz Garten pour arriver au village d'Ouslovïa.

Le matin, ils roulaient sur une route encore verglacée que la fonte amorcée rendait déjà spongieuse. Vers midi, leur autocar s'immobilisait définitivement dans un océan de boue qui noyait tout le paysage.

— Quelle saleté ! s'exclama Walter Meyer en se penchant en dehors de la cabine du conducteur pour regarder les roues qui

s'enfonçaient de plus en plus dans ce bournier.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui cria Fritz Garten.

Meyer, du même geste, désigna les roues et la boue qui s'étendait jusqu'à l'horizon :

— Nous sommes embourbés comme on ne peut l'être davantage.

Karl Pykora débaila son accordéon :

— Et que diriez-vous d'un peu de bonne musique de chez nous en attendant la suite ? demanda-t-il.

Fritz Garten cligna légèrement de l'œil en direction d'Irène. « Tu as eu raison de t'occuper de lui, pensa-t-il. Tu as réussi à transformer notre pianiste. Il fait désormais partie de notre troupe, partie intégrante. »

— Où sommes-nous, à peu près ? demanda Sonia.

— Tout près d'ici il y a un petit trou qui s'appelle Korenovo ou quelque chose de semblable, répondit Walter Meyer. Et là, il doit y avoir des Allemands. Pas de patelin en Russie sans une minuscule garnison de soldats, ne serait-ce que pour surveiller les partisans des alentours. Je vais commencer par tirer une fusée de secours...

— Pour que les partisans sachent que nous sommes ici, dit Fritz Garten.

— De toute façon, ils nous ont déjà vus, et ils se préparent à nous rendre visite dès la nuit venue, répliqua sèchement Meyer.

Il pointa son pistolet lance-fusées hors de la fenêtre, vers le ciel. Avec un bruit de bouchon, une fusée éclairante rouge prit son vol et décrivit une longue trajectoire courbe qui sembla suivre la voûte des cieux.

Ils attendirent une minute : pas de réponse. Après la quatrième fusée, Fritz Garten haussa les épaules :

— Il n'y a pas un chat vivant de toute cette étendue.

— Encore trois fusées, et ce sera tout, dit doucement Meyer en engageant une nouvelle cartouche dans l'énorme canon du pistolet.

— Enfin, on peut toujours espérer...

Il allait poursuivre, mais s'arrêta net : au loin, dans la boue brune, des petits points noirs bougeaient, avançaient, semblait-il. Il tenta de les compter : trente, quarante peut-être.

— Ils arrivent ! cria joyeusement Erika en suivant le regard de Garten.

Tous regardaient maintenant par les fenêtres ; ils avaient abaissé les vitres pour mieux voir ces hommes qui progressaient lentement, enfonçant parfois jusqu'aux genoux dans une boue épaisse et visqueuse. Soudain optimiste, Walter Meyer conclut :

— Eh bien, ils seront ici dans un quart d'heure et nous pourrons nous dégager de cette merde, d'une manière ou d'une autre.

Garten continuait à regarder au-dehors. À deux reprises, il ouvrit

la bouche pour parler, mais se tut. Ces hommes n'avançaient pas en colonne. Ils approchaient de l'autocar en une vaste ligne de tirailleurs. La couleur de leurs uniformes était indéfinissable tout comme la forme de leurs casques.

Il avait été soldat. Il savait que c'est la formation qu'une troupe adopte quand elle marche au combat : en ordre dispersé, échelonné. Les inconnus se préparaient à attaquer.

Erika fut la première qui remarqua son angoisse :

— Qu'y a-t-il, Fritz ? demanda-t-elle, la gorge soudain serrée.

— Des partisans, répondit-il simplement. Et, indiquant la ligne dont les ailes progressaient plus vite que le centre comme pour encercler l'autocar et ne courir aucun risque, il ajouta :... C'est vraiment difficile de croire que ce sont des Allemands.

Un silence paralysant tomba soudain sur les huit occupants de l'autocar. Puis Karl Pykora parvint à articuler d'une voix qui trahissait son émotion :

— Mais ils ne peuvent rien nous faire. Nous ne sommes pas des soldats.

— Nous sommes allemands. Cela suffit.

Lore Sommerfeld laissa échapper un sanglot.

Désormais, ils n'osèrent plus regarder dehors.

La tête basse, ils attendaient.

Dans quelques minutes, ils connaîtraient leur sort, un sort inéluctable. Pour les hommes, la mort, ou encore les camps de prisonniers de la lointaine Sibérie. Et pour les femmes ?

Les doigts de Karl Pykora glissèrent sur les touches de son vieil accordéon, et la mélodie d'un choral de Bach, étrangement hachée, emplît l'autocar. En jouant, il regardait droit devant lui, les yeux grands ouverts : « C'est peut-être la dernière fois que je joue. Jamais plus je ne me retrouverai assis devant l'immense clavier d'un orgue. »

Il hasarda un regard sur la plaine brune que barrait la ligne des tirailleurs. À présent, on distinguait les armes des hommes qui pataugeaient résolument dans la boue, ces armes dont ils allaient bientôt se servir...

L'accordéon se tut sur une dissonance aiguë. Les lèvres tremblantes, Karl Pykora regarda Irène :

— Je ne veux pas... je ne veux pas mourir, je ne veux pas que tu meures.

Irène Berthold lui posa la main sur l'épaule, s'approcha de lui, parvenant même à sourire :

— Continue, Karl. Joue, je t'en prie.

— Oui. (Brusquement, il saisit la main d'Irène et la porta à ses lèvres)... Je t'aime, Irène... (Il s'arrêta net, craignant d'en avoir trop dit, se reprit)... Ce n'est pas... je ne parle pas d'aimer comme

s'aiment un homme et une femme, mais d'une tendresse...

Elle eut un sourire presque mystérieux :

— Oui, comme entre un frère et une sœur...

Elle se sentit soudain soulagée ; sans cela elle n'aurait su répondre à cette subite déclaration.

— Tu m'as tellement aidé, Irène. Si tu n'avais pas été là, je crois que je n'aurais jamais tenu le coup.

Elle regardait ce visage pâle, presque enfantin, dont les grands yeux étaient fixés sur elle avec une expression de reconnaissance et de confiance absolue :

— Tu n'as pas besoin de me remercier, Karl... (De sa main libre, elle lui caressa le front, sa chevelure rebelle...) Toi aussi, tu m'as aidée, beaucoup aidée, simplement parce que tu es comme tu es. Et maintenant, joue pour nous tous, Karl, joue jusqu'à la fin.

Erika Nürnberg et Fritz Garten étaient assis sur la dernière banquette de l'autocar. Erika avait penché la tête jusqu'au moment où elle l'avait laissée reposer sur l'épaule de l'homme à la manche vide, et Fritz sentait une masse de cheveux roux effleurer ses oreilles et sa joue...

— Combien de temps encore ? murmura-t-elle sans tourner la tête.

Fritz Garten regarda par la fenêtre. Les hommes qui s'avançaient n'étaient plus que des ombres que découpait un soleil éblouissant. Et ces ombres porteuses d'armes continuaient à avancer en pataugeant dans la boue. Leur ligne de tirailleurs opérait maintenant une double conversion pour attaquer de trois côtés à la fois l'autocar sans défense. D'une voix sans timbre, Garten répondit :

— Encore trois minutes, quatre peut-être... (Comme s'il pouvait protéger Erika, il passa son bras valide autour de l'épaule de la jeune femme et la serra contre lui)... T'ai-je déjà dit... t'ai-je déjà fait comprendre... que je... que nous... toi et moi...

Il n'eut pas à finir sa phrase, la caresse de sa main, son hésitation parlaient pour lui.

— Je l'ai toujours su, chuchota Erika. Moi aussi, je...

— Je ne te l'aurais jamais dit, si...

Il s'arrêta net pour ne pas évoquer la mort qui rendait cet aveu nécessaire, ne serait-ce que pour mieux l'accepter, sans protestations ni désespoir inutiles. Leur rêve muet d'un amour possible, d'une vie commune, prit soudain une autre dimension. Cela dura quelques secondes seulement.

Puis Erika, qui s'était pressée contre lui, se dégagea :

— J'ai eu tellement honte de moi-même quand je me suis aperçue que je me laissais aller au même sentiment que toi... (Elle hésita un instant en criant presque)... Et pourtant, j'aime encore

Hans... je l'aime encore, comprends-tu... ? (On eût dit qu'elle voulait se convaincre elle-même.)... Mais la guerre l'a changé, a fait de lui un autre homme, un étranger pour moi. (Elle leva la tête, regarda Fritz Garten avec des yeux remplis de larmes.)... Comprends-tu ce que je veux dire ? Ce qui m'a torturée jusqu'ici, c'est que je ne me comprends pas moi-même. Peut-être y arriverai-je un jour ?

Elle aussi se tut, frappée par la pensée qu'il n'y aurait sans doute pas d'autre jour que celui qu'ils vivaient ensemble et que les minutes suivantes étaient les plus importantes de leur vie. Alors, avec un sanglot, elle referma ses bras autour du cou de l'homme qui, elle le savait, était arrivé à la même conclusion qu'elle :

— ... De toute façon, je ne veux jamais plus être séparée de toi, Fritz. C'est avec toi que je veux vivre ce qui me reste à vivre.

Lore Sommerfeld, les mains croisées sur son ventre comme pour le protéger, regardait droit devant elle, sans rien voir.

« Pourquoi dois-je mourir ici une fois de plus ? pensait-elle. J'avais choisi ma mort, et vous m'avez empêchée de mourir. Vous m'avez sauvée, dites-vous ? Sauvée de quoi ? »

Elle se sentit soudain soulevée par une haine incoercible qui s'étendait au monde entier, mais que symbolisaient surtout Garten, Erika, Irène, tous ses compagnons. « Pourquoi ne m'ont-ils pas épargné l'angoisse qui me saisit, celle de garder vivant l'enfant que je porte ? Qui leur a donné le droit d'intervenir dans la décision que j'avais prise alors qu'il n'était encore presque rien pour moi. Est-ce qu'ils s'occupent de moi, maintenant que j'en ai tant besoin ? Et cette voix de Sonia qui parle, parle, comme si elle était heureuse... mon Dieu qu'elle se taise... » Sonia Deppe s'était blottie contre Walter Meyer. Renversant la tête en arrière pour le voir, elle le regarda longuement :

— Walter...

— Oui.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais prise dans tes bras comme tu le fais maintenant ?

La surprise qui se peignit sur le visage de Walter lui prêta un air si niais que, malgré la gravité des circonstances, Sonia ne put réprimer un rire.

— Moi... ? Mais, Sonia, tu étais si occupée avec d'autres hommes... J'ai pensé...

Encore une fois, elle ne put s'empêcher de sourire :

— Les hommes ont vraiment la comprenette difficile, voilà du moins ce que j'ai appris avec eux depuis que je suis seule au monde. Mais moi aussi je me suis peut-être trompée ; j'ai cru dès le début que tu ne pouvais pas me supporter, moi, mon argot, mes manières de fille des faubourgs. Pourtant, j'ai appris que si je fais encore partie de la

troupe, c'est à toi que je le dois... Mais je ne pouvais quand même pas te faire une déclaration en règle, un genou en terre comme les Andalous et en m'accompagnant d'un air de guitare. D'abord, je ne joue d'aucun instrument...

— J'ai été un idiot, Sonia... (Il la regardait en souriant, la gorge serrée, ému à ne pouvoir presque s'exprimer.)... Et pourtant, je savais qu'au fond, tu étais une fille merveilleuse, et je l'ai même dit à Garten pour plaider ta cause. Oui, tu es une fille merveilleuse, Sonia. Tu es courageuse, loyale. À l'avenir...

Il se tut brusquement, songeant qu'il n'y avait plus d'avenir pour eux, à peine quelques minutes.

— Mouvement de conversion des deux ailes, cria le sous-lieutenant Kramer alors qu'il se trouvait à une centaine de mètres à peine de l'autocar embourbé. (Une fois de plus, il examina longuement à la jumelle le véhicule suspect.)... Pas d'erreur, il semble abandonné. Je ne vois personne, mais avec ce soleil, tout est brouillé. Qu'est-ce que vous en pensez, Pumpe ?

Le sergent Fritz Pumpe rabattit un peu plus son casque d'acier sur ses yeux, l'air de plus en plus méfiant.

— Je ne sais vraiment pas, mon lieutenant. Cette affaire ne me paraît pas catholique... Ça pourrait bien être un piège.

C'était à lui que la 1^{re} section devait cette promenade épuisante à travers ce marécage que n'indiquait aucune carte d'état-major et qui était comme sorti de terre au cours de la matinée. Alors qu'il regardait le ciel, pensant à tout autre chose qu'à la guerre, il avait aperçu une fusée rouge qui décrivait une trajectoire inattendue. Une fusée allemande, un signal de détresse.

— Mais qu'est-ce que ça peut être ? se demanda-t-il alors à voix haute.

Il avait à peine fini de parler qu'une seconde fusée monta à l'horizon. Il se précipita vers l'abri du commandant de la compagnie :

— Mon lieutenant, on appelle au secours derrière nous. Des fusées rouges... Peut-être sommes-nous encerclés ?

— Allons, Pumpe, un peu de sang-froid ! Le front se trouve à quarante kilomètres à l'est.

— Ça n'empêche qu'on tire derrière nous des fusées rouges, répliqua le sergent, l'air plus têtu que jamais.

— Eh bien, allons voir ce qui se passe...

Déjà, le sous-lieutenant bouclait son ceinturon et se coiffait de sa casquette. Au même instant, une fusée éclairante rouge traversa le ciel au-dessus d'eux, venant de l'ouest.

— Vraiment étrange ! avoua l'officier en clignant des yeux pour mieux suivre la parabole de l'engin dans le ciel sans nuages.... Il faut

aller voir sur place... Si quelqu'un lance ici des appels au secours, ce n'est certainement pas pour une partie de plaisir.

— Ce doivent être des partisans, dit le sergent Pumpe.

— C'est possible... Adjudant !

Le « juteux » se présenta aussitôt.

— ... Rassemblez la 1^{re} section. Tous les hommes en armes, avec au moins quelques grenades à main pour chacun. On ne sait jamais...

En silence, les hommes de la 1^{re} section, pleins d'amertume pour leur sort, avançaient péniblement à travers un océan de boue. Tous tenaient les yeux fixés sur l'autocar embourbé qu'ils distinguaient de plus en plus clairement. Et toujours personne...

— Mes enfants, ça sent mauvais ici... attention, il va y avoir de la casse... Je pense que...

— Silence ! cria le sous-lieutenant Kramer.

Devant lui, Fritz Pumpe avait levé le bras, puis se retournait, l'air stupéfait :

— Ils jouent de l'accordéon, mon lieutenant !

Kramer prêta l'oreille : du classique, du Bach... et l'autocar était de marque allemande. Mais il avait survécu à trop de pièges pour perdre toute prudence :

— Adjudant ! Appelez-moi ces gens-là ! Sommez-les de sortir !

— Entendu, mon lieutenant. Les deux mains autour de la bouche en guise de porte-voix, il cria : *Achtung ! Achtung !* Sortez de là ou nous tirons ! Sortez de là ou nous tirons !

Fritz Garten sursauta, se dégagea de l'étreinte d'Erika. Pendant un instant, il douta encore : des Allemands ? Était-ce possible ? Et si, en sortant, ils étaient accueillis par un déluge de balles de mitrailleuses lourdes et de mitraillettes ? Puis, regardant par la fenêtre, malgré la boue qui recouvrait les uniformes et jusqu'aux casques, il reconnut leur coupe particulière.

— Ce sont des Allemands ! hurla-t-il.

Les mains de Karl Pykora glissèrent des touches de son accordéon. Un grand frisson parcourut son corps si frêle d'adolescent. Puis il se courba lentement jusqu'à ce que sa tête s'arrête sur son instrument.

Walter Meyer fut le premier à sauter dehors :

— Alors, les gars ! Vous êtes muets ? Vous ne pouviez pas dire tout de suite que vous étiez allemands ? Pourquoi avanciez-vous en tirailleurs, pas à pas, comme des partisans ?

— Je voudrais bien te voir courir dans cette boue, toi, le civil ! hurla un soldat, furieux.

Tous étaient maintenant sortis derrière Walter Meyer, riant aux éclats, incapables de se retenir, après les longues minutes d'angoisse qu'ils venaient de vivre.

Le sous-lieutenant Kramer s'approcha d'abord des deux hommes qui le fixaient encore avec des yeux incrédules, malgré leur joie.

— Sous-lieutenant Kramer. Puis-je vous demander ce que vous faites ici, d'où vous venez et où vous allez ?

— Nous sommes une troupe du Théâtre aux Armées. Nous venons de...

Derrière lui, un cri de joie interrompit Fritz Garten. Comme volant sur la boue, Irène le dépassait et se jetait dans les bras du jeune sous-lieutenant :

— Peter ! Peter ! Je savais bien que je te retrouverais...

Il y eut un grand silence que rompit une voix gouailleuse aux accents berlinois, celle de Sonia :

— Tu vois ce que c'est que l'amour, Walter ? On arrive même à reconnaître un bloc de boue parmi cinquante autres. Prends donc exemple sur Irène et occupe-toi un peu de moi !

— Pour sortir l'autocar de là, il faudra un tracteur. Nous reviendrons plus tard, avait déclaré Kramer.

Une demi-heure plus tard, une caravane étrange, faite de soldats et de civils méconnaissables, arrivait en vue de Korenovo. L'un des troupiers portait sur la tête l'accordéon de Pykora :

— Est-ce que je n'ai pas l'air d'une Nègresse qui revient de la corvée d'eau ? demandait-il en roulant des hanches. Ah ! On aura fait tous les métiers d'esclave dans cette guerre...

Ouvrant la marche, douze hommes s'étaient chargés des malles contenant les costumes et les accessoires de la troupe.

— On était aussi tout prêts à transporter ces dames, déclara un autre aux camarades restés sur place. Les malles seulement, a dit le lieutenant ! Regardez-le : il a toutes les veines, celui-là. C'est pas moi que ma femme viendrait retrouver au fond de la Russie !

Avec Fritz Garten et Walter Meyer, le sous-lieutenant Kramer s'était en effet occupé des quatre femmes de la troupe, aidé par le sergent Pompe qui, portant Lore Sommerfeld dans ses bras, se félicitait une fois de plus d'avoir été le premier à apercevoir les fusées malgré la réverbération du soleil dans un ciel d'argent. Avec un large sourire, il lui déclara fièrement :

— Vous savez, mademoiselle, avec les muscles que j'ai, je suis tout prêt à vous porter jusque chez moi, à Munich...

Le caporal-chef Jupp Doelles sortit de sa torpeur ; une douleur violente aiguë lui déchirait l'épaule. Il s'aperçut qu'une partie de lui-même demeurerait engagée dans un trou étroit. Près de lui, une forme humaine toute sombre était agenouillée. Il reconnut distinctement le casque allemand et le brassard de la Croix-Rouge.

— *Finito*, murmura l'inconnu en retirant l'aiguille d'injection du

bras de Doelles.

Dans la demi-obscurité, Doelles sentit que quelqu'un déchirait sa veste, qu'une main cherchait sa blessure, enveloppait son épaule de coton hydrophile. Et l'homme continuait à parler doucement dans une langue que Doelles ne comprenait pas. Mais il répétait souvent des mots que Doelles, petit à petit, détachait des autres : « ... *Ferito... Medico... Ospedale militare...* »

« Drôle de langue, pensa Doelles... De toute façon, ça n'a pas l'air d'être du russe... »

Il sentit encore qu'on le soulevait, qu'il reposait sur une civière, et il se dit qu'on le transportait vers l'arrière à travers le paysage désolé qu'il connaissait si bien. Puis il sombra de nouveau dans le néant, non sans entendre une voix de femme, celle de Lore, résonner soudain à ses oreilles, et emplir un espace vide aux mille échos : « SAUVÉ... SAUVÉ... »

Il faisait nuit noire dans la cabane. Sur le lit de camp, les couvertures sentaient le pourri.

Le silence était absolu, troublé à peine par le bruit léger d'une respiration et le tonnerre lointain du canon, ce grondement qu'on n'entendait plus puisqu'il ne cessait jamais.

Irène Berthold se redressa et regarda vers la fenêtre :

— Combien d'hommes vont encore mourir pendant cette nuit ? dit-elle doucement.

Le sous-lieutenant Kramer ne répondit pas. Il était couché sur le dos, les mains croisées derrière la nuque. Il voyait la tête d'Irène se dessiner en sombre contre le cadre de la fenêtre qui délimitait un morceau de ciel étoilé.

Il se rendit compte que le visage d'Irène se tournait vers lui et entendit de nouveau le murmure de sa voix :

— ... J'ai tellement craint pour toi. Il y a tant d'hommes qui meurent. J'ai cru que je ne te reverrais jamais. Et maintenant... (Elle se pencha sur lui, caressa doucement son front.)... Et pourtant, nous nous étions à peine connus, deux jours seulement, dans un train comble, étouffant... un train de permissionnaires qui repartaient pour le front.

— Deux jours, mais c'est beaucoup, un temps très long, dans une telle guerre. Et tu oublies nos lettres. (Il attira Irène contre lui et sa bouche trouva aussitôt des lèvres qui s'ouvrirent.)... Je t'aime, Irène.

— Je t'aime, Peter.

Ils chuchotaient, à peine s'entendaient-ils, et pourtant ces mots les engageaient pour toute la vie.

— Notre amour est quelque chose de si beau, de si pur. Et il

faudra qu'il le reste toujours...

Elle répondit en répétant doucement, tendrement :

— Peter... Peter...

— Quelle merveille que l'amour... murmura-t-il en respirant longuement l'odeur si suave de ces lèvres, de ce visage qu'il caressait. Quel miracle de pouvoir encore croire à l'amour. En dehors de lui, que nous reste-t-il d'autre dans cette horrible guerre ?

Lore Sommerfeld et le sergent Fritz Pumpe étaient assis sur un tas de caisses de munitions.

— Et vous n'avez jamais plus entendu parler de ce gars-là ? Il vous a simplement laissée tomber ? (Il serra les poings) Quel salaud ! Eh bien, si jamais il me tombe sous la main... Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne sais pas son nom... Et puis, tout cela n'a plus d'importance maintenant... (Elle tenait les yeux fixés sur ses mains qu'elle avait croisées autour de ses genoux.)... Je sais seulement que, quand je pense à lui, je l'appelle Jupp.

Interdit, presque effrayé, le sergent Pumpe sentit que la tête de la jeune femme désespérée reposait soudain sur ses genoux. Il parvint à peine à murmurer quelques mots indistincts dans son dialecte bavarois, et il se tut.

Un coup de sifflet strident retentit.

— Tout le monde debout ! Les hommes de service, au café !

Irène Berthold sortit en sursautant de son léger sommeil. Par la fenêtre elle vit que l'horizon se colorait d'orange et de rose, un rose si délicat qu'une pensée fugitive lui traversa l'esprit : « Quel dommage qu'on ne voie jamais l'aurore se lever dans une grande ville... Aucun coucher de soleil n'est aussi beau que son lever... » De la cuisine, les hommes de corvée pour le « jus » sortaient, portant les lourds bidons remplis d'ersatz. Au même instant, le sous-lieutenant Kramer entra : il était complètement habillé, rasé de frais.

— Alors, tu es réveillée ? Sais-tu que tu es merveilleuse quand tu dors ?

Elle lui sourit, mais dehors, un moteur, après quelques essais infructueux, se mit à tourner. Le sous-lieutenant Kramer, de plus en plus pensif, regarda par la fenêtre : Fritz Garten et Walter Meyer, aidés de quelques soldats, chargeaient les bagages dans l'autocar qu'un tracteur avait dégagé et tiré jusqu'à Korenovo. Sans regarder Irène, il dit :

— Il faut que tu t'en ailles.

— Oui...

C'était un pauvre oui, dit d'une voix sans timbre et qui s'était à moitié étouffé dans la gorge de la jeune femme. Lentement, elle

repoussa les couvertures, sortit du lit, s'habilla rapidement.

— ... Au revoir, Peter.

Maintenant, il la tenait serrée contre lui, comme s'il n'allait jamais la lâcher.

— Au revoir, Irène... Regarde-moi encore une fois...

Elle secoua la tête :

— Non. Cela nous rendrait les choses encore plus difficiles. Et puis je ne te verrais même pas, parce que mes yeux sont pleins de larmes...

Tendrement, il lui prit la tête, la rejeta en arrière :

— En pensant à toi, ce sont tes yeux que je reverrai... À chaque moment de ma vie loin de toi, je reverrai tes yeux.

— Peter, mon amour... mon grand amour... (Elle se dégagea, courut à la porte de l'autocar qui l'attendait, s'y engouffra.) Démarre, démarre vite ! cria-t-elle à Walter Meyer.

Et ce fut tout.

Le caporal-chef Jupp Doelles entend une automobile qui klaxonne, puis c'est le coup de timbre qui sert d'avertisseur à un tramway dont les roues grincent et la carrosserie brinquebale tandis qu'il accomplit un virage avant de s'éloigner.

Il ouvre les yeux. Un plafond blanc, des murs blancs. Sa main repose sur une couette à la housse blanche. Hébété, il murmure des mots indistincts, se plaint. Une voix de femme lui répond :

— *Come ?*

Près de la porte, il aperçoit une jeune fille dans une blouse d'un blanc de neige. Et tout aussi blanc est le bonnet qui coiffe coquettement sa chevelure noire.

D'un seul coup, Doelles se réveille, complètement lucide :

— Qu'est-ce qui se passe ? demande-t-il, et il recherche aussitôt dans sa mémoire le fil des événements qui l'ont conduit jusqu'à ce lit, jusqu'à cette jeune femme souriante. Et en voyant d'autres lits à côté du sien, des hommes qui y sont couchés, enveloppés de bandages sanglants, et en entendant des bribes de phrases en italien, il commence à se rappeler, et s'adresse de nouveau à l'infirmière : Dis-moi, ma jolie, où suis-je ici ?

Elle secoue tristement la tête.

— *No capito.* (Puis elle lève le doigt avec un air autoritaire qui lui rappelle celui d'une maîtresse d'école)... *Momento.*

— Je voudrais quand même bien savoir...

Il laisse retomber sa tête sur l'oreiller et voici qu'il revoit l'offensive russe, le char qui écrase son abri en virant sur place, son épaule qu'a déchirée une douleur subite, atroce.

Prudemment, avec d'infinies précautions, il tourne la tête. Un

bandage épais entoure son épaule gauche. De la main droite, il soulève la couette, son regard descend : oui, le bras gauche est toujours là. En dehors de l'épaule, tout semble normal.

— Sois le bienvenu, camarade !

Un soldat en uniforme italien et à la tête bandée est arrivé entre-temps. Il parle l'allemand avec l'accent montagnard du Tyrol... Un de ces Allemands que Hitler a cédés à Mussolini pour affermir l'axe Rome-Berlin ! Il est né à Meran, explique-t-il avec un large sourire. Derrière lui, la petite infirmière italienne a un visage interrogateur, mais rasséréné.

— Enfin, quelqu'un avec qui je peux parler ! s'exclame Doelles, soulagé. Dis-moi, vieux, où sommes-nous ici ?

— À l'hôpital italien de Smolensk.

Doelles s'étonne :

— À Smolensk ? Et dire que je ne me rappelle rien de ce beau voyage !

Le camarade en uniforme italien ne comprend pas, demande des explications, et Doelles répond :

— Aucune importance, ni toi ni moi n'y pouvons rien. Dis-moi, quand bouffe-t-on chez les Italiens ?

Et il fait le geste de se verser dans la gorge de grandes pelletées de charbon.

— Dans une heure.

— Bon ! Il n'y a qu'à attendre... (Pour mieux regarder le Tyrolien, Doelles, l'air soudain pensif, passe sa main valide sous sa nuque)... Pendant ce temps-là, je pourrais peut-être faire quelque chose d'autre. Y a-t-il ici du papier, de quoi écrire ?

Le Tyrolien hoche la tête et échange avec l'infirmière quelques mots en italien.

Deux minutes plus tard, Doelles se retrouve assis, un oreiller supplémentaire sous les reins, une planche sur les genoux, avec un crayon, du papier, des enveloppes.

— ... D'abord à ma mère, pour qu'elle ne se fasse plus de souci !

Il lèche la pointe de son crayon et écrit :

Ma chère maman, tu ne le croiras pas, mais dans trois semaines au maximum ton Jupp sera de nouveau chez toi. Peut-être apporterai-je tout un jambon, si je parviens à m'en procurer un. Mais enfin, j'espère que même sans jambon je serai le bienvenu. Bons baisers, ton fils Jupp.

P.-S. J'ai une petite égratignure à l'épaule gauche. Je crois que je ne pourrai plus aller chercher du charbon dans la cave quand je serai de retour. De toute façon, je serai en congé de convalescence.

— ... Et voilà une chose de faite, dit-il en soupirant. Et

maintenant, une seconde lettre pour Berlin. Quelqu'un doit quand même savoir où se trouve Lore...

Soigneusement, il écrit sur l'enveloppe :

« À Monsieur le Directeur général du Théâtre aux Armées sur le front russe, Berlin. »

— ... Elle arrivera certainement... Ils n'ont pas tant de choses à faire, à l'arrière... Cette bande de planqués !

La lettre de Doelles devait faire plusieurs détours par les divers services de contrôle du front et du Théâtre aux Armées. C'est à la fin mars qu'elle aboutit enfin sur le bureau de Planitz avec le courrier du matin.

Kurt Planitz avait poussé son fauteuil près de la fenêtre et, les yeux fermés, offrait son visage adipeux à la première tiédeur du soleil du printemps. Il n'avait aucune envie de se déranger :

— Elsa ! cria-t-il, sans ouvrir les yeux.

La secrétaire entra et le regarda d'un air interrogateur :

— Oui ?

— Lisez-moi le courrier.

— Pas d'autre désir à satisfaire ? demanda-t-elle ironiquement.

— Avec vous, non. Lisez.

La secrétaire, serrant les lèvres, s'assit en face du bureau sur l'un des sièges réservés aux visiteurs et attira le courrier à elle :

— Une lettre de l'Office du Théâtre du Reich. « Objet : relève de la troupe théâtrale du front de l'Est. Pour remédier au surmenage du personnel engagé pendant la saison d'hiver en Russie à l'est de la ligne Odessa-le Pripet-le Peipous, ces troupes seront relevées dans le cours des six mois à venir par d'autres troupes provenant des pays Scandinaves. Pour organiser cet échange, les directeurs des secteurs Est et Nord devront me faire parvenir leurs propositions avant le 1^{er} avril. »

Planitz leva les épaules d'un air bonhomme :

— Pourquoi pas ? C'est ce que nous allons faire. Vous me donnerez demain la réponse que je dois envoyer. Compris, Elsa ? (Il cligna des yeux, de plus en plus à l'aise sous la caresse du soleil.)... Continuez à lire.

— J'ai ici une lettre du caporal-chef Doelles.

— Ah ! La voix du peuple... (On eût dit qu'il éprouvait une véritable jouissance.)... Enfin, un remerciement enthousiaste pour les efforts désintéressés que nous prodiguons afin de soutenir le moral de nos combattants. Lisez, Elsa, lisez vite !

Cher monsieur le directeur,

Vous êtes mon dernier espoir de retrouver un jour ma Lore. Elle est

blonde, mince et très jeune, dix-huit ou dix-neuf ans. Elle a joué le 16 décembre 1941 le rôle de Marguerite dans une représentation de Faust donnée par le Théâtre aux Armées, à Daboucha où ma compagnie était au repos. Je vous supplie du fond du cœur...

— Assez ! Assez de cette idiotie. Une autre lettre...

Calmement, Elsa leva la tête :

— Je n'ai pas fini de lire celle-ci : « Je vous supplie du fond du cœur de bien vouloir m'aider à retrouver ma Lore. »

— Je vous ai ordonné d'interrompre la lecture de cette idiotie... Si tous les fous commencent à m'écrire au sujet de leurs petits amours...

— Il ne s'agit pas d'un fou, mais d'un blessé. Cette lettre vient d'un hôpital militaire, monsieur Planitz. Un jeune homme essaie de retrouver une jeune actrice qui lui a laissé une impression inoubliable. Et il est blessé, et il pense à elle. Cela me prendra deux minutes, le temps de consulter le fichier.

— Quelle idiotie ! Où vous croyez-vous ? Dans une agence matrimoniale ?

— De toute façon, je lui donnerai le renseignement qu'il demande, déclara Elsa d'un ton ferme.

— Je vous l'interdis ! Je vous l'interdis absolument ! hurla Planitz.

À son tour, Elsa éleva la voix :

— J'en fais une affaire personnelle, et...

— Donnez-moi ce chiffon de papier ! C'est à moi qu'il est adressé, à personne d'autre.

D'un bond, Planitz s'était levé et avait saisi sa secrétaire par le bras en lui arrachant la lettre de l'autre main. Puis, avec un sourire insultant, il déchira tranquillement la feuille écrite au crayon en tout petits morceaux qu'il jeta dans la corbeille à papier.

Muette de saisissement, n'en croyant pas ses yeux, la jeune femme vit la lettre transformée en une pluie de flocons blancs qui s'éparpillaient tant dans la corbeille que sur le tapis. Pâle de rage, impuissante, elle bégaya :

— Porc ! Espèce de porc ! C'est ainsi que vous traitez la lettre d'un blessé au front, vous qui êtes planqué à Berlin !

Pendant un instant, elle crut qu'il allait se précipiter sur elle, mais il se ressaisit et, avec un sourire de mépris, repoussa de la pointe du soulier les morceaux de papier qui traînaient sur le tapis...

— Vraiment, j'ai été trop maladroit... Ramassez-moi ça.

— Ramassez vous-même vos saletés !

Sans se gêner, elle laissait libre cours au dégoût qu'elle avait accumulé depuis des mois. Comme elle lui tournait le dos pour sortir,

il ne put que crier :

— Je vous chasse ! Je vais vous faire passer devant un tribunal du parti.

Elle était déjà à la porte, et se retourna pour lui faire face :

— Mais je ne demande que ça ! Ce sera pour moi l'occasion de citer certains faits qui ne vous feront guère plaisir, monsieur le directeur !

Interdit, il la vit claquer la porte derrière elle. Elle sait trop de choses, pensa-t-il. Si je me sépare d'elle régulièrement...

Il réfléchit un instant tandis que ses doigts, nerveusement, tapotaient le mur contre lequel, d'un coup de pied, il avait renversé la corbeille à papier et son contenu... La faire comparaître devant un tribunal du parti ? Pour quel motif ? Ce serait dangereux pour lui... Pourquoi ne pas employer un moyen détourné ? La Gestapo, par exemple ? Il suffisait de peu de chose...

Par exemple, contacter ce vieux bonze du parti qui est trop heureux de connaître grâce à moi quelques minettes pas trop farouches... Lui aussi a intérêt à ce qu'Elsa se taise. Évidemment, c'était la solution.

Il ramena le fauteuil vers son bureau, s'y assit et se mit à écrire précautionneusement une longue lettre...

Le hameau s'appelait Dorguenov, l'un des innombrables hameaux de la campagne russe : deux douzaines d'isbas et une grange commune appartenant au kolkhoze. Le blé qu'on y avait déposé avait été réquisitionné par un fonctionnaire agricole de la Wehrmacht. Jusqu'à la moisson prochaine, la grange pouvait servir de salle d'exercices, et aussi de refuge quand la boue rendait tout déplacement impossible. Ce soir-là, la grange allait se transformer en quelque chose d'inattendu, en salle de théâtre où devait jouer la troupe de Fritz Garten.

Walter Meyer sortit de la chambre qui servait de bureau à sa compagnie et, après un regard heureux vers un soleil éblouissant, se mit à traverser la grand-place du village, enfonçant à chaque pas jusqu'à la cheville dans une boue brune et gluante.

— Attention, vous allez attraper une inflammation des yeux, dit-il en plaisantant aux soldats qui rôdaient autour de la cabane où les membres de la troupe se reposaient avant la représentation.

— Alors, on n'a même plus le droit de regarder, grogna l'un d'eux.

— Attends la représentation. Il y aura beaucoup plus à voir, répondit Meyer en poussant la porte et en entrant dans l'isba. Puis, s'adressant aussitôt à ses camarades, il lança : Et regardez tous ce que le cher tonton Walter Meyer vous apporte, dit-il.

Il tenait une main cachée derrière son dos. Irène se pencha sur le

côté et aperçut le coin d'une lettre.

— Du courrier ! s'écria-t-elle en se précipitant vers lui.

Tous s'étaient levés.

— Du calme, du calme, les enfants. Chacun à son tour, s'il vous plaît...

L'un après l'autre, il lut les noms qui figuraient sur les enveloppes qu'il distribua.

Lore Sommerfeld, assise sur un banc près du grand poêle cylindrique, parcourut distraitement, comme d'habitude, la lettre de son père. Le contenu était toujours le même : des phrases de rond-de-cuir, pleines de pédantisme et d'exhortations patriotiques.

Il y avait pour elle une seconde enveloppe, qu'elle ouvrit tout en regardant son ventre qui avait beaucoup grossi ces dernières semaines. Dans quatre mois, elle accoucherait. En août, elle mettrait son enfant au monde, l'enfant de Jupp, et il n'en saurait jamais rien, jamais. De qui venait cette autre lettre ? Le nom de l'expéditeur la fit sourire, malgré son amertume : sergent Fritz Pumpe.

Chère petite Lore,

Mon lieutenant vient d'écrire à ta collègue Irène, alors je me suis dit que cela te ferait plaisir de recevoir aussi quelque chose à lire. Même si c'est de ton vieux Fritz Pumpe.

Depuis deux semaines nous voici de nouveau sur le front. C'est comme ça, il faut y passer. Tu n'as pas besoin d'avoir peur pour moi, petite Lore. Je fais attention à moi. Surtout aujourd'hui où je me considère presque comme ton fiancé, si jamais ce Jupp continue à faire le mort. Mais si jamais je le rencontre, je lui démolirai si bien le portrait que sa mère ne le reconnaîtra pas.

Je pense à toi.

Ton Fritz Pumpe.

Malgré elle, Lore ne put s'empêcher de rire. Elle voyait distinctement dans son souvenir l'image du sergent, un grand et fort gaillard qui l'avait portée à travers la boue avec autant de précautions qu'une statuette de porcelaine. Il avait montré à son égard la même gaucherie chevaleresque que Jupp... Ils auraient pu être frères...

Enfin, voici le caporal-chef Doelles à Berlin. L'épaule et le bras gauche le gênent encore et il s'en sert difficilement. En dehors de cela, rien n'a changé chez lui, et il ne garde, comme signe extérieur de sa blessure, que l'insigne des blessés de guerre.

— Dis-moi, vieux... (Il s'adresse à un Waffen-S.S. qui passe près de lui.)... Peux-tu me dire où se trouve l'Office du Théâtre aux Armées ?

L'autre fixe sur lui un regard vide :

— *Nix verstehen*... Puis il ajoute en français : Je suis belge, et il montre la cocarde belge qu'il porte au bras.

Doelles le regarde s'éloigner, stupéfait : « Bientôt, il va falloir un dictionnaire pour se faire comprendre dans l'armée allemande... » murmure-t-il. Bien que la presse fasse grand cas de ces volontaires étrangers, cette rencontre inattendue lui laisse dans la bouche un goût amer qu'il ne s'explique pas.

Il rejette son calot en arrière, consulte sa montre. Dans deux heures, son train part pour la Russie. Il lui reste peu de temps pour trouver l'adresse de l'Office du Théâtre. S'il échoue, il ne connaîtra jamais celle de Lore. Il n'est pas arrivé à comprendre pourquoi ces gens-là n'ont pas répondu à sa lettre. Peut-être s'est-elle perdue ? Il a tellement fait de chemin au cours des mois qui ont suivi sa blessure !

Mais une demi-heure plus tard, Doelles se trouve devant le portail que surmonte un grand écriteau :

Théâtre aux Armées
Secteur Est
Directeur général : Kurt Planitz

— Vous désirez ? demande la toute jeune femme assise dans la pièce de l'entrée derrière un bureau.

Elle a dix-huit ans peut-être, de longs cheveux noirs et une bouche si rouge que Doelles pense au sang de ses camarades qui tombent là-bas. Incertain, il baisse les yeux et son regard tombe sur une paire de jambes fort bien moulées.

— Je suis le caporal-chef Doelles, dit-il. Je voudrais...

La fille hausse les sourcils d'un air sévère et tire sur sa jupe pour cacher des genoux qui certainement sont réservés à des grades plus élevés :

— Et alors, que voulez-vous ? Je n'ai pas le temps d'attendre toute la journée que vous vouliez bien vous expliquer.

Doelles avale sa salive :

— Je vous ai écrit il y a environ six semaines. Au sujet d'une actrice. Elle s'appelle Lore. Et je voudrais bien savoir...

Avec un soupir de reproche, la secrétaire feuillette le classeur où est archivée la correspondance de l'année :

— Doelles... murmure-t-elle. Doelles. Non, nous n'avons pas reçu de lettre de vous.

D'un coup sec, elle referme le classeur. Doelles secoue la tête, étonné :

— Mais cette lettre ne peut pas s'être perdue... On m'a dit... Vous ne vous souvenez pas... ?

Son air implorant confirme la fille dans son point de vue : pas de temps à perdre avec des gens insignifiants comme ce caporal-chef.

— De toute façon, cette histoire date du temps de la secrétaire précédente. Je ne suis là que depuis trois semaines. Je regrette.

— Ne pourrais-je pas parler avec M. le directeur... ?

— C'est absolument exclu. Nous avons énormément à faire...

Brusquement, la porte s'ouvre, Planitz apparaît et jette sur le bureau de la fille une feuille de papier :

— Voici la nouvelle liste des engagements de nos troupes. Prévenez-les toutes par télégramme. Faites vite, ma petite.

Son ton est aimable. Vraisemblablement, c'est la lune de miel avec cette nouvelle secrétaire dont le type et les complaisances lui conviennent. Puis il aperçoit Doelles et son expression change :

— Que voulez-vous ?

— Êtes-vous le directeur du secteur Est ? Je vous ai écrit une lettre. À cause d'une actrice, Lore, parce que je ne connais pas son adresse. Et je voudrais...

Planitz l'interrompt brusquement :

— Ah, c'est vous l'homme qui avez écrit cette lettre !

Doelles attache sur lui un regard où luit toute sa reconnaissance :

— Ainsi, vous l'avez bien reçue. Oh ! je vous en prie : puis-je enfin avoir son adresse ?

Planitz mesure Doelles des pieds à la tête. Un simple caporal-chef ! Et c'est avec cela que se compromettent « mes » filles, pense-t-il, de plus en plus méprisant. Du haut de toute son importance, il consent enfin à lui répondre :

— Écoutez, mon brave, nous avons ici d'autres choses à faire que de nous soucier de votre amourette. Où croyez-vous être ? Dans un bureau d'entremetteurs ?

— Mais, monsieur le directeur...

Planitz a déjà détourné son regard de Doelles : il ne le voit plus, ne l'écoute plus :

— Je vais déjeuner, dit-il à sa secrétaire. Si l'on me demande...

Mais Doelles a enfin compris :

— Vous refusez de me donner l'adresse de Lore ?

Pour la première fois, il remarque le visage de profiteuse de Planitz, son arrogance. La réaction violente de Doelles est celle des combattants de toutes les guerres qui sont les premiers à souffrir des turpitudes des planqués.

Il s'est planté devant Planitz, lui barre le chemin :

— ... Vous ne sortirez pas sans m'avoir donné l'adresse de Lore.

Planitz, aveuglé par la rage, ne se rend pas compte du danger qu'il court :

— Je refuse de vous la donner, et c'est tout. Si vous ne sortez pas

d'ici immédiatement, je vous fais arrêter.

Il essaie d'arrêter Doelles et se trouve repoussé au milieu de la pièce, trébuchant ridiculement et criant à l'adresse de sa secrétaire :

— Appelez le garde ! Quant à vous, caporal-chef, je vais faire en sorte que vous vous retrouviez pendant quelque temps hors d'état d'ennuyer des gens comme moi.

— Tu n'en feras rien, espèce de planqué !

Planitz, interdit, n'en croit pas ses yeux :

Doelles a bondi, il a saisi le téléphone, a arraché le fil de la prise du mur et précipité le combiné au sol où il s'écrase aux pieds mêmes de Planitz qui recule, terrorisé : son visage est passé en moins de deux secondes du rouge brique de la rage au blanc livide de la plus abjecte des peurs. Et il ne peut compter sur la fille qui estime plus prudent de ne pas intervenir, de ne pas esquisser un mouvement.

Maintenant, Doelles attrape Planitz par le col et, d'une main, le soulève du sol :

— ... Il y a longtemps que je voulais tenir entre mes deux mains un de ces courageux qui crèvent de chaud dans leurs bureaux confortables pour nous aider à supporter nos mains et nos pieds gelés, nos poux, notre saleté, notre misère... Enfin, voici que j'en tiens un. Sais-tu que je te hais plus que ces Russes, ceux d'en face, qui se battent comme moi ?

— Garde ! Garde ! s'efforce de crier Planitz, à demi étranglé.

Doelles le lâche, mais c'est pour lui assener une gifle qui claque comme un coup de fouet et l'envoie contre le bureau de la secrétaire. L'encrier se renverse sur la fille qui, sortant de sa torpeur, se lève avec un cri et tente de gagner la porte. Doelles l'attrape par le bras, la fait tourner sur elle-même et la rejette au milieu de la pièce.

— Toi, la poupée, reste ici. Ton chef va avoir besoin de toi pour ses pansements, et si...

Tout en parlant à la fille, il n'a pas perdu de vue Planitz, et il se baisse à temps pour éviter un lourd presse-papiers de fonte qui va s'écraser contre le mur.

— Oh ! Tu as eu tort, gros plein de soupe ! Ça va vraiment être ta fête, je te le promets. Je te souhaite beaucoup de plaisir !

Il a acculé Planitz dans un coin et lui cogne la tête contre le mur. Puis, le maintenant toujours à sa hauteur, il lui bourre l'estomac de coups de poing. Enfin c'est le tour du visage dont les chairs éclatent. Le temps presse, son train l'attend, et il n'aura donc pas l'adresse de Lore. Il passe les derniers moments de sa colère impuissante à frapper de toutes ses forces ce mannequin de graisse qui ne se défend plus, sans prendre garde à l'épaule et au bras qui lui font mal, jusqu'à ce que Planitz s'écroule à ses pieds. Soudain très calme, il regarde la fille qui s'est de nouveau barricadée derrière son bureau :

— Quand ton chef se réveillera, dis-lui bien des choses de ma part. Et si jamais il recommence à se foutre d'un combattant et que je l'apprenne, dis-lui que je reviendrai lui retourner la tête jusqu'à ce que sa cravate lui pende dans le dos... Il s'arrêta encore à la porte pour lancer : N'oublie pas de lui donner mon adresse : en Russie, au front.

Le sergent Fritz Pumpe était assis devant le bunker dans lequel le sous-lieutenant Kramer avait établi le poste de commandement de sa compagnie. Il avait déposé son fusil à côté de lui. Sa veste d'uniforme était suspendue à un buisson. Il avait également retiré son maillot de corps pour y rechercher les derniers poux de l'hiver tapis dans les coutures.

— Un de plus ! annonça-t-il en écrasant sur l'ongle de son large pouce un pou récalcitrant. Cela fait le quatorzième.

— Même un mauvais chasseur a ses jours de chance, déclara Josef Hinterhuber, soldat de 1^{re} classe. Mais tu restes bien loin de moi : j'en suis à mon quarante-sixième !

— C'est que je ne suis pas un porc comme toi. Si tu te lavais plus souvent...

Le sous-lieutenant Kramer sortit du bunker. Il s'arrêta devant Pumpe et le regarda d'un air scrutateur :

— Dites-moi, Pumpe. Depuis quinze jours, vous êtes constamment sur mon dos. Aussi bien dans la tranchée que dans mon bunker. Partout où je vais, je vous vois apparaître. Bientôt vous allez m'accompagner jusqu'aux feuillées. Vous voulez quelque chose ?

Le sergent se leva lentement en se grattant la nuque :

— La vérité, mon lieutenant, est que ma fiancée, Lore, m'a écrit que la vôtre, Irène, me demande de veiller sur vous. Et c'est ce que je fais, mon lieutenant.

Le sous-lieutenant Kramer cligna des yeux sans cacher ses doutes :

— Vous vous êtes fiancé avec l'une de ces filles ?

— Oui, mon lieutenant.

— Quand cela ?

— Eh bien, quand on les a retirées de la boue... Même que nous attendons un enfant pour le mois d'août.

Le sous-lieutenant Kramer le regarda, de plus en plus stupéfait :

— Parce qu'elle va avoir un enfant de vous au mois d'août ! Bon Dieu, Pumpe, si vous étiez aussi rapide dans le service, le Führer vous aurait promu depuis longtemps au grade de maréchal et vous commanderiez au moins un groupe d'armées !

Le soldat Hinterhuber intervint :

— Mais non, mon lieutenant... Il n'a jamais fait cet enfant en trois mois pas plus qu'il n'est maréchal. L'enfant que va avoir sa

promise n'est pas de lui.

Pumpe se fâcha tout rouge :

— Répète-le donc, espèce de paysan tyrolien !

Josef Hinterhuber lui jeta un regard mal assuré, puis se tourna vers le sous-lieutenant :

— C'est pourtant vrai, mon lieutenant. C'est lui-même qui me l'a dit...

Le sergent Pumpe fit un pas menaçant en avant :

— Écoute-moi bien, espèce de montagnard sans instruction ! Je me marie avec la petite. Alors, son enfant est à moi.

Josef Hinterhuber réfléchit un instant, puis secoua la tête :

— Si l'enfant n'est pas *de* toi, il sera peut-être à toi, mais il ne sera pas *le* tien.

— Mais ce que tu as la tête dure ! hurla Pumpe. Quand tu achètes une vache pour ton pâturage des Alpes et qu'elle met bas un veau, ce veau, est-ce que c'est le tien, oui ou non ?

— Évidemment, c'est le mien... Y manquerait plus que ça !

— Et alors ? conclut Pumpe enfin satisfait. Si je me marie avec Lore, l'enfant sera donc le mien ! C'est logique !

Comme Hinterhuber recommençait à réfléchir, le sous-lieutenant Kramer s'éloigna. De loin, il lança à Pumpe :

— Vous n'avez pas besoin de me suivre, sergent. Là où je vais, je ne cours aucun danger, et je sais depuis longtemps me déculotter tout seul.

À la suite de la violente discussion que Doelles avait eue avec Planitz, un télégramme important atteignit avec un certain retard la troupe de Fritz Garten. À voix haute, Garten lut le texte que Planitz avait fait le plus bref possible :

« INTERROMPEZ IMMÉDIATEMENT TOURNÉE. ATTENDEZ SMOLENSK INSTRUCTIONS POUR PARTIR DESTINATION NORVÈGE. . »

— La Norvège ! s'exclama Irène, stupéfaite, sans quitter Garten du regard.

Meyer eut un large sourire :

— Parfait ! J'ai toujours eu envie de faire un tour dans les fjords avec mon autocar.

— Dans les quoi ? demanda Sonia, méfiante.

— Si tu es sage, je t'expliquerai ça ce soir quand nous serons seuls, mon enfant. (Il avait pris un air très supérieur...) Quand partons-nous ?

— Demain matin, répondit Fritz Garten. Et veille à prendre assez de carburant : nous avons presque trois cents kilomètres à faire.

— Entendu, chef ! dit Walter Meyer en claquant gaiement des talons avant de se diriger vers la porte.

Erika Nürnberg prit Fritz Garten à part :

— Et qu'allons-nous faire de Lore ? demanda-t-elle à voix basse.

— De Lore ? Comment cela ?

— Tu ne vas pas l'emmener en Norvège. Elle est dans son cinquième mois. Il faut qu'elle rentre chez elle.

Fritz Garten baissa la tête, réfléchit un instant en se mordant la lèvre inférieure, puis il déclara :

— Non, je ne peux pas la renvoyer chez elle. Plutôt que d'affronter ses parents, elle préférera se suicider. Cela, nous en sommes sûrs, n'est-ce pas ? Mais qu'allons-nous faire d'elle ?

Il s'arrêta, incapable de résoudre ce problème. Pendant un instant, Erika respecta son silence, puis elle interrompit le cours de ses pensées :

— Elle n'a peut-être pas besoin de partir chez ses parents. La mère d'Irène serait très heureuse si Lore s'installait chez elle et y mettait son enfant au monde. Elle se trouve terriblement seule depuis qu'Irène est au loin.

Fritz Garten ne put s'empêcher de sourire :

— Ainsi, tout a été réglé d'avance, derrière mon dos. Et je n'ai plus rien à dire, n'est-ce pas ?

Erika remit la manche vide de son interlocuteur dans la poche d'où elle était sortie :

— Dans de telles affaires, les hommes manquent d'efficacité. Les femmes sont beaucoup plus pratiques et raisonnables.

— Bon... Pour une fois, je veux bien l'admettre. Mais... (Il s'arrêta net, fronçant les sourcils devant l'obstacle qu'il fallait d'abord franchir.)... As-tu pensé à Planitz ? Qu'allons-nous lui dire ? Ce type-là n'acceptera jamais d'accorder un congé à Lore.

Erika s'approcha de lui, lui donna un rapide baiser sur la joue, puis, comme honteuse de cet élan de confiance, fit un pas en arrière :

— J'ai aussi pensé à cela, Fritz. Je vais écrire à M. Planitz une lettre des plus amicales où je lui rappellerai les bons moments qu'il a passés avec moi...

En voyant l'air soucieux de Garten, elle se mit à rire, mais sans pouvoir le convaincre.

— Attention, Erika, dit-il. Tu n'es guère dans ses bonnes grâces. C'est un homme dangereux. Sois prudente, je t'en supplie. J'ai déjà perdu la femme que j'aimais à cause de Planitz.

— Ne crains rien... (Elle était très sûre d'elle.)... Ma lettre sera rédigée sur un tel ton que notre cher petit obèse berlinois comprendra tout de suite. Je te le promets.

Elle sortit de la pièce avec un sourire et un clin d'œil qui n'arrivèrent pas à rasséréner complètement Fritz Garten.

Lore et Irène étaient dans leur chambre quand Erika entra. Elles

se levèrent aussitôt.

— Lui as-tu parlé ? demanda Erika à Irène.

Irène haussa les épaules :

— Oui, mais Lore refuse de partir.

— Je ne veux pas vous quitter... (Les cheveux dénoués de Lore retombaient sur ses épaules.)... Je sais que vous avez raison, que c'est la solution la meilleure. Mais j'ai encore quatre mois devant moi, c'est très long, et je veux rester avec vous. J'appartiens toujours à la troupe. Et puis, je suis toujours persuadée que Jupp est vivant. Et s'il m'écrit, ce sera à l'adresse de la troupe.

Erika l'interrompit :

— Nous t'avertirons tout de suite et te ferons suivre le courrier. Cela va de soi, n'est-ce pas ? Et c'est quand tu seras tranquille en Allemagne que tu pourras le mieux savoir ce qu'il est devenu.

— En êtes-vous sûres ? demanda Lore, enfin convaincue.

— Et je suis sûre aussi que ma mère te choiera, dit Irène. Elle se réjouit déjà d'avoir enfin quelqu'un dont elle pourra s'occuper. Ne la décevons pas.

Lore leva vers elle des yeux reconnaissants et dit en souriant :

— Je ne la décevrai pas. Merci, Irène.

Erika se leva, lissa sa jupe de la main et déclara :

— Voilà réglé le point principal. À moi maintenant d'agir : je vais écrire la lettre à Planitz.

Elle s'installa devant l'unique table de la chambre, ouvrit son sac pour y prendre du papier et un stylo et, après avoir réfléchi un instant devant la feuille blanche et le mur sali et plein de taches qui lui faisait face, elle retira d'entre ses lèvres le stylo qu'elle mordillait. Et, avec un sourire, elle se mit à écrire de sa plus belle écriture, droite et ferme : « Mon cher Kurti... »

Kurt Planitz reçut la lettre d'Erika Nürnberg dix jours plus tard au courrier du matin. En lisant le début, il eut un large sourire. Erika l'appelait « mon cher Kurti » ! Ainsi, quelques mois de Russie avaient suffi pour attendre la brebis rebelle. Elle venait maintenant demander grâce, à plat ventre, à son « cher Kurti » ! Ce diminutif, à lui seul, était une promesse. Eh bien, tu aurais dû réfléchir un peu plus à mon pouvoir, ma petite, ce soir-là, lorsque tu as gâché notre rendez-vous au « Kempinski »...

Pour mieux lire, il alluma sa lampe de bureau. C'était une vraie matinée d'avril, morne, sombre, en raison de nuages noirs qui pesaient, eût-on dit, jusque sur les toits de la ville. Il se renversa sur son fauteuil tournant pour lire tout à son aise en savourant sa victoire :

Mon cher Kurti,

C'est ainsi que j'aurais pu commencer ma lettre si j'avais cédé à vos menaces et à votre tentative impertinente le soir où vous m'avez invitée, sous un prétexte mensonger, au « Kempinski ». Et peut-être me trouverais-je en plus dans la même situation que Lore Sommerfeld qui, désespérée, a voulu s'ôter la vie.

Nous l'avons sauvée. Et nous allons l'envoyer en Allemagne ; elle ne nous accompagnera donc pas en Norvège. Je compte recevoir par retour du courrier votre accord, qui a déjà trop tardé, accompagné de l'acceptation de sa démission de notre troupe du Théâtre aux Armées.

Erika Nürnberg.

P.-S. Faute de recevoir rapidement votre réponse favorable, je penserais que vous préférez laisser à quelqu'un de plus haut placé et plus compréhensif, à qui je transmettrai la copie de cette lettre, le soin d'entériner votre décision.

Kurt Planitz était devenu livide. Après être resté comme pétrifié durant plusieurs secondes, il froissa la lettre et la jeta avec rage dans la corbeille à papier :

— C'est du chantage, chuchota-t-il, un ignoble chantage ! Si je pouvais écraser cette sale petite bête !

Il se leva difficilement, avec une plainte, de son fauteuil, marcha un instant de long en large avant de s'immobiliser devant la fenêtre pour rafraîchir contre la vitre son front brûlant.

Que pouvait-il faire ? Rien ! Absolument rien !

Tout allait mal depuis quelque temps, et il avait l'impression d'avancer sur un terrain truffé de mines. L'une de ces idiotes de filles s'était certainement plainte. Quant à son intervention auprès de la Gestapo au sujet de sa secrétaire, elle avait tourné à son désavantage, et cette affaire ne faisait que commencer. Qui pouvait penser que cette Elsa, cette fille insignifiante, bénéficiait de tels appuis ? À l'Office central de la direction du Théâtre du Reich, on commençait à s'intéresser à cette disparition subite et, à la suite de son pugilat avec ce caporal-chef dont il ne pouvait retrouver la trace, il s'était aperçu que sa nouvelle secrétaire, malgré ses complaisances, n'avait été placée près de lui que pour l'espionner. En tout cas, l'Office central avait déjà interrogé à ce sujet.

Tout cela était fort désagréable pour Planitz, dont les nerfs flanchaient de plus en plus. Il n'avait vraiment pas besoin d'une complication nouvelle.

Il revint à son bureau, décrocha le téléphone, appuya sur le bouton « Communication intérieure » : dès qu'il entendit la voix de cette secrétaire qui le gênait désormais bien plus qu'Elsa, il déclara de son ton le plus officiel :

— Voulez-vous prendre note de la décision suivante ? M^{elle} Lore Sommerfeld, de la troupe Fritz Garten du Théâtre aux Armées, bénéficie d'un congé illimité à partir du 30 avril 1942. Les émoluments qui lui sont dus lui seront versés d'après les dispositions prévues par le règlement militaire... Vous faites le nécessaire, n'est-ce pas ? Vous signerez pour moi : P.O.

Cette dernière tentative échoua. La voix douceuse de la fille le fit grincer des dents :

— Mais c'est impossible, *Kurti*. (Oh ! ce diminutif affectueux qu'il se prenait soudain à haïr !). Je n'ai aucun pouvoir pour signer un ordre aux autorités au sujet d'un règlement financier ! C'est à vous de signer cette sorte de papiers et lettres...

Il trouva encore la force de dire :

— C'est bon.

Il ne sortit de sa torpeur que quelques minutes plus tard. Il s'aperçut que ses doigts tambourinaient nerveusement sur son bureau. Ce geste ridicule, inconscient, devenait de plus en plus fréquent chez lui, pensa-t-il. De même, il revoyait dans ses rêves la figure de Fritz Garten. Pourquoi ne l'ai-je pas tué à Posen, comme son idiot de femme ? Oh ! Si je savais seulement qui a été le témoin de cette scène et où il se cache maintenant...

— Targuenev ! dit le conducteur du camion chargé de munitions en appuyant sur la pédale de frein... C'est la fin de ton voyage, camarade !

Le caporal-chef Jupp Doelles, du haut de son siège, lança son sac et sauta à terre :

— Merci, camarade, et bonne route !

Il attendit la disparition du camion qui représentait pour lui son dernier lien avec la vie de l'arrière, puis étudia longuement le panneau indicateur qui était cloué à un arbre :

— Enfin, 4^e compagnie ! (Il prit son sac et s'engagea dans le chemin qui conduisait au village)... Personne ne voudra croire qu'il a fallu que je me démerde pendant ces six derniers jours pour avoir quelque chose à bouffer. Décidément, il y a de plus en plus de pagaille chez nous.

Un peu plus loin, une brise légère lui apporta une odeur qu'il connaissait bien :

— Du goulasch, dit-il d'un ton assuré.

Il pressa le pas en se léchant déjà les lèvres.

La roulante campait à l'intérieur d'une remise aux portes grandes ouvertes. Trois fantassins se réchauffaient au soleil de mai en pelant des pommes de terre. Le cuistot souleva le couvercle de la cantine pour ajouter une poignée de sel. Intéressé, Doelles s'approcha :

— Alors, ça mijote là-dedans ?

Le cuistot se détourna :

— Tu verras ça à ton tour de... (Il s'arrêta net, effrayé)... Bon Dieu ! Voilà Doelles de retour ! (Il claqua le couvercle sur la cantine d'un air décidé)... Veux-tu foutre le camp espèce de voleur de bois ! hurla-t-il.

— C'est tout l'accueil que tu réserves à un vieux copain qui t'a tiré bien des fois d'embarras ? Tu aurais peut-être voulu que je crève cette fois-ci !

— Ma foi, ça n'aurait pas été un grand mal, répliqua le cuistot qui n'avait rien pardonné. Nieras-tu que tu m'as volé mon bois ?

La voix de l'adjudant-chef Müller, éclatante comme un appel de clairon, se fit soudain entendre :

— Qu'est-ce que c'est que ces criaileries ? Avez-vous fini de... Mais c'est Doelles ! (Stupéfait, il rejeta son calot en arrière pour mieux exprimer son étonnement.)... Alors, vieux bandit, tu reviens écumer la compagnie ?

Doelles se retourna vers lui :

— Vous savez, si vraiment vous ne voulez plus de moi, je peux rentrer chez ma mère. On ne peut même pas avoir une assiette de goulasch infect, alors qu'on revient de l'hôpital à demi mort de faim.

Pour cacher son émotion, Müller ne connaissait guère d'autre méthode que de crier plus fort. Ce fut le cuisinier qui écopa :

— Qu'est-ce que j'entends ? Quoi ? Tu veux refuser à ce pauvre garçon... ? Est-ce vrai ?

— Eh oui, c'est vrai, confirma Doelles de sa voix la plus mélancolique.

Il avait reculé vers la porte pour laisser le champ libre aux deux combattants.

— Approche ! hurla Müller. Et, s'adressant au cuisinier, il ordonna :... Doelles a besoin d'une portion de goulasch, et tout de suite ! C'est compris ?

— Et une grosse ! dit Doelles en riant.

— Et toi, le revenant, dès que tu auras fini de manger, présente-toi au bureau.

— Entendu, mon adjudant-chef, confirma Doelles en claquant des talons et en riant de plus belle.

Le cuistot, toujours maugréant, déposa sur la table une assiette pleine de goulasch.

— Et une cuiller pour la sauce, s'il vous plaît, réclama Doelles. Ou dois-je me plaindre à la direction du restaurant ?

— Alors, toujours pas de courrier ? demanda Doelles quand il se retrouva assis en face de Müller dans le bureau de la compagnie.

Géné, l'adjudant-chef se gratta le crâne :

— Si. Il y a eu une lettre.

— De Lore ?

Müller fit oui d'un grand signe de tête en avalant sa salive.

— Qu'est-ce que t'attends pour me la donner ? Allez, fais vite !

De plus en plus gêné, l'autre baissa la tête :

— C'est que je ne l'ai plus. Je l'ai renvoyée à ta Lore. Tu comprends, on croyait alors que tu...

Désarçonné, Doelles le regarda longuement. Quand il put parler, sa voix s'étrangla d'émotion :

— Et maintenant, la pauvre petite croit qu'elle est veuve... (Puis son caractère reprit le dessus, et il bondit de sa chaise pour attraper Müller par le col de sa veste)... Malgré le goulasch, je devrais te mettre en pièces, espèce de juteux sans cervelle ! Mais ce n'est pas possible d'être aussi bête !

Calmement, Müller le repoussa jusqu'à sa chaise et le fit asseoir de force :

— C'est le règlement, Jupp. Je n'avais pas le droit de garder cette lettre. Mais je ne suis pas si con que cela : à tout hasard, j'ai relevé l'adresse.

Il tira de sa poche un carnet de notes à la couverture noire tout usée et se mit à le feuilleter tandis que Doelles le regardait faire, tellement fébrile qu'il ne pouvait plus tenir en place. Finalement Müller déchira une feuille du carnet et la lui tendit :

— ... Et voilà, dit-il. T'as vraiment de la veine, Doelles. Elle s'appelle Lore Sommerfeld, et tu écris au secteur postal n° 348 091. Et la prochaine fois que tu piqueras quelque part une bonne bouteille, j'espère que tu n'oublieras pas les amis...

— Gare du Zoo ! Terminus !

Un fonctionnaire de l'Office du Théâtre du Reich attendait sur le quai l'arrivée de Fritz Garten et de sa troupe à Berlin par le train des permissionnaires. En les accueillant, il jeta un rapide coup d'œil sur sa montre-bracelet :

— Dommage que vous ayez autant de retard. Vous n'avez plus que deux heures devant vous pour prendre un autre train et poursuivre votre voyage. (Il remit à Fritz Garten tout un paquet de billets de chemin de fer et de permis de circuler.)... Ne vous plaignez pas trop. La vie à Berlin n'est plus ce qu'elle était... Il jeta un coup d'œil nerveux autour de lui, comme s'il craignait d'être entendu, et ajouta : ... Bon voyage ! Et amusez-vous bien en Norvège... On pourrait vous envier, croyez-moi.

Après un dernier regard circulaire où on lisait clairement de l'inquiétude, il salua rapidement et s'éloigna.

Walter Meyer le suivit longuement des yeux, étonné :

— Berlin semble avoir changé, en effet... On dirait que ces gens de l'arrière tiennent moins bien le coup que ceux du front... (Il arrêta un chariot qui passait devant eux)... Au travail, les enfants. Portons nos bagages à la salle d'attente. Nous en avons pour deux heures !

La salle d'attente était pleine à craquer. Quand ils se furent installés tant bien que mal dans un coin, Karl Pykora s'approcha de Fritz Garten :

— Fritz... Je voudrais tellement revoir ma mère. Penses-tu que...

Il était tellement ému qu'il avala sa salive sans pouvoir terminer sa phrase. Fritz Garten regarda sa montre. Il hésita un instant, puis hocha la tête d'un air désolé :

— Tu n'y arriveras jamais, Karl. Il faut au moins une heure pour arriver à Bernau et une heure pour en revenir, cela dans les meilleures conditions possibles... Et si jamais tu rates le train...

Karl Pykora bégaya, de plus en plus ému :

— Tu sais que je suis toujours à l'heure. Tu sais aussi que ma mère est malade...

Garten le prit par l'épaule, affectueusement :

— Justement. Pense à ta mère, Karl. Reste avec nous. Pense à son état d'excitation quand elle te verra apparaître pour disparaître aussitôt. À une femme âgée comme elle, cela ne peut faire que beaucoup de mal... (Il le regarda gravement, les yeux dans les yeux.) ... Je sais que c'est horriblement dur pour toi. Mais crois-moi, c'est impossible.

— Sans doute as-tu raison, murmura Karl Pykora d'une voix sans timbre.

Fritz Garten le vit s'asseoir à la table d'Irène et d'Erika qui lui avaient réservé une place.

Un vieux garçon leur servit les boissons chaudes commandées et tendit aussitôt la main :

— Veuillez régler tout de suite, s'il vous plaît.

Cela aussi avait changé : tout le monde se méfiait donc de tout le monde, désormais. Rien de tel qu'une longue guerre pour que chacun jette le masque.

Lore Sommerfeld, le dos contre le mur blanchi à la chaux, se tenait debout un peu à l'écart comme si elle ne faisait déjà plus partie de la troupe. Walter Meyer, dans un geste plein d'affection, la prit doucement par l'épaule :

— Eh oui, petite Lore... Je crois que le moment est venu de nous séparer. Ton train part de la gare de Lehrte, n'est-ce pas ? Nous allons t'accompagner au métro, Sonia et moi.

Comme Irène se levait, les larmes aux yeux, Lore se mit à sangloter. Walter Meyer, avant de se charger des bagages de Lore, fit

un signe à Irène :

— Pas trop d'émotion... Sonia et moi suffirons...

Ils s'avancèrent avec Lore sur le quai du métro qui la déposerait à la gare de Lehrte. Comme la rame arrivait, Walter Meyer et Sonia embrassèrent leur compagne dont le visage ruisselait de larmes :

— ... C'est la fin de tes tribulations, petite fille. Tourne-toi désormais vers l'avenir, vers ton enfant... Tu vas beaucoup nous manquer...

Comme la voix lui faisait soudain défaut, Sonia ajouta :

— Et écris-nous ! Au revoir, petite Lore !

— Au revoir, dit Lore.

Les portes se refermèrent. La rame s'ébranla, sortit de la gare, disparut. Quand ils n'entendirent même plus son bruit, Sonia et Walter Meyer, sans un mot, revinrent vers leurs camarades.

Depuis une demi-heure, Karl Pykora était assis avec ses camarades à une table graisseuse de la salle d'attente. Il n'arrivait pas à tenir en place, et pourtant son regard demeurait fixé à une boîte de cigarettes vide tombée juste devant ses pieds.

« Comment comprendre ce monde où je vis ? pensait-il. Je ne m'y habituerai jamais. Comment puis-je rester assis ici, à vingt kilomètres de chez moi, de ma mère ? » Et soudain il se leva, se dirigea vers la porte.

— Je reviens tout de suite, déclara-t-il.

— Où vas-tu ? demanda Garten.

— Mais, Fritz, dit Irène d'un ton réprobateur, tu n'as pas le droit de l'interroger sur ce ton ! Il a dit qu'il revenait tout de suite. Fais-lui confiance.

Karl Pykora descendit en courant l'escalier comme pour sortir de la gare. Mais une fois dans la rue, il s'immobilisa, puis revint vers le bureau de poste. Là, il entra dans une cabine téléphonique, introduisit une pièce de monnaie dans l'appareil, composa un numéro. La voix qui répondit « Allô ! » était très faible, presque un murmure. Il s'appuya contre le mur, pressa sur le bouton. Il allait crier « Maman ! », mais il se ravisa, prit un mouchoir pour mieux déguiser sa voix et dit :

— Madame Pykora... On vous parle de Posen... Il claquait deux ou trois fois des doigts pour imiter le bruit habituel des communications à longue distance, et reprit sa voix habituelle pour crier : Maman, maman, est-ce toi ?

— Karl, mon petit !

— Je suis à Posen, maman... à Posen.

— Comment vas-tu, mon petit ? Pourquoi écris-tu si peu ?

— Tout va très bien, maman. Mais je n'ai pas eu souvent

l'occasion d'écrire. Il ne faut pas que tu te fasses du mauvais sang à mon sujet, entends-tu ?

— Tu te nourris bien ? As-tu assez à manger ?

Elle pleurait, il en était sûr, mais elle faisait un effort pour qu'il ne le remarque pas.

— ... As-tu reçu le pull-over que j'ai tricoté...

Il n'en pouvait plus. La pensée lui vint qu'elle était malade, très malade, qu'elle n'en parlait pas, et que c'était peut-être la dernière fois qu'il entendait sa voix.

— Au revoir, maman... On va couper la communication. On a besoin de la ligne...

— Mais, Karl, Karl...

Les yeux pleins de larmes, il regardait le récepteur noir qu'il avait déjà éloigné de l'oreille et d'où lui parvenait encore un murmure indistinct.

— Au revoir, maman, dit-il en raccrochant.

Il sortit de la cabine téléphonique et demeura longtemps immobile, les yeux soudain secs. « Quels que soient les hommes qui ont provoqué cette guerre, qu'ils meurent et qu'ils soient maudits... »

Il s'aperçut qu'il avait parlé tout haut, se rappela le regard inquiet, soupçonneux du fonctionnaire qui les avait accueillis, et se hâta de rejoindre ses camarades.

Le caporal-chef Doelles, assis sur une grosse pierre, tenait sur ses genoux une planche en guise d'écritoire. Il avait déjà rempli une page entière. Il s'arrêta pour lire son œuvre à demi-voix :

Ma petite Lore chérie,

Enfin, je connais ton numéro postal et je peux t'écrire. J'espère recevoir bientôt de tes nouvelles.

Si tu le veux, nous pouvons nous marier tout de suite. J'ai tout arrangé avec l'adjudant pour nous marier à distance. Il m'a dit que j'étais un idiot, parce que ce n'est pas la même chose quand l'homme qui se marie n'est pas là et qu'il est remplacé par un casque d'acier sur une chaise vide et ainsi de suite. Mais nous ferons une grande fête plus tard.

Fort content de lui, il tourna la page et se remit à écrire.

J'ai conservé une barrette qui attachait tes cheveux, et que tu as oubliée à Daboucha. De toute façon, je me suis juré que je te la rendrais un jour. En attendant, elle est dans mon portefeuille, sur mon cœur.

Une ombre se dessina sur ce qu'il écrivait. Il leva les yeux, sauta aussitôt sur ses pieds dans un garde-à-vous impeccable. Le lieutenant

Peters était devant lui. Il se présenta réglementairement, mais en riant :

— Caporal-chef Doelles, de retour de l'hôpital !

— Je suis heureux de vous revoir, Doelles, dit le lieutenant en souriant et en lui tendant la main. (Puis il se tourna vers le sous-lieutenant Kramer qui l'accompagnait) Ce gaillard-là aurait dû mourir au moins trois fois, mais chaque fois qu'on croit être débarrassé de lui, il ressuscite...

— Les caporaux-chefs sont une race indestructible, dit Kramer en riant. Si la guerre continue assez longtemps, ils seront les seuls à nous survivre... (Il serra la main de Doelles puis se tourna vers Peters)... Il faut que j'aille au P.C. du bataillon.

Doelles intervint aussitôt :

— Vous ne pourriez pas prendre cette lettre avec vous, mon lieutenant ? Elle partira plus vite.

Rapidement, il acheva sa missive, griffonna l'enveloppe et la tendit à l'officier, qui se mit à rire :

— On dirait que vous avez le feu au derrière, Doelles. Cette jeune fille sert-elle dans la Wehrmacht ?

— Au Théâtre aux Armées, répondit Doelles, fièrement.

— Eh bien, nous sommes pour ainsi dire collègues. Moi aussi, j'ai une fiancée dans une troupe de théâtre.

— La mienne joue Marguerite dans *Faust*. C'est une vraie actrice, vous pouvez me croire.

Kramer leva les sourcils et dit en s'adressant à Peters :

— Les caporaux-chefs ne vivent pas seulement plus longtemps que nous, mais il semble qu'ils nous battent également sur le terrain des femmes : mon Irène ne fait qu'un peu de music-hall.

— Il en faut bien aussi, dit Doelles, grand seigneur.

Kramer mit la lettre de Doelles dans sa poche.

Elle joue Marguerite dans *Faust*, pensa-t-il. Pendant un instant, il revit un visage enfantin, pâle, une jeune fille délicate, toute blonde, qu'il avait remarquée dans la troupe d'Irène. Le type même de Marguerite...

— Dites-moi, Doelles. Est-ce que votre amie... ?

— Oui, mon lieutenant.

— Non. Rien.

Évidemment, le hasard explique beaucoup de choses, surtout dans les romans. Il en va autrement dans la vie. Que l'amie de Doelles et Irène soient dans la même troupe, non, c'était impossible.

— Vous n'oublierez pas ma lettre, mon lieutenant ? lui cria Doelles.

— Ne vous faites pas de souci, Doelles ! Elle partira avec le premier courrier.

— Espérons-le, soupira Doelles en regardant la voiture s'éloigner... Et espérons que Lore la recevra.

Deux semaines plus tard, il y avait une lettre pour lui, mais elle n'était pas de Lore. C'était la sienne qui lui était réexpédiée avec la mention : « Unité transférée. Attendre le nouveau numéro postal. »

Pendant une longue minute, Doelles contempla l'enveloppe avec son libellé si laconique. Il la déchira lentement, en tout petits morceaux, sans vouloir relire ce qu'il avait écrit avec tant d'espoir. Du bout de sa botte, il creusa dans le sol meuble un trou assez profond pour enfouir ces bouts de papier qui ne représentaient plus rien pour lui. Puis il referma le trou avec de la terre.

— On dirait un enterrement, dit à Müller le secrétaire du bureau.

Müller lui lança un rapide coup d'œil :

— Mais c'en est un, dit-il, de sa grosse voix singulièrement adoucie...

Kurt Planitz gravit en haletant l'escalier de l'Office du Théâtre du Reich. Il s'arrêta un instant devant une grande porte de chêne à deux battants pour reprendre son souffle, tirer sur les pans de la veste de son uniforme brun et lisser de la main ses cheveux soigneusement peignés au-dessus d'une calvitie déjà avancée. Après avoir encore hésité, il frappa respectueusement.

— Entrez, fit une voix.

Avec un profond soupir, Planitz appuya sur la poignée et ouvrit. Dix secondes plus tard, il se trouvait dans le bureau du directeur général du Théâtre aux Armées. Ce dernier l'accueillit avec un geste jovial, lequel – Planitz le savait – ne laissait préjuger en rien de ses sentiments, pas plus que les paroles amicales qui l'accompagnèrent :

— Ah ! vous voici, mon cher Planitz. Prenez donc place !

Planitz s'assit sur le siège des visiteurs comme sur une pelote d'épingles.

En face de lui, le directeur général prit un dossier, commença à feuilleter et à parcourir les documents en hochant de temps à autre la tête d'un air désapprobateur, agacé.

Planitz avait l'impression que son col rétrécissait soudain, à tel point que, pour assurer sa respiration, il dut passer un index tremblant entre le bouton de sa chemise et sa pomme d'Adam que pourtant rien ne comprimait. Le directeur général continuait à jouer son rôle : après avoir lu la dernière feuille du dossier, il le referma, le laissa tomber sur la table avec un soupir et, croisant les mains sous son menton, considéra longuement son subordonné d'un air méditatif. Puis, décroisant les mains pour montrer le dossier du doigt, il dit finalement sur un ton de profond regret :

— Il y a là-dedans plusieurs réclamations à votre sujet, mon cher. Toutes concordent. On y prétend que, parmi les jeunes personnes que vous recevez pour le Théâtre aux Armées, plusieurs, assez nombreuses d'ailleurs, se seraient vu offrir... comment dirais-je ?... le marché en main. Et que même quand elles vous donnent leur accord sur ce mode de recrutement qui, avouez-le, n'a rien de réglementaire, vous n'avez aucun scrupule à ne pas tenir vos promesses...

Le ton du directeur général demeurait aimable, amusé même. Mauvais signe, se dit Planitz. Bouleversé, il s'essuya le front de son mouchoir, fit une fois de plus le geste de desserrer son col :

— C'est une infâme calomnie, monsieur le directeur général... (Sa confusion était telle qu'il en bégayait.)... On ne peut pas m'accuser...

Le directeur général l'interrompit d'un ton très ferme :

— Mais si, on le peut, malheureusement pour vous, mon cher... Et tapotant doucement le dossier qu'il avait gardé devant lui sur l'immense bureau que rien d'autre n'encombraait, il ajouta : ... Et les témoignages qui figurent ici sont irréfutables.

Planitz se retrouva debout, tendant ses mains ouvertes comme pour affirmer leur pureté :

— Vous ne savez pas ce que sont ces filles, monsieur le directeur général. Elles me sautent toutes au cou !

— À cause de votre beauté masculine, Planitz ?

L'air incrédule de son chef le déconcerta encore plus.

— Je vous jure que c'est vrai !

L'autre soupira :

— Il y a aussi l'histoire de votre ancienne secrétaire...

Planitz sentit qu'un froid glacial l'envahissait.

— ... Mais là, j'ai classé l'affaire. C'est la Gestapo qui s'occupe d'elle. Et si la Gestapo, sur votre demande, a pris des mesures contre elle, c'est que vos raisons étaient bonnes, n'est-ce pas, mon cher ? Il m'arrive de regretter de ne connaître personne de bien placé à la Gestapo. Peut-être, dans un cas urgent, pourrais-je recourir à vous, mon cher Planitz...

Tout tournait autour de lui... Avait-il bien entendu ? Cette mention de la Gestapo, la dernière phrase surtout, était-ce vraiment la main secourable qu'on lui tendait, une sorte de « donnant, donnant » ? Mais dans ce cas, il était sauvé ! Le directeur général s'était renversé en arrière sur son siège :

— ... Restent ces histoires de filles de théâtre. Voyons, racontez-moi tout cela à votre manière, avec tous les détails.

Moins d'un quart d'heure s'était écoulé ; Planitz était maintenant certain d'avoir gagné.

— Eh oui, ces théâtres ! Que voulez-vous, mon cher !

Le directeur général, en prononçant cette phrase avec un certain dédain, n'en avait pas moins décoché un clin d'œil complice à l'intention de Planitz, tout en prenant dans un tiroir une boîte de cigares qu'il poussa vers lui...

— Que voulez-vous, on n'est qu'un homme...

— Eh oui, mon cher... Mais cette petite brune dont vous m'avez parlé, celle qui ne fait pas d'histoires, bien au contraire, où habite-t-elle maintenant ?

— Je vous envoie tout de suite son adresse, monsieur le directeur général. Vous n'avez qu'à lui téléphoner à l'occasion.

Ils étaient maintenant debout devant la fenêtre et conversaient amicalement. Le directeur général assena une petite tape joviale sur l'épaule de Planitz :

— En ce qui me concerne, entre vieux combattants du parti, vous savez bien que je ne vous ferai aucun reproche. La chair est faible... c'est même la seule faiblesse que j'apprécie chez un national-socialiste... (Il ôta son cigare de la bouche pour se racler la gorge et reprendre sa mine grave du début)... Mais prenez plus de précautions quand il s'agit de votre situation. Et pas de confidences à votre nouvelle secrétaire...

Planitz, entrant dans le jeu, l'air d'un coupable repent, baissa la tête sans un mot.

— ... N'en parlons plus. Le passé est le passé. D'une façon ou d'une autre, j'arrangerai cette affaire. Mais je vous propose de disparaître de Berlin, disons pendant deux mois, le temps de laisser l'herbe pousser sur tout cela... Voyons, pourquoi ne faites-vous pas un voyage d'inspection ?

— C'est entendu, monsieur le directeur général. (Sa joie était telle qu'il poussa un dernier soupir de soulagement)... Je partirai dès demain.

— Ce sera une bonne chose, mon cher... Et allez en paix, vos péchés vous sont remis.

Arrivé à la porte, Planitz s'arrêta, fit un demi-tour réglementaire :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur le directeur général, je me rendrai en Norvège. Je viens d'y faire transférer quelques troupes qui ont passé l'hiver en Russie.

— Excellente idée, Planitz... Et avec un dernier geste de la main en guise d'au revoir, il ajouta : ... Vous aurez ainsi l'occasion de vous occuper sur place de vos subordonnés... Cela ne peut pas vous nuire.

Le directeur local du Théâtre aux Armées en Norvège s'appelait Franz Tupfer. C'était un Viennois aussi débonnaire que son dialecte. Il

sirotait tranquillement son café de l'après-midi quand Kurt Planitz fit dans son bureau une entrée inattendue. Effrayé en entendant Planitz se présenter, il se leva aussitôt :

— Mais prenez donc place, monsieur le directeur. (Avec un sourire d'excuse, il débarrassa le fauteuil réservé aux visiteurs d'un tas de vieux journaux et de revues, expulsa d'un revers de main le gros chat de gouttière noir et jaune qui dormait profondément sur son bureau)... Comme vous voyez, je ne vous attendais que demain matin.

Planitz, qui avait repris toute son assurance, le foudroya du regard :

— Et c'est pour cela que vous attendiez jusqu'à demain pour mettre fin à votre négligence...

Il en fallait plus pour émouvoir le bon Franz Tupfer :

— Allons, monsieur le directeur, asseyez-vous donc, je vous en prie.

Planitz renifla, se laissa tomber dans le fauteuil, posa d'autorité sa casquette sur le bureau, non sans éviter l'emplacement d'où le chat venait de se lever.

— La troupe de Fritz Garten est-elle déjà arrivée ? demanda-t-il.

Franz Tupfer se pencha pour chercher un des dossiers qui jonchaient le sol. Cette nonchalance autrichienne exaspéra Planitz qui se retint de lui en faire l'observation en se rappelant à temps que le Führer lui-même était autrichien – une exception, pensa-t-il.

— Ah ! voici... murmura enfin Tupfer qui se mit à feuilleter une liasse de documents en citant à mi-voix les en-têtes avant de s'exclamer d'un air triomphant :... Fritz Garten, enfin ! Eh bien, non, monsieur le directeur du secteur Est, ils ne sont pas encore arrivés. Ils se sont embarqués à bord du *Prins Eugen*... Ce bateau devrait arriver à Bergen demain ou après-demain... enfin, c'est une estimation...

— Qu'appellez-vous « estimation » ? Est-ce demain, après-demain, ou un autre jour qu'arrive le *Prins Eugen* ?

La fureur de Planitz s'écrasa comme une bulle de savon contre la bonhomie du Viennois :

— Vous savez bien, monsieur le directeur, les bateaux, comme les femmes, sont imprévisibles... surtout en temps de guerre...

Mais Planitz n'avait nullement l'intention ni le désir de se livrer à des considérations philosophiques.

— J'espère que vous avez déjà établi le programme de leur tournée ?

Tupfer feuilleta de nouveau tout le dossier avant de retrouver le document et de le tendre à Planitz par-dessus son bureau. Rapidement, ce dernier parcourut la liste des villes où devaient avoir lieu les représentations : Bergen-Oslo-Lillehammer-Trondheim. Il leva

les yeux, et de son air le plus autoritaire, il déclara :

— Je désire que vous modifiiez ce plan. Cette troupe est rompue à affronter les conditions les plus difficiles. Vous lui ferez faire la tournée du Grand Nord.

Tupfer secoua la tête en levant les bras dans un grand geste de regret :

— Hélas ! monsieur le directeur, je voudrais tant vous faire plaisir. Mais ce n'est pas possible. Ce n'est pas moi qui établis les plans des tournées. Ils m'arrivent tout établis. Et votre collègue berlinois, le directeur du secteur Nord, est un Prussien qui n'a qu'un mot à la bouche : discipline ! Je ne peux rien changer à ces tournées.

Pendant un instant, Planitz le regarda en silence. Puis sa bouche se détendit en un sourire qu'il s'efforça de rendre agréable :

— C'est un point sans importance. Oubliez ma demande. (Il prit sa casquette et se leva) Eh bien, au revoir. Je vais me rendre tout de suite à Bergen pour accueillir ma troupe... je veux dire mon ancienne troupe... (Il tendit la main à Franz Tupfer dont le bon sourire ne s'était pas modifié depuis le début de l'entrevue.)... Mais au fond, je pourrai très bien leur remettre leur programme d'action... Cela vous évitera un courrier...

Le lendemain matin, Kurt Planitz se présenta au Service de la Sûreté de Bergen :

— Vous me rendriez un grand service, *Herr Obersturmführer*, si vous me laissiez consulter votre carte de la situation en Norvège.

Le S.S. en uniforme mesura de la tête aux pieds, non sans un certain mépris, l'homme qui ne portait que l'uniforme courant du parti, dont le tissu était brun :

— Et à quel propos ?

Kurt Planitz prit son laissez-passer dans son portefeuille :

— Je suis directeur de secteur à l'Office du Théâtre du Reich, et je viens de Berlin en voyage d'inspection. Je voudrais que mes troupes restent en dehors des régions dangereuses, s'il y en a.

L'officier lui rendit ses papiers après les avoir longuement examinés :

— Venez avec moi. (Dans la salle de conférences, il tira le rideau qui dissimulait aux yeux indiscrets une énorme carte de la Norvège) Les secteurs entourés de rouge sont les régions dangereuses que parcourent les partisans. Ceux entourés de bleu constituent les objectifs préférés des bombardements ennemis.

À l'ouest de la Norvège s'étendait un immense secteur entouré d'un trait rouge et truffé de petits cercles bleus : si l'on faisait abstraction des couleurs, on eût dit une peau de panthère. Un sourire indéfinissable plissa les lèvres de Planitz.

Le soir même, le *Prins Eugen* entra dans le port de Bergen.

— Mes enfants, je suis heureux de retrouver notre mère la Terre, avec sous nos pieds le plancher des vaches, déclara Walter Meyer qui n'avait pas très bien supporté ces quatre jours de navigation.

— Et maintenant ? demanda Irène... Où allons-nous ?

Erika regardait partout autour d'elle :

— Il semble qu'on ait oublié d'envoyer aux bêtes curieuses que nous sommes un gardien de jardin d'acclimatation !

— Restez ici, dit Fritz Garten. Je vais de ce pas à la Kommandantur pour obtenir des billets de logement. Veillez bien sur nos bagages. Je reviens tout de suite.

Deux minutes plus tard, Walter Meyer aperçut Kurt Planitz qui, longeant le quai, venait à leur rencontre. La préparation d'un nouveau programme lui avait pris plus de temps que prévu.

— Regardez qui vient, dit Walter Meyer.

— Mais c'est notre cher petit Kurt de Berlin ! s'exclama Sonia.

Walter Meyer l'accueillit avec une grande tape sur l'épaule :

— Comment, vous voici ici ? Quelqu'un vous a-t-il enfin affecté au front pour que vous vous rendiez compte des endroits où vous nous envoyez ?

Planitz réprima sa colère et se contenta de rire jaune :

— Où est le directeur de la troupe ?

— Il est parti chercher un logement à la Kommandantur. À moins qu'en bon père de famille, vous ne vous soyez déjà occupé de vos enfants...

L'ironie de Sonia et ses clins d'œil étaient de trop. En détournant les yeux pour calmer sa fureur contenue, il aperçut Erika qui, les sourcils haut levés, le regardait en se moquant ouvertement de lui. « Attendez un peu, pensa-t-il. Attendez l'accueil que vont vous faire les résistants et les bombardiers anglais. » Il tripota nerveusement son ceinturon, rejeta en arrière son étui-revolver flambant neuf :

— J'ai voulu vous souhaiter la bienvenue et vous apporter moi-même le programme de votre tournée...

Il fouilla dans sa poche, en tira une feuille de papier pliée en quatre qu'il tendit à Walter Meyer. Celui-ci la prit, l'ouvrit et commença à lire :

— Stradfjord-Ragnsund-Palleholm... (Il leva les yeux vers Planitz qui eut du mal à soutenir ce regard interrogateur.)... Mais où ça se trouve, tout ça ?

— Sur la côte, en Norvège occidentale.

Meyer eut un haussement d'épaules :

— Des drôles de patelins, sans doute. Je n'ai jamais entendu un seul de ces noms.

Planitz réussit à prendre un air vraiment désolé :

— Je vous aurais choisi avec plaisir quelque chose de mieux, mais j'ai eu les mains liées. Je n'ai pu avoir aucune influence sur votre programme : vous dépendez maintenant du secteur Nord et non plus de moi... Bonne chance, les enfants.

Un soleil impitoyable écrasait la steppe russe. Le caporal-chef Doelles avait ouvert sa veste jusqu'au nombril. Lentement, il suivait le sentier étroit qu'avait frayé le piétinement des hommes et qui aboutissait au P.C. de la 8^e compagnie.

Il s'arrêtait de temps à autre, essuyait son front et son visage couverts de sueur, puis transférait d'une épaule à l'autre le sac pesant du courrier postal.

— Je n'aurais jamais dû traiter ce juteux de « simple d'esprit », murmura-t-il.

Il commençait à regretter cette altercation, une de plus, pensa-t-il. Mais quand même, utiliser un vieux guerrier comme facteur, c'était vraiment une insulte !

Dix minutes plus tard, il atteignit le P.C. du sous-lieutenant Kramer. Soulagé, il laissa tomber son sac sur le sol du bureau et se dirigea aussitôt vers la roulante pour demander quelque chose de buvable.

Quand il revint au bureau, le sous-lieutenant Kramer, assis sur les deux marches qui précédaient l'entrée de l'isba, lisait la première lettre qu'Irène lui avait envoyée de Norvège. Accroupi non loin de lui, le sergent Pumpe était plongé dans celle de Lore Sommerfeld.

— Alors, vous aussi, vous avez reçu des nouvelles de Norvège ? lui demanda le sous-lieutenant.

— Non, Lore se trouve maintenant chez une certaine M^{me} Berthold, à Lübeck. C'est qu'elle va avoir bientôt notre enfant...

Le sous-lieutenant Kramer crut bon de le corriger :

— Cet enfant n'est quand même pas le vôtre, Pumpe.

Le sergent haussa les épaules :

— Je ne vois pas les choses de façon aussi catégorique, mon lieutenant. Le vrai père ne reparaitra sans doute jamais. Il est vraisemblablement mort, le pauvre diable. À ma prochaine perm, j'épouse la fille. (Puis, fouillant dans une des poches de sa veste, il en tira quelques feuilles froissées couvertes de son écriture) ... J'ai même composé des poèmes pour ma Lore, mon lieutenant. Ça m'est venu tout seul...

— Vous me les lirez plus tard, Pumpe, dit vivement Kramer. Ce soir peut-être.

Doelles n'avait entendu que la dernière phrase de Pumpe. Il s'approcha, soudain intéressé :

— Pas possible ! Tu composes des poèmes, dit-il au sous-officier. Vas-y ! Lis-les-moi. Ça pourra m'inspirer.

Pumpe avait déjà remis les feuilles dans sa poche. Avec toute la condescendance dont il était capable, il mesura l'imprudent :

— Je ne jette pas mes perles aux pourceaux. À ta niche, caporal-chef !

Doelles ne bougea pas. S'essuyant le front avec sa manche, il mesura à son tour le sergent, les yeux plissés :

— Tu veux dire que tu vas envoyer ça à ta gonzesse, sergent ?

Il se moquait ouvertement de Pumpe qui lui jeta un regard venimeux :

— Certes ! Et elle en sera très heureuse !

— Elle ne doit pas briller par son intelligence !

C'en était trop. D'un bond, le sergent Pumpe se retrouva debout, marchant sur Doelles, les poings hauts :

— Elle est dix fois mieux que toutes celles que tu as eues et pourras avoir, espèce d'ivrogne ! Ma fiancée est au Théâtre aux Armées...

Interdit, redevenu immédiatement pacifique, Doelles baissa les poings :

— Mais c'est que la mienne aussi est au Théâtre aux Armées. Elle joue...

L'éclat de rire sarcastique de Pumpe l'interrompit dans ses confidences :

— Elle doit s'occuper des décors et nettoyer les toilettes, hein ? Mais d'abord, d'où viens-tu, toi ?

Doelles laissa tomber la question :

— Comment s'appelle-t-elle donc, ta bien-aimée ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Tu pourrais peut-être lui demander si elle connaît mon amie, répondit Doelles d'une voix contenue... Je ne sais pas comment la joindre...

Mais Pumpe ne se laissa pas impressionner par ce changement de ton et de conversation.

— Je t'ai demandé à quelle unité tu appartiens.

— 4^e compagnie, dit Doelles. Pourquoi ?

— Cette bande de tordus que commande Peters ? (Majestueusement, il fit un pas en arrière)... Fous le camp d'ici ! Je n'ai rien à faire avec un tordu de la 4^e...

Pour la première fois, le camion de la troupe grimpait l'une des rudes pentes en lacet de la montagne norvégienne. De temps à autre brillait à l'ouest, en contrebas, une tache de bleu : l'avancée d'un fjord au milieu des terres.

— Visitez la Norvège dans un camion de l'armée ! dit Sonia Deppe en esquissant une grimace de douleur... J'ai vraiment le postérieur en pilotade...

Elle glissait à chaque virage sur le banc de bois et recherchait en vain une position stable.

— Dans combien de temps arriverons-nous à Stradfjord ? demanda Karl Pykora.

Garten consulta sa montre-bracelet :

— Encore une demi-heure de route.

— Voyons, ne rouspétez pas tout le temps ! Regardez plutôt ce paysage magnifique, la grande paix de la nature !

Et Erika leur montrait les pentes abruptes des montagnes où dominaient les teintes brunes, les vallées encaissées. Depuis longtemps, ils avaient quitté le dernier village, les dernières maisonnettes de bois avec une jolie petite église, en bois elle aussi,

comme sortant d'un livre d'images.

Dans un bruit de tonnerre, une escadrille d'avions passa au-dessus d'eux. Fritz Garten se pencha pour repérer la croix gammée qui s'étalait sur la surface inférieure des ailes.

— Aucune peur à avoir ! Ce sont les nôtres ! dit-il pour calmer les premières réactions.

Irène attendit que les avions eussent disparu pour exprimer les craintes de tous :

— Eh bien, la paix ne semble pas régner complètement par ici...

La route grimpait, grimpait toujours. À part le grondement de leur moteur, un silence, un calme fantomatique s'étendaient sur cette nature qui semblait inviolée. Les montagnes devenaient de plus en plus escarpées, de plus en plus sauvages. L'aspect lunaire de ce pays vous prenait à la gorge, vous serrait le cœur.

Le camion aborda un lacet plus raide que les autres. Pour le franchir, Meyer dut passer la première.

Devant eux s'écroulait avec fracas une immense cascade qui semblait se précipiter dans un abîme sans fin et barrer totalement la route, laquelle, quelques mètres plus loin, décrivait une courbe surprenante pour s'engouffrer dans un tunnel rocheux. Au bout du tunnel s'ouvrait un haut plateau. Et là, juste au milieu, s'élevait un tas de poutres brisées et noircies sur des fondations en pierre demeurées intactes. Une odeur de brûlé emplit soudain le camion. Des décombres sortait une mince volute de fumée. Walter Meyer enfonça la pédale de l'accélérateur.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Karl Pykora, effrayé.

Meyer avança la lèvre inférieure, l'air préoccupé et méditatif :

— Une bombe d'avion vraisemblablement... Ou encore...

— Des partisans... compléta Pykora qui ne cachait pas son anxiété.

— Pas de dramatisation, Karl, intervint Meyer. D'abord, ici, les partisans s'appellent entre eux des résistants, et pour nous qui occupons le pays, ce sont des terroristes. De toute façon, tant qu'il fera jour, nous serons en sécurité. Ils n'agissent que de nuit.

La route descendait un peu, contournait une petite falaise. Et afin de tranquilliser le jeune homme, Meyer ajouta :

— ... Voilà, nous y sommes bientôt. Encore dix minutes.

La falaise était derrière eux. Ce fut alors qu'ils virent un nuage de fumée monter dans le ciel. Ils roulaient droit dans cette direction, et bientôt, pour la seconde fois, le vent léger de l'été leur apporta l'odeur évidente d'un incendie.

Le visage de Walter Meyer s'était fermé :

— Je crains de m'être trompé... Les terroristes agissent aussi de jour dans ce pays...

Le village de Stradfjord n'était plus qu'un champ de ruines, de chalets détruits, fumant encore, avec de-ci, de-là quelques foyers d'incendie. Et personne ne s'affairait pour les éteindre.

En revanche des blessés aux bandages sanglants étaient accroupis ou gisaient au milieu de la rue principale. Et sur la droite, il y avait une vingtaine, une trentaine de soldats qui ne se relèveraient jamais. Sur le côté opposé, trois de leurs camarades, blessés eux aussi, essayaient désespérément de réparer un émetteur radio.

Près d'eux, un sous-lieutenant s'appuyait à la paroi rocheuse qui bordait la route. Un bandage entourait sa jambe gauche au-dessus du genou. Ses yeux fiévreux fixaient les comédiens qui, descendus de leur camion, couraient vers lui. Erika Nürnberg s'agenouilla pour examiner sa plaie. Du sang jaillissait de l'artère endommagée sur plusieurs centimètres.

— N'y a-t-il pas de médecin ici ? demanda-t-elle en se relevant.

Le sous-lieutenant secoua la tête :

— Mort... La plupart sont morts, murmura-t-il.

— Sonia, apporte-moi vite le nécessaire de pharmacie qui est dans le camion. Il faut les aider...

Et comme Fritz Garten était près d'elle, elle se tourna vers lui pour chuchoter :

— ... Si on n'opère pas ce jeune homme demain matin au plus tard, il est perdu.

Fritz Garten baissa la tête :

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il à l'officier.

— Des partisans...

Toujours ce mot qui ne convenait plus en Norvège ; mais le résultat était partout le même, dans toute l'Europe occupée.

— ... Il y a une heure à peine. Ils nous ont tirés du haut des falaises, comme des lapins, mais aussi à la mitrailleuse et avec des grenades incendiaires. Avant que nous ayons pu nous rendre compte de ce qui arrivait, c'était déjà fini. Nous n'avons même pas vu leurs visages...

L'un des blessés donna un coup de pied à l'émetteur :

— Rien à faire, mon lieutenant. Les lampes sont foutues... (Il fixa Walter Meyer d'un air reconnaissant) ... Si vous n'étiez pas arrivés, demain il n'y aurait plus que des morts ici.

Fritz Garten jeta un coup d'œil sur sa montre :

— Faisons vite, nous pourrions peut-être arriver au prochain village. Pressons ! Portons les blessés dans le camion.

Sonia hocha la tête :

— Et dire que nous devons donner ici notre première représentation !

Walter Meyer lui jeta un regard courroucé :

— Vas-tu te taire, espèce de tête de linotte !

Un grondement assourdi l'interrompit.

Effrayés, tous levèrent la tête vers le haut des falaises et les cimes plus lointaines des montagnes.

De nouveau, un grondement plus fort, venant d'une autre direction, comme si la montagne tremblait pour se soulever et les engloutir.

Dans le profond silence qui suivit, le sous-lieutenant dit à voix basse :

— Ils ont fait sauter la route, à l'avant et à l'arrière.

Irène s'émut :

— Mais alors, nous ne pouvons même pas revenir sur nos pas.

L'officier secoua la tête. Pendant une minute, ce fut un silence de mort, interrompu seulement par les gémissements des blessés. De la poche de sa veste, le sous-lieutenant avait tiré une carte d'état-major et l'étudiait sans un mot.

— N'y a-t-il pas moyen de s'en sortir ? demanda Sonia en posant sur lui un regard suppliant.

Le jeune homme leva les yeux vers elle et sourit tristement en les abaissant sur sa jambe.

— Il doit y avoir un chemin, un sentier... dit Walter Meyer en regardant les falaises abruptes qui entouraient le haut plateau comme une muraille.

— Évidemment, fit le sous-lieutenant en fronçant les sourcils. Il y a bien un chemin de montagne qu'on peut seulement suivre à pied... On pourrait essayer... Mais ce serait de la folie. Le camion ne pourra jamais y passer. À certains endroits, ce n'est qu'un sentier à mules.

L'un des jeunes radios intervint :

— Ceux qui sont encore valides peuvent tenter leur chance...

— Pour être tués par les partisans, dit le sous-lieutenant.

— Il faut au moins essayer, conclut Fritz Garten. Notre camion est inutile, soit. Mais si le véhicule tout terrain que je vois est en état de marche... Vas-y, Walter. S'il roule encore, il nous reste une parcelle d'espoir.

Une demi-minute plus tard, le ronflement d'un moteur les fit tous sursauter :

— Tout va bien ! cria de loin Walter Meyer.

— Et s'il faut se battre, eh bien, quelques-uns d'entre nous parviendront peut-être à percer, dit fermement le jeune radio.

Le sous-lieutenant le regarda pensivement. « Oui, je commandais une troupe d'élite, pensa-t-il. Des chasseurs alpins... J'étais très fier d'eux... » Malgré le bandage, son sang continuait à couler, et il se sentait de plus en plus faible. Mais si l'on chargeait sur le véhicule tout terrain les blessés graves, les autres pourraient suivre à pied.

Il leva les yeux au ciel. La nuit qui venait serait belle, pleine d'étoiles. Quatre hommes précéderaient le véhicule, par mesure de sécurité et pour repérer le chemin.

— Il vaut mieux essayer que de crever ici, décida Fritz Garten.

Il a raison, pensa l'officier. La nuit, les partisans ne pourraient pas surveiller l'ensemble du pays. Peut-être même se seraient-ils retirés.

Chaque minute était désormais précieuse, pour lui comme pour les autres. Peut-être lui sauverait-on quand même la vie, sinon la jambe. Dans quatre ou cinq heures, il le savait, la gangrène allait se déclarer. Et alors, le meilleur médecin du monde ne pourrait plus rien pour lui.

Mais il ne fallait pas sacrifier les autres pour lui : il était encore leur chef. D'une voix faible, mais distincte, il commanda :

— Nous attendrons ici, sans bouger, jusqu'à ce que la nuit soit tombée.

C'était se condamner à mort, et il le savait.

Sonia Deppe avait pris place à l'avant du véhicule, juste derrière la cabine du conducteur. De là, elle pouvait voir l'étroit sentier empierré qui serpentait dans la montagne. Le gros moteur Diesel grondait et peinait, couvrant les gémissements des blessés. De temps à autre, une pierre se détachait et roulait jusqu'au bas de l'abîme.

— Où sommes-nous arrivés ? demanda le jeune sous-lieutenant en faisant un effort pour se soulever.

— Il faut rester tranquille... dit Sonia.

La tête du blessé reposait sur les genoux de la jeune femme qui lui caressa doucement le front.

— Il faut surtout que je sache où l'on est. (Une fois de plus, il tenta de se relever.)... Aidez-moi, je vous en prie.

Sonia le prit sous les aisselles et le souleva avec une force dont on ne l'eût pas crue capable. S'accrochant au flanc du camion, le sous-lieutenant scruta anxieusement le terrain qui s'étendait devant eux.

— ... Nous arriverons bientôt au défilé, chuchota-t-il. Si nous le passons...

— Et si les partisans n'interviennent pas, compléta une voix venue de l'arrière.

— Nous passerons, affirma Sonia, d'une voix assurée.

Doucement, elle força le blessé à se recoucher sur le dos. Il lui sourit :

— Pourquoi ne vous ai-je pas rencontrée plus tôt !

— Vous parlez trop. Reposez-vous, dit Sonia.

Le bruit du moteur s'assourdit soudain. Le véhicule ralentit. À gauche, une falaise unie, abrupte, semblait monter jusqu'aux étoiles. À

droite, c'était un abîme béant où roulaient les pierres qui, de plus en plus nombreuses, se détachaient du sol sous le dérapage des roues.

Les blessés légers qui avançaient à pied derrière le camion se pressaient sans rien voir, de plus en plus angoissés.

Il y eut soudain comme un craquement et le véhicule, lentement, inexorablement, se pencha sur le côté, vers le précipice. Sonia poussa un cri et se cramponna au sous-lieutenant.

Puis, miraculeusement, le tout-terrain s'immobilisa. La roue avant droite était sortie du sentier, surplombant le vide.

— Mon lieutenant... chuchota le conducteur.

— Oui...

Sonia aida l'officier à se redresser.

— Il faut que j'allume les phares. Je n'arrive plus à conduire dans cette obscurité.

— C'est bien. Faites.

D'un seul coup, la lumière se fit, éclairant l'étroit sentier dans un paysage fantomatique.

Lentement, le tout-terrain se remit en marche. D'abord, la roue avant droite reprit contact avec les pierres du sentier, mais aussitôt, le côté gauche de la carrosserie écorcha de plus en plus brutalement le mur vertical de la falaise. Avec un bruit sinistre, l'aile gauche se détacha, puis ce fut le tour d'une des tôles du capot.

Pour ne pas crier, Sonia se mordit les lèvres.

Quelques secondes s'écoulèrent. Le véhicule continua à avancer dans un nouveau déchirement de tôles. Puis on n'entendit plus que le rugissement du moteur. Sonia sentit que le sous-lieutenant lui caressait la main. Définitivement, la roue avant droite était revenue sur le chemin.

— N'ayez pas peur, dit l'officier. Le plus dur est fait.

Derrière, un soupir de soulagement s'échappa des rangs des blessés couchés l'un à côté de l'autre. D'un seul coup, les nerfs de Sonia craquèrent et elle éclata en sanglots en se serrant contre le jeune blessé.

— ... Tout va bien maintenant, dit-il. Dans une heure, nous serons à Imnok. Là, nous serons tranquilles. (Il remua un peu pour enfouir plus commodément sa tête dans le creux des cuisses de Sonia.) ... Et désormais je vais rester très calme, sans bouger, je vous le promets.

De ses yeux las, il voyait le ciel clair et étoilé luire au-dessus de lui, au-dessus d'eux.

Imnok était un petit hameau de trois ou quatre douzaines de maisons de bois groupées autour d'une église. Depuis 1940, une compagnie d'infanterie allemande y tenait garnison.

Il était un peu plus de minuit quand les survivants de l'unité des chasseurs alpins de Stradfjord et la troupe de Fritz Garten firent leur entrée dans le village.

Les comédiens assistèrent en silence au déchargement des blessés graves, puis à leur transport à l'infirmerie qui faisait office d'hôpital de secours.

Le dernier qu'ils descendirent du véhicule fut le sous-lieutenant : il était mort.

— Doucement... dit Sonia.

Les deux blessés légers qui portaient le cadavre acquiescèrent d'un signe de tête, sans un mot, et déposèrent précautionneusement le corps de leur officier sur l'herbe rare du tertre où s'élevait l'église de bois.

Walter Meyer s'approcha de Sonia, lui posa la main sur l'épaule :

— Viens avec nous. Toi aussi tu dois être morte de fatigue.

Mais elle ne bougea pas. Elle contemplait le visage du mort dont les yeux grands ouverts semblaient interroger les étoiles. Sa voix était sans timbre quand elle parla :

— Il s'est sacrifié pour nous. Il savait qu'il allait mourir s'il attendait la nuit. Et quand j'ai eu peur, il m'a consolée... (Elle se pencha sur le mort pour lui fermer les yeux)... Dors en paix maintenant, chuchota-t-elle. (Puis elle se releva et se tourna vers Walter Meyer :) Allons.

Walter Meyer lui prit les mains, l'attira doucement à lui jusque dans ses bras :

— T'ai-je dit vraiment une fois combien je t'aimais ?

Sonia laissa tomber sa tête sur l'épaule de Walter qui, très doucement, releva les cheveux qui lui cachaient le front.

— ... Tu es vraiment une chic fille, Sonia. Et si un jour j'en doutais, alors, je t'en prie, rappelle-moi ce que nous avons vécu aujourd'hui.

Les femmes de la troupe passèrent la nuit dans une salle à manger.

Erika Nürnberg, couchée sur le dos, les mains croisées sous la nuque, regardait le plafond de bois tout fendillé. À travers la petite fenêtre, la lueur de la lune baignait la pièce. Dehors, la branche d'un pin remuait, doucement bercée par le vent nocturne, et projetait une ombre dansante sur le plancher.

Erika poussa un profond soupir, se dégagea de sa couverture et s'habilla.

— Où vas-tu ? demanda Irène.

— Prendre l'air... (Elle s'attarda un instant à chercher ses cigarettes...) Tu peux dormir, toi ?

Irène cligna des yeux, aveuglée un instant par la flamme du briquet :

— Non... Ne reste pas trop longtemps dehors.

— Dix minutes seulement. Peut-être arriverai-je ensuite à m'endormir.

Le village était endormi, silencieux. Seuls les pas légers des sentinelles se répercutaient dans la nuit, accompagnés du frottement de la baïonnette contre l'étui du masque à gaz. De la lumière filtrait de la fenêtre de l'infirmerie. Un blessé se mit soudain à gémir.

Erika marchait rapidement ; elle arriva bientôt à l'église du village. Derrière un muret fort endommagé, le cimetière s'étagait sur une colline recouverte d'un fouillis de verdure d'où jaillissaient des croix inclinées dans le sens du vent. Appuyée contre le muret, une silhouette d'homme se détachait, noire dans cette nuit étoilée. Pendant une seconde, la cigarette dont il aspirait la fumée éclaira son visage.

— Fritz ? demanda Erika, étonnée.

Fritz Garten jeta sa cigarette et l'écrasa du pied contre le sol :

— Tu ne dors donc pas, Erika ?

Sans répondre, celle-ci vint s'appuyer contre le mur, à côté de lui. Elle entendit alors un cliquetis assourdi qui venait du cimetière, et elle distingua dans l'obscurité des hommes qui creusaient une fosse.

— Oui... dit pensivement Fritz Garten. Plusieurs de nos blessés sont déjà morts.

Elle ne put retenir une sorte de gémissement tandis qu'un tremblement parcourait tout son corps :

— Il m'arrive souvent de souhaiter être morte, moi aussi.

Sa voix étrangement douce bouleversa Fritz Garten qui la saisit par l'épaule comme pour la secouer et la réveiller d'un mauvais rêve :

— Mais Erika... Erika...

— La vie a-t-elle encore un sens pour nous ? chuchota-t-elle.

— Voyons, Erika, cette guerre ne durera pas toujours. Je la hais tout autant que toi, mais...

— Eh oui, tu as dit « mais »... Aurais-tu donc une excuse à présenter pour tout ce qui se passe ?

Elle avait fait un geste vers le cimetière aux croix obliques, couchées par le vent de l'ouest, vers les hommes qui approfondissaient à coups de bêche la fosse où ils coucheraient leurs camarades. Et comme Fritz Garten répétait : « Voyons, Erika », elle se dégagea brusquement.

— Ah ! laisse-moi tranquille ! J'ai besoin d'être seule.

Et, déjà, elle s'éloignait en courant sans lui laisser le temps de souligner l'illogisme de sa conduite : elle ne s'était rapprochée de lui que pour le fuir. En vain l'appela-t-il encore une fois. Elle courait, comme ensorcelée, et disparut derrière l'église. Elle s'arrêta presque

aussitôt devant le petit portail en bois sculpté : elle se sentait plus calme, maintenant qu'il ne pouvait plus la voir.

Après un instant d'hésitation, elle poussa la lourde porte qui s'ouvrit en grinçant sur ses gonds. À l'intérieur, les rayons obliques de la lune projetaient sur l'autel le dessin des vitraux de couleur que la guerre avait miraculeusement épargnés. Elle s'engagea dans l'allée centrale délimitée par les rangées de bancs des fidèles, les yeux fixés sur la grand-croix de bois sombre qui s'élevait au-dessus de l'autel.

— Erika, fit soudain une voix au-dessus d'elle.

La jeune femme ne put s'empêcher de pousser un cri en sursautant. La voix reprit :

— ... C'est moi, Erika, je suis ici...

Elle leva les yeux vers la petite galerie :

— Karl ? Est-ce toi ? Mais que fais-tu là-haut ?

— J'ai découvert un orgue, répondit Karl Pykora sans pouvoir dissimuler sa joie. Monte ! L'escalier est sur la gauche.

Une série de marches en colimaçon s'ouvrait devant elle...

Karl Pykora était assis devant le clavier. Les tuyaux de l'instrument reflétaient la lumière de la lune comme autant de bijoux d'argent terni.

— ... Peux-tu actionner le soufflet en appuyant sur la pédale, Erika ?

— Voyons, Karl. Tu ne vas pas jouer maintenant ?

Le visage de Pykora rayonnait de bonheur.

— Mais si, naturellement.

— Après cette journée horrible ?

Karl Pykora se retourna pour la regarder en face :

— Justement après une journée aussi horrible. C'est le moment de se rappeler que le monde peut aussi être beau et nous offrir toutes les consolations nécessaires.

Erika se pencha sur lui pour l'embrasser et déposer un léger baiser sur sa joue :

— Tu as raison, Karl. Où dois-je appuyer ?

— Derrière la tuyauterie.

En effet, un espace resserré était aménagé entre les tuyaux et le mur. Elle s'assit. Ses pieds trouvèrent la pédale qui actionnait le soufflet. Elle engagea ses mains dans les deux poignées rouillées qui lui permirent d'appuyer avec force sans rien perdre de son équilibre. En sifflant, l'air s'engouffra dans le système compliqué et secret qui allait permettre à Karl Pykora de faire résonner l'église d'un premier accord majestueux.

Cette nuit-là, un bombardier britannique, un Lancaster, survolait la région centrale de la Norvège pour regagner l'Angleterre.

Le capitaine Scott regardait la surface déchirée de l'aile gauche

de l'appareil. Malgré une vitesse réduite, le vent, arrachant des débris de bois et de métal, agrandissait sans cesse l'avarie causée par l'éclatement d'un obus.

L'aile tiendrait-elle les trois heures nécessaires pour sauver l'appareil et son équipage ? Mais ce n'était pas là le seul sujet d'angoisse du capitaine.

— Comment va Joe ? demanda-t-il dans son microphone.

De l'arrière, une voix lui répondit :

— Il a perdu trop de sang.

— Bon Dieu ! jura-t-il.

Il s'efforça encore une fois de prendre un peu plus d'altitude, mais sans succès. Le lourd appareil n'obéissait plus : le gouvernail lui aussi devait être endommagé.

— ... Des nouvelles des autres ? demanda-t-il au radio.

— Rien depuis que la chasse allemande nous a attaqués. Je crains qu'ils ne soient tous perdus.

La voix du bombardier intervint dans la conversation :

— Nous avons encore une bombe en réserve. Qu'en faisons-nous ?

— Largue-la !

— *All right, captain.*

L'homme s'allongea, saisit le levier. Sous lui s'étendait la nature tourmentée, sauvage, de la Norvège du Nord. Très loin devant l'avion, la mer brillait au clair de lune.

Le capitaine Scott, une fois de plus, regarda son aile gauche. Il aperçut entre les montagnes un minuscule point de lumière. « Il n'y a que les Allemands pour enfreindre les règlements qu'ils imposent aux Norvégiens. Ils ne camouflent même pas leurs lumières ! » pensa-t-il.

— Prêt ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le bombardier.

— Vas-y !

Le visage fermé, il amorça en même temps un pénible virage sur la gauche pour mettre l'appareil et la bombe en direction de cette unique lumière.

La Norvège est un pays immense, avec très peu d'habitants, concentrés pour la plupart dans quelques villes autour des fjords. Le hasard voulut que cette lumière solitaire fût celle de l'infirmerie qui faisait office d'hôpital, et que l'on apercevait de très loin à travers un rideau mal fermé malgré l'extinction des feux. Un jeune médecin auxiliaire opérait depuis deux heures, sans arrêt, les chasseurs alpins blessés.

De temps à autre, il levait la tête vers l'église d'où lui parvenait une musique céleste qui remplissait la vallée d'amour et de paix.

Erika, accrochée aux poignées, actionnait l'humble soufflet qui permettait ce miracle.

— Je n'oublierai jamais cette nuit, chuchota-t-elle. Aussi longtemps que je vivrai, aussi longtemps qu'il me restera un souffle de vie, je me rappellerai que la vie peut être belle, malgré tout.

En bas, la porte de l'église s'ouvrit bruyamment. Un soldat se précipita à l'intérieur en criant de toute la force de ses poumons :

— Alerte ! Alerte ! Des avions !

Karl Pykora ne l'entendit pas. Le visage baissé, il continua à jouer, les yeux perdus dans son songe, sans même voir les touches que parcouraient ses mains longues et étroites.

La bombe explosa avec un bruit assourdissant sur le clocher de l'église, tout près de la galerie. L'orgue se fendit en deux puis éclata en mille morceaux dans une plainte horrible, presque humaine. Transformés en autant de lances mortelles, les tuyaux déchiquetés tourbillonnèrent dans un océan de flammes avant de se perdre dans la nuit...

Erika sentit que le sol s'effondrait sous elle. Une poigne gigantesque la saisit et la précipita dans l'espace. Une souffrance aiguë lui transperça subitement le dos au moment où elle se retrouva comme écrasée sur une terre hostile et dure. Puis elle perdit connaissance.

Une forte odeur d'ammoniac, un picotement intense dans les narines la ramenèrent à la vie. Péniblement, elle ouvrit les yeux. Et elle entendit la voix de Fritz Garten :

— Dieu soit loué !

Au-delà de la silhouette penchée sur elle, Erika aperçut le clocher à demi détruit dont les restes vacillants semblaient prêts à s'écrouler sur le cratère plein de débris qu'avait creusé la bombe. Elle tenta de se soulever.

— Ne bouge pas, Erika, dit Garten en la repoussant doucement.

— Où est Karl ? demanda Erika... L'avez-vous retrouvé ?

Fritz Garten la regarda sans comprendre.

— Karl Pykora, répéta-t-elle.

Puis il se souvint de la musique qui avait résonné sur le village endormi, et son regard se fixa sur le tas de poutres et de tuyaux tordus qui avait été l'orgue de la petite église...

Avec Walter Meyer et une poignée de soldats, il commença à déblayer les débris enchevêtrés qui s'opposaient à leurs recherches. Sans un mot, précautionneusement, ils soulevaient les décombres, ou se frayaient un passage à travers une partie du toit effondré qui avait recouvert l'ensemble de cette désolation. Il leur fallut un quart d'heure pour découvrir Karl Pykora sous le clavier de l'orgue.

Il ne jouerait jamais plus d'un instrument quelconque : ses bras

n'étaient plus que deux moignons, l'explosion lui avait arraché les deux mains.

— Vite, des garrots ! ordonna Fritz Garten d'une voix étranglée.

Pour l'instant, ils n'avaient sous la main que des mouchoirs que Walter Meyer déchira en bandes étroites qu'il noua autour des moignons ensanglantés.

Karl Pykora respirait à peine. Son visage était blanc, ses lèvres livides, exsangues.

Le jeune médecin auxiliaire, appelé en hâte, avait abandonné son infirmerie pour s'occuper du blessé. Il s'était agenouillé près de lui, lui soulevait les paupières l'une après l'autre. Puis se redressant, il regarda Garten en secouant la tête.

Erika, avec un sanglot, enfouit son visage dans la poitrine de Fritz Garten.

Walter Meyer, désespéré, prit le bras du médecin :

— N'y a-t-il vraiment rien à faire ?

— Si... une transfusion de sang frais...

— Prenez le mien, dit Walter Meyer en retroussant sa manche comme si toutes les autres conditions étaient déjà remplies.

Le jeune médecin sourit d'un air résigné, impuissant :

— La bombe a anéanti tous mes instruments en verre. Aucune transfusion n'est possible. Et je ne sais même pas si votre groupe sanguin et le sien peuvent s'accorder. Le temps d'examiner votre sang, et ce sera trop tard.

Il s'était relevé pour s'en aller. Les blessés de l'infirmerie avaient besoin de lui. Il eut encore un geste comme pour ajouter quelque chose.

Mais que pouvait-il dire d'autre ? Sa main retomba.

Après un instant, Fritz Garten murmura :

— Cela vaut peut-être mieux : un pianiste sans mains...

Lui non plus ne trouvait plus de mots pour exprimer ce que tous ressentaient : une peine tellement impuissante que le stade du désespoir en était dépassé.

Ils soulevèrent Karl Pykora pour l'installer sur un fragment de balustrade. Comme quatre soldats voulaient le transporter à l'extérieur, Erika s'interposa :

— Laissez-le ici, dit-elle doucement. Laissez-le près de son orgue. Peut-être dans son esprit continue-t-il à jouer pour nous. Dehors, c'est la nuit. Et il a toujours eu peur de la nuit.

Les soldats déposèrent la civière provisoire qu'était ce morceau de balustrade et s'éloignèrent lentement. La guerre, c'était cela pour eux : ils iraient ainsi de mort en mort en espérant quand même échapper au destin de leurs camarades...

Tous les comédiens de la petite troupe s'assirent comme ils le

purent, la tête basse, sur les décombres qui s'entassaient autour d'eux pour accompagner Karl Pykora dans son agonie. Erika s'était couvert le visage de ses mains, et de temps à autre une larme coulait entre ses doigts crispés. Irène, transformée en statue de pierre, regardait droit devant elle, sans ciller, dans la nuit. Sonia, blottie contre Walter Meyer, lui tenait les deux mains qu'elle caressait parfois, à de longs intervalles, presque imperceptiblement.

Fritz Garten se leva au bout d'un instant, incapable de supporter cette immobilité, ce silence, et il se mit à marcher de long en large, donnant quelques coups de pied rageurs dans les débris qu'il trouvait sur sa route. Et soudain il s'arrêta devant Erika. Ce visage que dissimulaient à demi ces longues mains de femme et qu'il devinait baigné de larmes lui était à la fois plus étranger et plus proche que jamais. Était-ce cela l'amour ? Il se força à se détourner, à reprendre son va-et-vient interrompu. Puis un flot de colère impuissante le souleva en regardant l'agonisant. Il avait été un jeune homme plein d'idéal, plein de rêves d'avenir. Il faisait partie d'une jeunesse allemande qui préférait les fugues de Bach aux âneries sauvages que répétaient, chantant en chœur, d'autres jeunes Allemands voués comme lui à la mort.

Karl Pykora mourut aussi calmement qu'il avait souhaité que fût sa vie. Peu à peu, sans à-coups, son souffle devint plus faible, plus lent, puis cessa complètement.

— Nous emmènerons son corps, déclara Fritz Garten. Nous ne l'abandonnerons pas dans ce désert.

— Il n'y a pas de place dans la voiture, intervint un sous-officier.

— Nous le prendrons avec nous, même si je dois faire la route à pied, confirma rudement Garten.

Le sous-officier haussa les épaules :

— Voyons, soyez raisonnable...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Garten s'était approché de lui.

— Raisonnable ? Que voulez-vous dire par raisonnable ? (Il fit un geste vers l'église)... Est-ce raisonnable, cela ? (Puis il revint vers le mort)... Et moi je vous dis que Karl Pykora vient avec nous. Et je m'arrangerai pour faire transférer son corps à Berlin, près de sa mère, quitte à faire éclater toute cette machinerie puante du Théâtre aux Armées.

Le matin, la troupe quitta pour toujours Innok. Karl Pykora gisait sur son morceau de balustrade. Sous l'un de ses moignons, quelqu'un avait glissé un fragment du clavier de l'orgue.

Le véhicule traversa lentement la rue principale du village, dans la direction de la côte.

En se retournant, Fritz Garten aperçut encore le clocher du

village dont les maisons avaient disparu. Ce doigt dressé vers le ciel pour indiquer aux croyants la route à suivre s'était transformé en un geste de prière désespérée : était-il possible que Dieu pût pardonner un jour les crimes des hommes ?

Deux jours après la mort de Pykora, M^{me} Berthold accompagna Lore Sommerfeld à la clinique d'accouchement de Lübeck. Le lendemain matin à 4 heures, l'enfant qui naissait poussa dans ce monde son premier cri de mécontentement.

— Naturellement, c'est un garçon, constata M^{me} Berthold lors de sa première visite.

— Comment le saviez-vous ? demanda Lore, étonnée... Vous n'avez pas encore vu l'infirmière.

D'un geste, M^{me} Berthold écarta l'objection :

— Pour vous déranger à une heure aussi indue, il faut que ce soit un homme, croyez-moi ! Pensez donc, 4 heures du matin !

Une infirmière apporta le nouveau-né. Lore le prit dans ses bras et le regarda avec des yeux pleins d'amour :

— N'est-il pas mignon ? Et il a exactement les oreilles de mon Jupp. Et ses yeux. Et...

M^{me} Berthold hocha la tête. « Quand donc cette pauvre fille deviendra-t-elle raisonnable ? se dit-elle, soudain soucieuse. Voici des mois que ce Jupp est porté disparu. Il est probablement mort depuis longtemps. Car s'il vivait... »

Mais elle se tut en voyant les yeux implorants de Lore et se força à sourire :

— Alors, comment l'appellerons-nous, ce garçon ?

— Jupp, bien entendu... (Lore regarda tendrement le mince visage du bébé...)... Jupp. Peut-il porter un autre nom ?

M^{me} Berthold, sans mot dire, approuva d'un signe de tête.

— ... Et maintenant, qui va venir voir son bébé ? Qui va ouvrir la porte... ? (Elle caressait précautionneusement du bout des doigts la main minuscule du nourrisson.)... Qui va apparaître pour souhaiter la bienvenue à son petit bonhomme de fils ?

À cinquante-cinq ans, on conserve peu d'illusions. M^{me} Berthold ne put réprimer un soupir de pitié :

— Ce serait un miracle.

Mais Lore eut un sourire :

— Un miracle pas plus miraculeux qu'une naissance. Oui, je sais que cela semble simple et déraisonnable. Mais laissez-moi croire au miracle, au moins pendant encore quelque temps.

Le caporal-chef Jupp Doelles, depuis deux semaines, faisait partie de la garnison d'un petit village situé au sud de Voronej. Pendant et

après le mois d'avril, son régiment s'était trouvé au plus fort de l'offensive de printemps des Soviétiques, et il prenait enfin un peu de repos à l'arrière des lignes.

L'adjudant-chef Müller sortit de l'isba en saluant de la main la plantureuse paysanne russe qui lui servait d'hôtesse :

— Dans des conditions pareilles, la guerre peut se poursuivre pour moi pendant encore quelques années, dit-il à Doelles avant de se diriger avec lui vers la place où avait lieu l'appel quotidien.

Mais Doelles avait changé, il était devenu insensible à ce genre de plaisanteries :

— Sais-tu ce que tu es, juteux ? Tu n'es qu'une merde. Il suffit qu'une fille joue avec toi à touche-pipi pour que tu puisses oublier où nous sommes et ce que nous faisons.

Müller eut un sourire ironique :

— Ça te va vraiment bien de faire le moraliste, Doelles. Quand je pense au gaillard que tu étais en Pologne et en France ! On ne peut pas dire que tu faisais la fine bouche.

— Il y a longtemps de cela, Müller, et tu le sais aussi bien que moi.

Müller était de trop bonne humeur pour ne pas se montrer compréhensif :

— Évidemment, Jupp, évidemment. Mais est-ce ma faute si tu n'as pas retrouvé cette fille ? Tu ne peux pas empêcher les autres de plaisanter...

Ils étaient arrivés à l'appel. Le scribouillard de la compagnie vint à la rencontre de Müller.

— Du nouveau, Weber ? demanda l'adjudant-chef.

Le caporal Weber lui remit le dossier qui contenait l'ordre du jour et les autres documents de routine.

— Une troupe du Théâtre aux Armées va arriver cet après-midi. (Il chercha dans le dossier une lettre qu'il tendit à Müller.)... La troupe s'appelle « Printemps et Amour ». Drôle de nom pour une tournée de théâtre, hein ?

Müller enfonça son coude dans les côtes de Doelles :

— « Printemps et Amour », tu entends ça, Doelles ! Voilà un programme qui me convient. Va vite te raser et revêtir ta tenue numéro un. Peut-être vas-tu faire une nouvelle touche... N'es-tu pas spécialisé dans ce genre de dames ?

Doelles se contenta de froncer les sourcils et de soupirer :

— Des adjudants-chefs aussi cons que toi, ça devrait être interdit dans la Wehrmacht, dit-il finalement avant de tourner les talons et de s'en aller.

Le caporal Weber le suivit du regard, stupéfait :

— Mais il est fou ! Vous ne pouvez pas le laisser s'en aller

comme ça ! C'est contre la discipline. Et il n'assiste même pas à l'appel ! Il faut le punir...

L'adjudant-chef Müller haussa les épaules :

— Tu es nouveau ici, Weber... Autrement tu saurais que Doelles est déjà puni...

Lore Sommerfeld avait quitté la clinique depuis deux jours quand le Service de la Sûreté vint l'arrêter. L'homme à l'uniforme vert-de-gris le lui annonça brutalement :

— Je suis chargé de vous emmener. Ma voiture attend dehors.

Elle le regarda, effarée :

— Mais je n'ai rien fait de défendu, bégaya-t-elle.

— C'est ce qu'on verra là-bas, répliqua l'homme, impassible.

— Mais pouvez-vous m'expliquer... ?

— Je ne sais rien. On m'a seulement ordonné de venir vous chercher. Suivez-moi.

— Et mon enfant ? (Impuissante, elle regardait le berceau où dormait le petit Jupp.)... Et M^{me} Berthold vient de sortir.

— Elle va revenir. Et vraisemblablement vous serez ce soir de retour près de lui.

— Vraisemblablement...

L'agent de la Sûreté la prit par le bras :

— Je ne sais rien, vous ai-je dit. J'ai reçu des ordres et je dois les exécuter. Allons, suivez-moi maintenant.

Dix minutes plus tard, elle se trouvait debout dans un bureau dont la seule décoration était un immense portrait de Hitler. Le plus grand chef militaire de tous les temps, comme disaient les journaux, semblait la regarder d'un air courroucé.

— Vous vous demandez pourquoi nous vous avons fait venir ici ?

L'homme assis derrière le bureau avait un visage lisse marbré de rouge. Les pupilles de ses yeux étaient si petites qu'il paraissait ne pas en avoir. Ses mains potelées jouaient avec un coupe-papier en argent ciselé.

— Je suis sortie de clinique depuis deux jours, bégaya Lore.

— Autrement, je vous aurais fait comparaître depuis longtemps... (Le policier avait l'air excessivement aimable et fier de lui)... On ne pourra pas nous reprocher de manquer de prévenance ni d'humanité.

— Pourquoi suis-je ici ? demanda Lore d'une voix sans timbre.

— Pour recevoir une bonne leçon.

— Une bonne leçon ? Mais je n'ai rien fait...

— Avez-vous écrit cette lettre, oui ou non ?

D'un seul coup, la voix de l'homme était devenue aussi cinglante qu'un coup de fouet. Comme s'il s'agissait d'un as d'atout, il jeta sur la

table une feuille de papier.

Lore la regarda. C'était une de ses lettres, la dernière qu'elle avait écrite à Erika Nürnberg et à ses collègues de la troupe. L'homme continuait à la fixer de ses yeux froids :

— Vous êtes une défaitiste !

— Une défaitiste, moi ?

— N'essayez pas de paraître plus bête que vous ne l'êtes !

— Mais je ne sais vraiment pas...

Elle ne comprenait surtout pas comment cette lettre était maintenant devant elle. Ne l'avait-elle pas jetée elle-même dans la boîte aux lettres de la poste ?

— Vous avez écrit qu'il y a toutes les nuits des alertes aériennes, que chaque nuit une ville allemande est détruite. Avouez-vous ou dois-je vous lire votre prose ?

— Évidemment, j'avoue. Mais c'est la vérité. Hier encore, lors de ce grand raid...

— Mais même si c'était dix fois vrai ! hurla le policier indigné. On n'écrit pas des choses pareilles à ceux du front ! C'est détruire la Wehrmacht, détruire le moral de nos soldats ! Quel était votre but en écrivant cette lettre ?

Lore haussa les épaules, impuissante :

— Rien. Je voulais seulement raconter à Erika...

— C'est curieux que vous correspondiez avec une camarade qui est justement sous surveillance. Nous avons ici des rapports de l'Office du Théâtre aux Armées qui nous... Bref, ça ne vous regarde pas... (Il repoussa la lettre, fixa longuement Lore)... Nous vous tiendrons désormais à l'œil, dit-il lentement d'une voix lourde de menaces. Et à la moindre incartade de votre part...

Il n'acheva pas son avertissement pour lui donner encore plus de poids.

Après un long silence, Lore osa demander :

— Puis-je m'en aller maintenant ? Mon enfant...

— Pensez donc à votre enfant quand vous aurez envie d'écrire des propos défaitistes. La prochaine fois, vous ne vous en tirerez pas à si bon compte... (Il eut un geste de la main comme pour chasser une mouche.) Sortez d'ici !

Il était tard ce soir-là quand les deux camions qui transportaient les blessés et la troupe de Fritz Garten firent leur entrée à Stavanger.

Les blessés furent déchargés dans la cour de l'hôpital militaire.

— Et le mort ? interrogea un infirmier.

— Karl reste avec nous, répondit fermement Fritz Garten.

— Mais c'est impossible. Vous ne pouvez pas aller et venir comme cela avec lui.

L'adjudant de service haussa les épaules :

— C'est de la folie ! Déchargez-moi ce mort !

Fritz Garten lui barra le chemin :

— Laissez-le ici. Il reste avec nous. Il sera enterré chez lui, près de Berlin.

L'adjudant le regarda longuement avant de prendre son parti de l'affaire :

— Eh bien, gardez-le ! Et si vous voulez l'enterrer dans la chancellerie du Führer, faites-le ! Moi, je n'ai rien vu. (Il se retourna vers ses hommes) Camarades, il ne faut jamais discuter avec les fous. Allons-nous-en !

Walter Meyer reprit le volant tandis que les autres remontaient dans le camion où le corps de Karl Pykora reposait sur son morceau de balustrade.

Dix minutes plus tard, le véhicule s'arrêta de nouveau devant la maison du directeur local du Théâtre aux Armées.

— Tupfer dort déjà, dit Sonia en montrant les fenêtres obscures.

— Eh bien, nous allons bientôt le réveiller, déclara Walter Meyer en grimpant, les jambes raides, les marches du perron.

Fritz Garten était descendu lui aussi.

— Il faut que l'un de nous veille sur Karl Pykora.

— Je reste dans le camion, dit Irène.

Déjà, à grands coups de poing, Walter Meyer martelait la porte d'entrée :

— Ouvrez ! Ouvrez !

À l'étage supérieur, une fenêtre s'éclaira, et un visage endormi apparut, reflétant tous les reproches qu'un homme à la conscience tranquille peut avoir à formuler quand on le tire aussi brutalement du sommeil :

— Levez-vous, monsieur Tupfer. Je suis Fritz Garten, je suis là avec ma troupe !

— Fritz Garten et sa troupe... Mais que venez-vous faire ici au milieu de la nuit ? Vous devriez être du côté d'Oslo en train de vous faire applaudir...

Il grommelait encore en descendant l'escalier aussi rapidement que son ventre le lui permettait.

Une minute plus tard, à peine étaient-ils assis dans le bureau du directeur local que Fritz Garten prenait la parole :

— Commençons par le plus important, monsieur Tupfer. Notre pianiste Karl Pykora est mort hier à Imnok lors d'un raid aérien. La veille, nous avons été attaqués par des partisans et nous avons perdu notre véhicule et tous nos accessoires. J'attends de vous que vous suspendiez immédiatement notre tournée. (Sa voix devint plus dure.)

... À mon point de vue, monsieur Tupfer, c'est un crime que d'envoyer une troupe de théâtre composée surtout de femmes dans des territoires où il n'y a aucune sécurité. Je pense m'adresser à Berlin...

— Mais, mon cher monsieur Garten... (Tupfer s'était levé, bouleversé, pour mettre la main sur l'épaule de Fritz Garten.)... Mais, je vous en prie, calmez-vous !

Brutalement, Fritz Garten se débarrassa de la main de Tupfer :

— ... Me calmer ! Karl Pykora est en bas, devant votre porte, tué par votre légèreté insensée. Et vous me demandez de me calmer.

— Calme-toi, Fritz, implora Erika. Cela vaut mieux.

Tupfer saisit l'occasion au vol :

— Reprenons les choses dès le début, expliquons-nous bien. Où êtes-vous allés ? Vous m'avez parlé d'Imnok ?

— Oui, Stradfjord et Imnok.

Nerveusement, Tupfer étendit sur la table une carte qu'il tira du milieu d'un échafaudage pittoresque de documents...

— Mais qu'est-ce que vous êtes allés faire à Stradfjord et à Imnok, mes enfants ?

Walter Meyer eut à son tour un accès de colère :

— Ah ! vous n'allez tout de même pas faire semblant de ne pas être au courant du programme de notre tournée !

Franz Tupfer écarta les bras dans un geste d'incompréhension :

— Regardez vous-mêmes, c'est écrit noir sur blanc : Bergen-Oslo-Lillehammer-Trondheim !

Nulle part je ne vois Stradfjord.

— Vous permettez que je vérifie...

Encore furieux, Walter Meyer lui arracha des mains la feuille de papier. Comme pétrifié, il la regarda pendant plusieurs secondes, n'en croyant pas ses yeux : sous l'en-tête de l'Office du Théâtre aux Armées, il n'y avait que les quatre grandes villes mentionnées par Franz Tupfer. Sans un mot, il tendit à Fritz Garten le véritable programme de leur tournée. Il s'ensuivit un silence si pesant que Franz Tupfer ne put le supporter :

— Maintenant c'est à moi de vous demander comment vous pouvez expliquer votre randonnée dans une zone aussi dangereuse.

L'humeur de Walter Meyer était encore plus sombre qu'auparavant :

— En effet, c'est votre droit. Le double qu'on nous a remis ne correspond en rien à l'original que vous détenez.

— Disons qu'il s'agit d'un faux, pour parler franchement, dit Fritz Garten. Et ce faux nous a été remis par M. Kurt Planitz, directeur du secteur Est. C'est lui le responsable, c'est lui l'assassin de notre camarade.

Franz Tupfer était un homme prudent, désireux d'éviter les

ennuis jusqu'à la fin d'une guerre qu'il détestait en secret :

— Attention, attention, mes enfants ! Allez-vous accuser votre chef d'avoir falsifié un document ? Il va falloir le prouver.

— Oh ! s'il ne s'agissait que d'une falsification de documents ! Il s'agit d'une tentative de meurtre, comprenez-vous, monsieur Tupfer ? Cela vous semble-t-il suffisant pour témoigner contre lui ? Il est venu vous voir, peut-être, n'est-ce pas ? et vous lui avez remis le double de l'ordre de mission.

Franz Tupfer ne répondit pas tout de suite, atterré. Puis il se reprit :

— Ce double, vous l'avez encore, naturellement ? Montrez-le-moi.

Fritz Garten porta la main à sa poche de poitrine et s'arrêta, interdit, avant de fouiller ses autres poches :

— Je l'avais encore hier...

Franz Tupfer eut l'impression qu'un poids lui tombait de la poitrine, qu'il respirait enfin librement :

— Vous l'avez perdu ? Voyons, monsieur Garten, à qui ferez-vous croire cela ? Qu'alliez-vous faire à Stradjford sans ordre écrit ? Qui est responsable de la mort de votre camarade ? Votre chef, Kurt Planitz, prétendra toujours le contraire...

Oui, c'était bien là la chance insolente de Planitz, pensa Fritz Garten, déconcerté :

— J'ai dû le perdre à Stradjford ou au cours de l'attaque aérienne d'Imnok, dit-il enfin. Mais les chefs que nous avons vus pourront certifier...

— C'est ce que nous verrons, dit Franz Tupfer. (Il s'était levé, sûr de lui. Il avait pris sa décision : pour lui, il s'agissait de continuer à vivre tranquillement dans ce port de Norvège où l'avait envoyé un sort bienveillant. Sous aucun prétexte, il ne mettrait le doigt entre l'arbre et l'écorce.)... Je vais être obligé d'en référer à votre chef, M. Planitz, ajouta-t-il encore.

Ils se retrouvèrent dans la rue, désespérés.

— Planitz va simplement te congédier, Fritz, dit Walter Meyer. Et nous prendrons tous le même chemin.

Fritz Garten esquissa un geste de la main :

— Mais non ! Vous aurez simplement un autre directeur de troupe. La vérité est qu'aussi longtemps que je resterai avec vous, chacune de nos tournées sera une course vers la mort.

Meyer eut un sourire ironique :

— Alors, tu nous conseilles de nous aplatir ! Non, mon cher. Je ne te ferai pas ce plaisir, pas plus qu'à ce gros Planitz.

Fritz Garten monta dans le camion et considéra longuement le visage très calme de Karl Pykora.

— J'ai vraiment sa mort sur la conscience...

— Ah non ! Pas de ça ! s'écria Meyer, redevenu furieux. Qui nous a envoyés dans ces montagnes désertes, une véritable zone interdite ? Toi, peut-être ? Mais c'est le dernier tour que nous joue ce Planitz, je te le jure. La saloperie qu'il vient de nous faire va me permettre de lui briser la nuque, sois-en sûr.

— Mais que peux-tu faire contre lui ? demanda Fritz Garten.

Walter Meyer attendit que les quatre soldats qui emportaient le cadavre de Karl Pykora se fussent éloignés :

— À quoi cela peut-il servir d'avoir un oncle gouverneur d'un gros arrondissement provincial ?

Deux jours plus tard, la petite troupe recevait les papiers nécessaires pour son retour en Allemagne. Il fallut encore sept jours d'attente pour atteindre Berlin.

Immédiatement, Walter Meyer se précipita dans le bureau de son oncle. Mais le haut fonctionnaire lui fit aussitôt comprendre qu'il ne partageait pas son indignation.

— La guerre est la tache sublime de toute la nation... (Il déclamait, ce qui lui était si peu habituel que Walter Meyer en demeura interdit.)... Ce qui te préoccupe, Walter, est une petite jalousie personnelle.

— Écoute, mon oncle. Il faut que je te raconte une histoire qui n'a rien de personnel. C'est l'histoire de Miriam, de Fritz, et d'un salaud qui s'appelle Kurt Planitz. Cette histoire commence par un grand amour et finit par un meurtre.

Et il raconta. En face de lui, son oncle l'écoutait, intéressé. Sous l'attitude de commande du haut fonctionnaire, Walter eut l'impression qu'il retrouvait soudain l'homme, un homme qui ne l'interrompait pas, se taisait... Seul le visage devenait à la fois plus sombre et plus rouge, tandis que les veines de son front se gonflaient sporadiquement.

Quand Walter Meyer s'arrêta, la voix rauque d'émotion et de fatigue, le Kreisleiter demeura longtemps immobile, regardant fixement ses mains.

— Et tout cela est vrai, Walter ? Es-tu prêt à témoigner sous serment que cela s'est passé comme tu le dis ?

— Avec plaisir. Tu sais que je ne t'ai jamais menti.

— Je le sais, mon garçon. Demain, je ferai mon rapport au gouverneur de province. Et à la Direction centrale de la Sûreté S.S.

Meyer fit une grimace :

— Est-il nécessaire de passer par les S.S. ?

— Ce sont les seuls capables d'amadouer définitivement ton Planitz... *So oder so*, d'une façon ou d'une autre, comme dit le Führer.

— Alors, allons-y, mon oncle ! Je n'ai jamais souhaité l'enfer à

personne. Mais pour ce Planitz, c'est un endroit encore trop agréable.

À la Direction générale de la Sûreté S.S., le récit de l'oncle de Walter Meyer ne sembla étonner personne. Il y avait déjà un dossier Planitz.

— Nous allons vérifier tout cela, dit un *Sturmführer*.

Après trois jours d'une surveillance de jour et de nuit, la foudre tomba : Kurt Planitz reçut une convocation pour une « conversation urgente » dans l'immeuble redouté de la Prinz-Albrecht-Strasse.

Les sourcils froncés, Planitz considéra longuement la lettre :

— Qu'est-ce que cela peut avoir à faire avec le Théâtre aux Armées ? grommela-t-il à mi-voix.

La secrétaire crut que la question s'adressait à elle :

— Peut-être veulent-ils vous nommer membre d'honneur des S.S. ?

L'ironie était évidente, mais il n'osa répondre. Il savait que chacune de ses paroles, chacun de ses actes faisaient l'objet d'un rapport à la Direction générale dont il dépendait. Il se contenta de la renvoyer d'un geste de la main. Mais il demeura longtemps perdu dans des pensées qui n'avaient rien d'agréable : que lui voulait-on chez les S.S. ?

Irène Berthold était aussitôt partie pour Lübeck afin de passer quelques jours chez sa mère.

Ce fut Lore Sommerfeld qui lui ouvrit la porte.

Pendant un instant, elles demeurèrent toutes deux sans parler, comme pétrifiées. Puis elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Irène, bégaya Lore. Pourquoi n'as-tu pas écrit que tu venais ? J'aurais...

M^{me} Berthold les interrompit. Elle prit sa fille dans ses bras et la serra longuement contre elle avant de commencer à l'interroger :

— Alors, vous êtes tous de retour ? Et sans attendre une réponse, elle poursuivit : ... Combien de temps restez-vous ? Et comment vont tous les autres, Fritz, Walter, et Sonia l'extravagante... ?

— Mais laissez-moi un peu respirer, dit Irène en riant et en se dégageant de l'étreinte de sa mère.

Dans la chambre à coucher, rien n'avait changé, sauf un petit berceau qui occupait un coin de la pièce. Un petit bonhomme joufflu, les yeux grands ouverts, suçait son pouce. En voyant les trois grandes personnes se pencher sur lui, il se mit à gazouiller.

— Oui, voici le petit Jupp, dit doucement Lore en s'asseyant près du berceau.

Déjà, la mère d'Irène préparait du café. Comme Irène s'approchait d'elle, elle lui murmura :

— Le Service de la Sûreté est après Lore.

Le ton de sa mère alerta immédiatement Irène :

— Le Service de la Sûreté ? Mais pourquoi ?

— À cause d'une lettre qu'elle a écrite à Erika. Elle lui parlait des raids aériens, des civils morts sous les bombes, des 50 grammes de margarine dont nous devons nous satisfaire.

— Mais c'est la vérité !

— Pour eux, c'est une atteinte au moral de l'armée. Nous ne devons écrire à ceux du front que ce qui peut les inciter à faire leur devoir de combattants : nous allons bien, nous sommes heureux, et si l'un d'eux meurt, nous sommes fiers de lui... Voilà le genre de lettre qu'on attend de nous. Ah ! tu ignores tout de ce qui se passe ici.

Irène se pencha sur le berceau pour caresser d'un doigt la main du bébé. Les doigts minuscules se refermèrent sur le sien et le tinrent solidement dans une explosion de petits cris de joie. Près d'elle, Lore, debout, laissait les larmes couler sur son visage :

— Ta mère t'a dit que le Service de la Sûreté est après moi. Hier, ils m'ont convoquée de nouveau. Pour la sixième fois. Pour me punir, ils m'envoient comme ouvrière dans une usine de munitions. Dix heures par jour. « Comme cela, vous n'aurez plus le temps de vous plaindre », m'ont-ils dit.

— Et le petit Jupp ?

La mère d'Irène intervint :

— Naturellement, je m'occuperai de lui...

Les yeux baissés, elle versait l'eau bouillante sur l'ersatz de café moulu.

Irène décrocha le téléphone :

— J'appelle immédiatement Fritz Garten. Peut-être trouvera-t-il un moyen de récupérer Lore pour la troupe.

Il lui fallut une heure pour obtenir la communication.

— Je pars immédiatement pour Lübeck, déclara-t-il dès qu'Irène lui eut exposé la situation.

Au moment de raccrocher, il vint à Irène une idée qu'elle ne s'expliquait pas :

— Et si tu amenais Sonia avec toi...

Elle entendit Fritz Garten rire au loin.

— C'est une idée formidable, Irène, mais je me demande comment elle t'est venue. S'il y a quelqu'un qui peut s'arranger avec les bonzes de la Sûreté, c'est notre Sonia. Même la guerre ne peut détruire ce qu'un écrivain a appelé « le trop humain »...

Dès le lendemain matin, Sonia Deppe fit son entrée dans le bureau du chef de la Sûreté de Lubeck. Il avait voulu répondre qu'il était trop occupé pour la recevoir, mais à la description que le planton

lui avait faite de la visiteuse il avait changé d'avis.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il sans perdre de temps.

Avec un sourire plein de confiance, elle s'était assise et pelotonnée dans le fauteuil le plus proche de lui.

— ... Vous venez me demander quelque chose ? continua-t-il de son air le plus méfiant.

— Voilà ce que c'est d'être intelligent de naissance. Un autre ne l'aurait pas deviné tout de suite.

L'intonation légèrement faubourienne de sa voix était irrésistible. Le Sturmführer, qui était resté debout, fit lentement quelques pas vers la droite pour mieux voir les genoux que la largeur de son bureau lui dissimulait.

— Et que voulez-vous de moi ?

Sonia haussa les épaules :

— Rien d'extraordinaire, dit-elle légèrement... Je voudrais seulement que ma meilleure amie puisse de nouveau faire partie de ma troupe du théâtre aux Armées.

— Et qu'est-ce que j'ai à faire avec votre « Théâtre aux Armées » ?

Il s'était encore rapproché d'elle et la surplombait presque.

— Mon amie Lore a des ennuis à cause de vous.

— Lore ? (Son regard se détournait de Sonia)... Vous ne voulez pas dire Lore Sommerfeld ?

— Mais si, c'est justement elle...

Son sourire était devenu d'une douceur qui s'il n'avait rien d'angélique, était plus qu'une promesse. Malgré tout, le métier reprit le dessus et le policier se mit à hurler :

— Vous n'avez qu'à vous chercher une autre amie !

Comme par hasard, Sonia étira ses jambes et les souleva un peu pour mieux les voir.

— On ne peut pas choisir ce qu'on voudrait en temps de guerre. Moi, je suis très contente de ce que je peux avoir.

Le Sturmführer, les yeux fixés sur les jambes de Sonia, toussota nerveusement avant de pouvoir articuler d'une voix un peu rauque :

— Votre amie a écrit des lettres où elle attaquait le moral des forces armées.

— Mon amie n'est pas intelligente, Herr Sturmführer, ni aussi complaisante que moi. Mais c'est mon amie.

Il y eut un long silence. Puis, marmonnant un juron entre ses dents, le policier tourna les talons, se dirigea vers son bureau et prit un bloc-notes :

— Quand part-elle, votre troupe ?

— Dans une semaine.

— Quel est votre chef ?

— Le metteur en scène Fritz Garten, secteur Est.

— C'est bien. Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite ? Le secteur Est, c'est le front, c'est une sorte de participation aux combats, une façon de se racheter... (Il avait trouvé le moyen de tranquilliser sa conscience nazie.)... La confirmation de l'élargissement de votre amie partira demain par la poste... à moins que...

Il s'arrêta net. Sonia s'était levée. Avec un mouvement gracieux, elle tirait sa jupe, la lissait sur ses jambes. D'un seul coup, sa poitrine était ressortie, deux globes durs où pointaient, sous la blouse translucide, deux mamelons de négresse...

— Que vouliez-vous dire ? À moins que je ne vienne la chercher ?

— Je termine mon service à 19 heures.

Il avait perdu toute retenue et ne quittait pas des yeux les seins de Sonia, comme hypnotisé.

— Évidemment, je viendrai... si vous me promettez que j'aurai la lettre qui élargit mon amie.

La bouche sèche, il parvint à prononcer un « oui » qu'il accompagna d'un mouvement de tête de plus en plus nerveux.

— ... À 19 heures, alors.

Il eut le même hochement de tête nerveux, puis se ravisa :

— Mais comment vous appelez-vous ?

— Sonia.

— Je m'appelle Emil Heumann.

Irène et Fritz Garten attendaient le retour de Sonia dans un petit café. Depuis longtemps, leur tasse d'ersatz de café et l'assiette de gâteaux secs étaient vides. Anxieusement, ils regardaient la porte par où elle devait apparaître. Et finalement, ce fut elle, rayonnante comme toujours, exagérant encore le mouvement de ses hanches et son intonation des faubourgs populeux de Berlin :

— Affaire conclue, mes agneaux ! Le poisson est ferré, et comment ! Ce soir, il sort avec moi.

— Tu n'iras pas, dit Fritz Garten.

— C'est cela ! Pour qu'il se fâche vraiment et envoie Lore crever dans une usine de munitions dix heures par jour à vingt mètres sous terre.

Fritz Garten, interdit, regarda Irène :

— Mais je n'ai jamais voulu ça. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Tais-toi, gros hypocrite ! dit Sonia. (Elle lui posa la main sur l'épaule et se mit à rire)... Vous vous faites bien trop d'idées à mon sujet. J'ai l'habitude de me démerder seule, petits-bourgeois ! Nous allons commencer par vider tant de verres de « schnaps » qu'il y en

aura un de nous deux qui croira le lendemain matin tout ce qu'on lui racontera ! Et je vous jure que ce ne sera pas moi. J'en ai enterré de plus coriaces que lui. Je sais que tu n'aimes pas mes mauvaises manières, Fritz Garten, mais les mauvaises manières, ça sert parfois. Et crois-moi, s'il m'est arrivé de coucher, c'est toujours avec un homme qui me plaisait ! Et il n'y en a pas eu beaucoup !

Le lendemain matin, Sonia, sans un mot, déposa sur la table de la salle à manger l'ordre d'élargissement de Lore. Puis, après avoir avalé deux comprimés d'aspirine, l'un « contre le mal aux cheveux » et l'autre « contre la gueule de bois », elle reprit immédiatement le train pour Berlin.

— Munitions ! hurla Doelles.

Il était couché à l'abri d'un parapet de terre derrière sa mitrailleuse, courbé sous le bombardement de l'artillerie russe. Des autres trous d'hommes, on criait tout comme lui : « Munitions ! Des munitions ! » Les coups de canon s'espaçaient. Mauvais signe : dans quelques minutes, les Soviétiques allaient attaquer.

La voix du lieutenant Peters retentit :

— Au prochain arrêt du bombardement, nous battons en retraite ! Faites passer l'ordre !

Doelles hurla l'ordre du lieutenant à son voisin le plus proche.

Une minute encore... le feu des Russes devenait de plus en plus faible.

— Maintenant ! cria Peters.

Doelles souleva sa mitrailleuse et, la tête dans les épaules, se mit à courir vers l'arrière.

Le lieutenant Peters attendit que tous ses hommes eussent abandonné leurs trous. Puis il s'élança à leur suite.

Un peu tard : les Russes tirèrent un peu plus tôt que prévu, autant pour intercepter la retraite des hommes de première ligne que pour interdire l'arrivée des renforts.

Il fallait courir, courir le plus vite possible pensait Peters. C'était une question de vie ou de mort. Accroupi, les yeux fixes, haletant, il courait. Tous ses hommes devaient avoir atteint leurs nouveaux abris.

Il était à cinq pas de la seconde ligne, du salut, quand un obus éclata juste derrière lui. Il ressentit comme un coup de poignard et ce fut tout.

L'adjudant-chef Müller et Jupp Doelles ressortirent de leur tranchée pour traîner le lieutenant derrière le parapet.

— Et maintenant ? dit Doelles.

Il venait de fermer les yeux de l'officier mort sur le coup.

— Maintenant, décida Müller, nous manquons de munitions pour arrêter l'offensive russe. On continue à battre en retraite. Je prends le

commandement jusqu'à l'arrivée d'un nouveau commandant de compagnie.

Trois jours plus tard, un renfort de quarante-deux hommes fit enfin son entrée dans le village détruit. Derrière eux roulaient lentement deux chars de paysans russes, une voiture à sièges-baquets et une cuisine roulante.

— C'est pas trop tôt, murmura Doelles en clignant des yeux pour mieux voir le visage de l'officier assis dans la voiture.

Il poussa Müller du coude :

— Dis donc, mais c'est Kramer.

— Lui-même, répondit l'adjudant-chef en rebouclant son ceinturon... Et ils ont l'air d'avoir dégusté autant que nous... Enfin, c'est pas si mal que ça...

Les quarante-deux hommes étaient les restes de la compagnie de Kramer. Avec les survivants de la 4^e compagnie, il allait reconstituer une seule unité dont l'effectif serait environ les trois quarts d'une compagnie normale.

— Section, halte ! commanda un adjudant. Rompez les rangs !

Le sergent Pumpe ramena la crosse de son fusil au sol et jeta autour de lui un regard méfiant.

Jupp Doelles s'approcha lentement de lui, flairant chez le nouveau venu une âme qui lui était apparentée :

— Alors, mon pauvre vieux, on t'a donné trop de levain dans ton biberon, dit-il au sous-officier qui le dépassait d'une tête.

L'autre regarda de toute sa hauteur ce petit bonhomme râblé qui parlait le rhénan de Cologne. Il lui semblait avoir vu ce visage-là quelque part. Il réfléchit un instant, puis se souvint : c'était le jour où il avait voulu lire au lieutenant les poèmes qu'il écrivait pour Lore. Et cette espèce de rustre était survenu.

— Comment t'appelles-tu, mon grand ? demanda aimablement Doelles, de plus en plus désireux de faire connaissance.

— Pumpe, répondit sèchement le sergent.

Doelles eut un large sourire :

— Pumpe ! Mais je ne savais pas que c'était un nom d'homme [1].

Le grand Pumpe se redressa encore plus avec un grognement de mauvais augure.

— Et toi, comment t'appelles-tu, nabot ?

Doelles sentit qu'il était allé trop loin.

— Doelles, dit-il en souriant.

Pumpe le regarda longuement, puis fit un pas vers lui :

— Que dis-tu ? Doelles ? Serais-tu celui qui s'appelle Jupp Doelles ?

Le sourire de Doelles s'élargit, devint tout à fait pacifique.

— Je ne savais pas que ma renommée avait atteint la 6^e compagnie. Mais puisque c'est ainsi...

Il n'acheva jamais sa phrase. Un crochet du droit de Pumpe la lui renfonça dans la gorge.

— Ainsi, tu vis encore, espèce de voyou !

Comme dans un rêve, Doelles entendait une voix tonner à ses oreilles à travers de l'ouate qui allait s'épaississant. Un second coup de poing atterrit sur son crâne, mais le troisième le toucha juste à la pointe du menton, et le caporal-chef Doelles eut l'impression de sombrer dans un trou si profond qu'il pensa n'en jamais ressortir, tandis que s'élevait encore la voix vengeresse de Pumpe :

— La fille la meilleure du monde te donne un enfant et tu la laisses tomber... Tu n'es qu'un voyou !

Au début d'octobre, la troupe de Fritz Garten retrouva à Minsk son centre d'activité. Avec Lore, elle était complètement reconstituée, à l'exception toutefois de Karl Pykora.

On avait offert à Garten un remplaçant pour le musicien mort en Norvège, mais il avait refusé.

— On ne remplace pas un Karl Pykora... J'ai parfois l'impression qu'on traite les hommes comme des machines qui se composent de pièces de rechange.

Walter Meyer lui avait donné raison.

— Comme cela, nous resterons entre nous. Tant qu'il s'agira de tapoter sur un mauvais piano, je pourrai toujours le faire.

Mais, dès le premier jour, les formes rebondies de Sonia Deppe allaient provoquer un petit incident.

Un officier payeur, qui bénéficiait d'excellentes relations en tant que tel, lui fit parvenir sa carte accompagnée d'un immense sac de pralines et d'une invitation à partager avec lui le dîner de la soirée suivante et le temps libre qu'elle pourrait ensuite lui consacrer.

C'en était trop pour Walter Meyer, bien qu'il fût habitué à ce genre de souffrances. Jurant et pestant, il arracha à Sonia le sac de bonbons et le jeta par la fenêtre. Ce n'était certainement pas la manière dont il fallait traiter la Berlinoise qui se jeta sur lui, toutes griffes dehors !

— Si tu te mets à être jaloux des bonbons qu'on m'envoie, tu peux te dire que c'en est fait de nos relations. Et avant de refermer sur elle la porte du bureau, elle se retourna pour lui lancer la flèche du Parthe : ... Et pour que tu en sois convaincu, eh bien, je sors ce soir avec ce gars-la ! Pour dîner !

Désespéré, Meyer se tourna vers Fritz Garten :

— Je crois que je finirai par la tuer un de ces jours...

Garten le regarda quelques instants sans parler d'un air sévère ; puis il dit :

— Alors, vous allez recommencer à vous disputer tous les deux ? Écoute, Walter, tu te conduis comme un idiot !

Walter Meyer, grinçant des dents, ne répondit rien. Après quelque temps, Garten, apercevant dans un coin de la pièce un gros bâton, le prit et se dirigea à son tour vers la porte.

— Pour la première fois, je vais dire à ton amie Sonia tout ce que je pense de sa conduite.

Walter, effrayé, se précipita pour lui barrer le passage :

— Hé là, mais tu ne vas pas... Fritz, voyons !

— Toi, tu vas me faire le plaisir d'attendre ici la fin de notre entretien.

Sonia le reçut d'un air triomphant :

— Alors, le gentil Walter t'envoie pour faire la paix...

Mais elle se tut aussitôt en voyant le bâton que Garten balançait d'un air décidé.

— Non, c'est moi qui veux te parler. Écoute-moi bien ; ce soir, tu ne sortiras pas avec ce galonné, comprends-tu ? À partir de maintenant, tu vas te conduire différemment, de sorte que Walter n'ait pas tous les jours sa petite crise de nerfs. Tais-toi, bon Dieu ! C'est moi qui parle ! (De plus en plus menaçant, il lui agitait le bâton sous le nez.)... Ne m'interromps pas. Et j'ai décidé qu'à la prochaine occasion, vous vous marierez tous les deux. Tu ne trouveras jamais de meilleur mari que lui. Et lui ne trouvera jamais de femme qui lui convienne aussi bien, voilà ce que je pense. C'est ça, ou le bâton.

— Puisque c'est ainsi, je me vois obligée de céder à la force.

— Et ce soir, tu ne sors pas avec ton trésorier-payeur.

Sonia se mit à rire :

— Il faut bien que je l'asticote de temps en temps, le Walter...

— La prochaine fois, tu l'asticoteras mais en te conduisant comme une femme mariée. Compris ?

— Promis... Mais dis-moi, grande brute, qui t'a appris à parler aux femmes ?

Quand Garten revint, le bâton à la main, Walter Meyer le regarda sans mot dire d'un air inquiet. Il le vit remettre le bâton dans son coin. Puis, sur un ton catégorique, Fritz Garten déclara :

— Vous allez immédiatement vous marier. Elle a dit oui à ta demande en mariage.

L'oncle de Walter Meyer avait fait du bon travail. La redoutable Prinz-Albrecht-Strasse était intervenue, et « Kurti » transpirait à grosses gouttes :

— Vous n'allez quand même pas prétendre nous prouver que cet

ensemble de plaintes n'a aucun fondement. Nous prenez-vous pour des idiots ?

Le policier, furieux, fixait Kurt Planitz qui, assis en face de lui, très pâle, jouait nerveusement avec son mouchoir.

— Je ne comprends absolument rien à cette accusation. Je ne peux vraiment pas concevoir comment Garten a reçu cet ordre de route qui l'envoyait droit chez les partisans, dans une région interdite...

Vous prétendez donc qu'il s'y est rendu par plaisir en risquant sa peau et celle de ses camarades... dont un est mort. (Le policier attendit un instant une réponse qui ne vint pas, puis avec un sourire cynique qui acheva de démoraliser Planitz)... Et peut-être allez-vous prétendre que vous n'avez pas tué la femme de Garten rappelez-vous... un soir, à Posen ? Hein ?

Planitz s'essuya le visage avec son mouchoir :

— C'était une erreur, bégaya-t-il.

— Une erreur... Voyons cela.

Lentement, il se mit à tambouriner sur le dossier qui était devant lui et qu'il n'avait pas encore ouvert. Planitz tenta de recourir à d'autres méthodes de défense :

— Vous faites plus de cas de ce cabotin que de moi. Je suis un vieux camarade du parti Herr Sturmführer.

Sans se hâter, le policier feuilleta le dossier :

— Pas si vieux que cela, mon cher. Vous avez tout simplement pris le bon train en marche quand d'autres avaient fait tout le travail. Et que vois-je ? Mais vous avez été comédien vous-même, un collègue de ce Garten que vous traitez de cabotin...

Avec volupté, il étudiait à fond chacun des rapports qui s'accumulaient méthodiquement sur sa gauche. Planitz ne disait plus rien. Un léger tremblement agitait son corps tandis que ses yeux hagards mesuraient l'épaisseur du dossier constitué depuis des années semblait-il, contre lui. Combien de pages, combien de rapports ? pensa-t-il, désespéré. Est-il possible qu'ils sachent tout, tout de moi ? Il eut l'impression qu'un seau d'eau glacée se déversait d'un coup entre ses épaules le long de son dos. Que dire, que faire ?

— On ne peut pas ajouter foi à tous les racontars qu'on colporte sur les gens. Dès qu'on a une situation quelconque, on est en butte à de nombreux jaloux...

— Assez de bavardages ! coupa brutalement le policier. Nous allons convoquer ce sieur Garten et nous le mettrons en face de vous...

— Oui...

Il parvenait à peine à articuler ce simple mot.

— Avec tous les autres témoins, naturellement.

Je suis perdu, pensa-t-il. Perdu. Il faut empêcher à tout prix que

Garten vienne à Berlin, que Garten dépose.

Et une idée prodigieuse lui vint :

— Puis-je vous faire une proposition, Herr Sturmführer... ?

Il s'était levé, mais pour se tenir droit, il dut s'appuyer au bureau de l'homme tout-puissant qui tenait son sort entre ses mains et qui le fixait de ses yeux impitoyables.

— Dites toujours.

— Pourquoi ne partirais-je pas pour la Russie pour procéder à une contre-enquête, sous vos ordres ? Un homme averti en vaut deux et voit bien des choses qui échappent au commun des mortels. Tout ce que je vous rapporterai aura pour base des documents et des témoignages incontestables. J'ai commis quelques fautes, comme tout le monde, mais je prouverai qu'il s'agit d'une campagne de calomnie dont je ne m'explique pas encore la raison. Certains milieux sèment sciemment la méfiance, ils veulent abattre ceux qui croient à la victoire finale de notre peuple. Garten et sa bande doivent bénéficier de certains appuis qu'il faut mettre à jour...

Le policier l'interrompt d'un mouvement de main assez dédaigneux. « Pour se tirer d'affaire, il est capable de découvrir quelque chose, pensait-il. On ne sait jamais... Ce profiteur vendrait sa propre mère. »

Il ne se pressait pas de prendre une décision. Comme tous les policiers du monde, il avait du temps devant lui, et le temps était son allié. Planitz se sentait de plus en plus misérable.

— D'accord... Partez pour la Russie...

Ai-je bien entendu ? se demanda Planitz. Mais l'autre poursuivait, réfléchissant avant et après chaque phrase :

— ... Je vais vous faire donner immédiatement tous les papiers nécessaires... Au cours de votre voyage, vous vous présenterez tous les jours au bureau local du Service de la Sûreté, compris ? Je veux pour chaque jour le coup de tampon et la signature réglementaires... Et pas d'initiatives dans le genre de la Norvège sans l'accord d'une autorité supérieure...

— Merci, *Herr Reichsführer*, bégaya Planitz en se courbant servilement devant le potentat à l'uniforme vert-de-gris. Je serai digne de votre confiance...

— Attendez les papiers dehors. Vous partez demain à la première heure...

Il attendit que Planitz, sortant à reculons et s'inclinant plusieurs fois, eût refermé la porte pour décrocher le téléphone et donner des ordres concernant le départ de son nouvel agent. Il parlait lentement, comme toujours. Et après un silence encore plus long que les autres, ses lèvres se détendirent en une sorte de sourire pour ajouter :

— ... À surveiller... Mettez-lui un bon agent aux trousses, qui ne

le lâche ni le jour ni la nuit... Rapport quotidien... Mais défense d'intervenir, quoi que fasse ce Planitz... Même s'il s'agit d'un meurtre...

La compagnie, sévèrement éprouvée, devait prendre à l'arrière quelques jours de repos. Après une marche de nuit, elle arriva dans un kolkhoze, sa destination finale, peu avant midi.

Le directeur allemand de la coopérative agricole était un membre du parti, un Sonderführer âgé, au ventre proéminent.

— C'est vous, le juteux de ce détachement ? demanda-t-il à l'adjudant-chef Müller.

Müller, trop occupé à mesurer de la tête aux pieds cet homme trop bien nourri, ne répondit que par un hochement de tête.

— ... Bielkino vient d'appeler, poursuivit le Sonderführer. Il y a ce soir représentation du Théâtre aux Armées. Vous y enverrez tous vos hommes pour que la baraque soit pleine.

— D'ac... dit simplement Müller en comparant mélancoliquement son sort à celui des gens de l'arrière. (Puis il entra dans la grange où ses hommes s'étaient déjà effondrés avec tout leur barda sur les paillasses préparées à leur intention.)... Écoutez tous ! Ceux qui veulent assister ce soir à une représentation théâtrale à Bielkino, rassemblement dans une demi-heure. Mais rasés de près et le cou lavé au savon. Pas une trace de crasse, s'il vous plaît ! Nous sommes à l'arrière ! (Il se retourna vers Doelles)... Toi aussi tu viens, j'espère.

Le caporal-chef fit la moue :

— Si c'est pour voir la même chose qu'avec la dernière troupe... Une vieille grand-mère ! Et c'est pour ça qu'il faut se raser de près, comme tu dis...

La représentation avait déjà commencé quand le sous-lieutenant Kramer fit son entrée avec vingt hommes de sa compagnie.

Walter Meyer, en robe de chambre et affublé d'une barbe, terminait sur la scène un de ses tours de prestidigitation et remerciait l'assistance de ses applaudissements en s'inclinant profondément. Il s'adressa de nouveau au public :

— Et maintenant j'arrive au point culminant, à l'apogée de ma représentation : je vais vous débiter à la scie une femme vivante !

— Chiqué ! dit le sergent Pompe en se frayant un chemin derrière Müller et Doelles dans les derniers rangs de la salle.

Les nouveaux arrivés ne virent pas grand-chose du numéro sensationnel de Meyer. Quand ils parvinrent enfin à s'asseoir, la femme coupée en morceaux se dressait de nouveau sur la scène, intacte malgré le cercueil scié de long en large, montrant à tous son

sourire éclatant et ses formes rebondies. C'était Sonia !

— Mais je la connais, chuchota Doelles en se relevant à moitié du banc où il venait de prendre place.

Pumpe le tira en arrière en ricanant :

— Rassieds-toi donc, c'est pas toi qu'on veut voir sur la scène.

— Mais je la connais ! répéta Doelles plus fort en écartant la main du sergent. Elle était là le jour où j'ai rencontré Lore...

— Ta gueule ! cria un fantassin du dernier banc.

— Je parierais gros que c'est elle !

Il s'était dressé complètement, sans se soucier des cris qui s'élevaient derrière lui, indifférent aussi à ce qui allait se passer sur la scène, n'espérant qu'une chose, voir apparaître encore un visage connu.

Derrière le grossier rideau de jute qui séparait la scène du vestiaire, Lore Sommerfeld, debout, attendait de faire son entrée.

Elle portait une robe très courte avec des manches bouffantes ; ses cheveux blonds étaient tressés en deux longues nattes.

Meyer avait arraché sa fausse barbe pour s'asseoir devant un vieux piano.

— Et maintenant, en avant la danse et la musique, dit-il avec un clin d'œil amical vers Lore.

Au premier accord, Lore apparut. Aussitôt, les soldats applaudirent de bon cœur devant cette écolière qui s'avavançait timidement, un doigt dans la bouche, avec une mine effarouchée, tout en jouant de l'autre main avec ses tresses. C'était un spectacle familier pour eux : là-bas, très loin, en Allemagne, ils avaient vu des milliers de petites filles semblables, tout innocence et candeur.

Mais de la salle obscurcie un hurlement rompit l'enchantement :

— Lore ! Lore ! (Doelles avait bondi sur son banc et criait, rejetant en arrière Müller et Pumpe qui tentaient de le retenir.)... Lore !

Sur la scène, Lore Sommerfeld s'était immobilisée, comme pétrifiée, les bras collés au corps. Dans la coulisse, Fritz Garten, qui faisait office de souffleur, tentait en vain de la tirer de sa torpeur :

— Continue, Lore !

Tout autour de Doelles, ses camarades s'étaient levés et tentaient de le retenir. Un seul homme avait compris d'un coup la situation, le sous-lieutenant Kramer. Dans le tumulte général, il éleva la voix :

— Lâchez Doelles ! Lâchez-le !

Clouée au sol, mais chancelante d'émotion, pâle comme une morte sous sa couche épaisse de fard, Lore porta enfin la main à sa gorge. Fritz Garten abaissa rapidement le rideau de l'avant-scène et courut à elle pour la soutenir. Au fond de la salle, Doelles se débattait toujours :

— Mais lâchez-moi, imbéciles ! Lâchez-moi !

L'officier avait réussi à se frayer un chemin jusqu'à lui :

— Lâchez cet homme ! commanda-t-il. Puis il se tourna vers Müller pour dire sévèrement : ... Vous êtes pourtant au courant de cette affaire, adjudant-chef ! Vous auriez dû comprendre ce qui se passait et rétablir l'ordre. (Il avait pris Doelles par le bras avec une autorité telle que celui-ci cessa de se débattre.)... Suivez-moi. Je vous emmène derrière la scène. Vous allez retrouver votre Lore, si c'est bien elle.

Fritz Garten avait porté Lore jusqu'au vestiaire. Il rayonnait de joie :

— Enfin, tu l'as retrouvé, ton Jupp.

Lentement, la jeune femme revenait à elle, incapable encore de concevoir le miracle qui venait d'avoir lieu. Après l'avoir fait asseoir sur un coffre, Garten pensa à la représentation :

— ... Je vais essayer de faire attendre le public en racontant une ou deux grosses plaisanteries. Mais il faudra enchaîner rapidement.

Son regard inquiet se porta sur Sonia qui, malgré son émotion, se mit à rire :

— Dans un cas pareil, c'est toujours à moi qu'on recourt, hein ? C'est bon. J'enfile mon costume vert qui est aussi décolleté en bas qu'en haut ; ils vont tous en rester bouche bée.

Walter Meyer protesta :

— Non, pas le vert... Tu sais bien que je ne peux pas le supporter. Et tu m'as promis de...

Elle l'interrompt d'un air aussi majestueux que possible :

— Voyons, Walter : pour une soirée aussi exceptionnelle, tu sais bien qu'il faut recourir à des mesures exceptionnelles...

Ils étaient en face l'un de l'autre, lui et elle, elle et lui. Muets, émus jusqu'aux larmes parce qu'ils se revoyaient contre toute espérance, toute vraisemblance. Ils étaient seuls, tous s'étaient discrètement éclipsés.

— Lore, murmura-t-il enfin.

Sa gorge était serrée, sa voix rauque. Timidement, il s'avança d'un pas vers elle.

Elle fit un effort pour sourire ; jamais elle n'avait cru jusqu'alors que ce pouvait être si difficile.

— Comment vas-tu, Jupp ?

« Mon Dieu, pensa-t-elle, mais c'est tout ce que je trouve à lui dire. Je suis aussi idiote que sur la scène, quand j'ai le trac et que je ne peux m'arrêter de trembler. »

— Enfin, te revoici... (Il s'arrêta, comprenant soudain qu'il se comportait comme un niais.) Oh, ma Lore...

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui, pensant que le bonheur, pour lui, serait de ne jamais plus la lâcher. Puis ce fut un torrent de paroles de part et d'autre, comme si un barrage venait de s'effondrer.

— ... Et tous me disaient que tu étais mort. Mais je savais, je savais...

— Et moi je te recherchais partout, à l'Office du Théâtre, dans les autres troupes...

— Et le bébé, je l'ai nommé Juppi, le petit Jupp, comme toi.

Il s'arrêta net de parler, sans comprendre :

— Le bébé ? dit-il enfin... Tu as eu un bébé, un garçon, de moi ?

Elle fit oui de la tête.

— Et il te ressemble tellement ! Et c'est un petit effronté, comme toi... (Elle s'interrompt, rejeta la tête en arrière pour mieux le voir tandis que ses yeux une fois de plus s'emplissaient de larmes.)... Dire que je t'ai de nouveau à moi...

Elle referma les bras derrière la nuque bronzée par les intempéries de tant d'années de guerre et à travers tant de pays, et ils restèrent ainsi longtemps, silencieux, ivres de bonheur.

Sur la scène, Sonia saluait les troupiers qui l'applaudissaient follement.

— Alors, les enfants ? Que voulez-vous voir ?

Elle s'était avancée au-dessus de la rampe en regardant les premiers rangs de son public d'un air provocant.

— De la danse ! De la danse ! hurlèrent les hommes.

— Alors, allons-y ! Moi, j'obéis toujours aux hommes qui me plaisent. N'est-ce pas, monsieur le chef d'orchestre ? demanda-t-elle en se tournant vers Walter Meyer qui murmura :

— Tu me revaudras ça tout à l'heure...

— Et vous autres, ne tirez pas sur le pianiste ! Il fait vraiment tout ce qu'il peut !

Le sous-lieutenant Kramer et Irène Berthold étaient sortis de la salle et s'étaient arrêtés derrière l'autocar qui les dissimulait un peu.

— Sais-tu... je ne croyais pas qu'on se reverrait un jour.

Il trouvait difficilement ses mots, caressait de la main l'épaisse chevelure brune d'Irène.

La clarté de la nuit étoilée était telle qu'ils voyaient distinctement les moindres traits de leurs visages.

— Je suis si heureuse, dit-elle, heureuse aussi pour Lore. Aucun de nous ne croyait que ce Jupp dont elle parlait tant vivait encore.

— As-tu pense autant à moi qu'à eux ?

Ce n'était pas un reproche, mais sa voix était triste.

— Naturellement, voyons, dit-elle en levant son visage vers le

sien et en le regardant en souriant... Mais nous pouvions au moins nous écrire, tandis que Lore... (Elle cessa de parler pour scruter d'un air méditatif le visage du jeune officier)... Tu es devenu différent, plus adulte... Jadis...

Il se mit à rire :

— Oui, il s'est passé beaucoup de temps. Mais il y a un endroit où rien n'a changé, et c'est ici... (Il lui avait pris la main pour la mettre sur son cœur)... La seule chose que je ne sais plus, c'est si je t'ai déjà dit que je t'aime.

Elle secoua la tête, souriant toujours :

— Peut-être. Mais je voudrais bien te l'entendre dire. Cent fois, mille fois...

À quelques kilomètres au sud d'Orcha, la voiture à sièges-baquets s'enlisa.

Kurt Planitz s'éveilla en sursaut et, effrayé, saisit son pistolet :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en bégayant.

— Saloperie de boue ! jura le caporal-chef qu'on lui avait assigné comme conducteur. Nous sommes enlisés. Poussez derrière !

En geignant, Planitz descendit de voiture et s'arc-bouta derrière le véhicule.

— Allons-y ! hurla le conducteur. À mon commandement, oh... hisse !

Aussitôt, il emballa son moteur et la voiture fit un bond en avant. Perdant l'équilibre, Planitz s'effondra à plat ventre dans une bouillie épaisse et brune. Déjà, le conducteur lui criait :

— ... Pressez-vous un peu, bon Dieu ! Ou voulez-vous jouer à servir de cible aux partisans ?

D'un vaste mouvement du bras, il indiquait la forêt qui s'étendait, impénétrable, de chaque côté de la route.

Dégouttant de vase, Planitz remonta sur son siège, sans un mot. « Il faudra bien que Garten me paie tout cela, pensa-t-il haineusement. Tout, l'angoisse, les humiliations, les rigueurs de ce voyage que je ne dois qu'à lui. »

— Devant vous, c'est Stavenkov, annonça le conducteur.

En regardant bien, Planitz aperçut un groupe de petites chaumières brunes que rien, au premier abord, ne distinguait de la steppe environnante. Le véhicule continua à avancer, puis s'arrêta devant l'une des isbas.

— Hello ! cria le caporal-chef.

Une jeune femme apparut sur le seuil de la porte et, sans un sourire, les regarda d'un œil interrogateur.

— ... Cette petite bonne femme s'appelle Aricha, dit le conducteur à Planitz. Ne la serrez pas de trop près, c'est un bon

conseil.

Une femme... Le gros Planitz la mesura en connaisseur des pieds à la tête. Des cheveux noirs, un visage mince et bruni auquel les pommettes saillantes ajoutaient une note intéressante.

— Tu parles l'allemand ? demanda-t-il.

Aricha inclina brièvement la tête.

— Un peu. J'étais professeur.

Planitz eut un claquement de langue approbateur. Les yeux de la Russe se rétrécirent.

— Une Russe cultivée ! Ça existe donc ! Quel âge as-tu, petite ?

Le conducteur intervint :

— Je vous conseille une fois de plus de cesser votre bla-bla-bla. La petite a vingt-trois ans, elle a cinquante-six de tour de taille, et si vous voulez vous en assurer, vous vous retrouverez écorché vif. C'est compris ?

À l'intérieur, la « petite », comme disait le conducteur, le précéda pour lui montrer sa chambre, une pièce toute nue avec, dans un coin, un lit de camp et deux couvertures.

— Bonne nuit, dit-elle aussitôt en se dirigeant vers la porte.

Planitz la saisit par le bras :

— J'ai l'impression que ce lit est bien dur.

Elle se dégagea brusquement :

— Si tu couches sur ton ventre, avec toute ta graisse, tu le trouveras mou.

Déçu, vexé, Planitz retira son uniforme couvert de boue et s'allongea sur le lit. Je resterai ici quelques jours, se dit-il. Puis il se rappela que le but de son voyage dans cet horrible pays était Garten, Fritz Garten, et qu'il lui fallait sa peau pour sauver la sienne.

— Il ne m'échappera pas, il ne peut pas m'échapper, murmura-t-il encore avant de s'endormir. Mais il faut bien s'amuser un peu de temps en temps...

Un léger bruit de ferraille le tira de son sommeil.

Encore engourdi, il ouvrit les yeux. Il faisait à moitié clair. Il lui fallut quelques secondes pour se rendre compte qu'il était dans une pièce nue, celle d'une pauvre chaumière, au fin fond de la Russie, et à la recherche de Fritz Garten, pour l'écraser définitivement.

Presque imperceptibles, des pas crissèrent sur le sol de la terre de la pièce du devant.

Aricha, pensa Planitz, complètement éveillé maintenant. Cette jeune Russe. En la prenant par le bras, la dureté de ses muscles l'avait frappé. Une chatte sauvage. Il rejeta ses couvertures, se retrouva hors du lit, passa rapidement un pantalon. Pieds nus, il se dirigea vers la porte en lissant ses rares cheveux.

Il ouvrit brusquement la porte pour la surprendre, mais elle ne

lui accorda qu'un regard rapide. Toujours penchée sur le fourneau dont la plaque supérieure était ouverte, elle continua à le remplir de bûches. Il s'approcha d'elle sans qu'elle parût faire attention à lui. Pendant un instant, il contempla ses hanches. Des formes parfaites, pensa-t-il. Il sentit que ses mains tressaillaient nerveusement.

— Alors, comment ça va, petite ? Es-tu de meilleure humeur ce matin ?

Elle ne répondit pas, mais il eut l'impression qu'elle guettait ses mouvements du coin de l'œil. Par l'ouverture du fourneau, le reflet des flammes dansait sur son visage....

— ... Allons, ne fais pas tant d'histoires !

Il avait abattu ses mains sur une croupe étroite et ferme. Mais ce fut pour se retrouver rejeté en arrière, chancelant. Et se retournant comme une chatte, Aricha, un brandon à la main, lui menaçait le visage.

— Ne t'approche pas !

Planitz se mit à rire :

— Tu es vraiment belle, petite, quand tu es en colère.

Puis, haussant les épaules, il fit demi-tour comme pour s'en aller. Derrière lui, avec un soupir, Aricha laissa retomber le brandon dans le poêle.

L'occasion était trop belle. D'un coup, il se jeta sur elle, lui arracha sa blouse. Mais encore une fois il se trouva rejeté en arrière sous la contre-attaque subite d'une véritable bête sauvage dont les griffes lui labouraient le visage. Effaré, ne pensant qu'à protéger ses yeux, il les couvrit de ses mains. Quand il les retira, il vit qu'elles étaient pleines de sang.

— Espèce de pute ! Charogne !

Mais comme elle était devant lui, prête à repousser une nouvelle tentative, les yeux brillants de mépris et de haine, il s'enfuit dans sa chambre, pris de panique. Là, il se précipita sur sa valise pour y prendre le miroir dont il se servait pour se raser. On eût dit qu'il venait d'échapper à l'étreinte d'une panthère. Des sillons sanglants et profonds que les griffes avaient laissés sur ses joues, le sang coulait sur sa poitrine.

Le conducteur était déjà assis derrière son volant quand Planitz sortit de l'isba, échevelé, haletant, la veste déboutonnée et flottant au vent :

— Emmenez-moi tout de suite chez un médecin. Y a-t-il un hôpital dans les environs ?

Le conducteur connaissait la réputation d'Aricha et avait prévenu Planitz. Mais en voyant ce visage sans doute marqué pour la vie, il ne put croire qu'une femme fût capable de laisser des traces semblables de sa colère.

— Mais qu'est-ce qui vous a arrangé comme cela ?

— Je suis tombé dans un barbelé, expliqua rapidement Planitz.
Mais pressez-vous donc !

Tout en mettant le contact, le conducteur examinait attentivement les joues de l'homme assis à côté de lui ; à la fin il hocha la tête et dit :

— Il y a bien près d'ici un poste divisionnaire de secours. Mais je ne sais pas s'ils voudront s'occuper de vos égratignures. Ils ont autre chose à faire...

Planitz, furieux, l'interrompit :

— Mêlez-vous de vos affaires et conduisez-moi à ce poste de secours !

Le moteur tournait déjà. Le caporal-chef soupira, passa en première. Apercevant Aricha qui, sur le pas de sa porte, suivait du regard le départ des deux Allemands, il lui fit, comme d'habitude, un geste d'adieu.

Puis, avec un large sourire, il se tourna vers son compagnon :

— Vous ne voulez vraiment pas prendre congé de votre « barbelé » ?

Dans le poste divisionnaire de secours numéro 3, le médecin-chef Hans Berthold n'avait pas quitté sa table d'opération depuis huit heures. Et une vingtaine de blessés attendaient encore leur tour.

Quand la voiture de Planitz s'arrêta devant le poste, le Dr Berthold leva un instant la tête :

— Bon Dieu, un uniforme caca d'oie, dit-il, étonné, à son assistant. Qu'est-ce qu'il vient faire si près du front ?

Pendant que Planitz, enjambant les corps des blessés, s'approchait de lui, le Dr Berthold, sans le quitter des yeux, se lava soigneusement les mains dans une solution antiseptique. Deux infirmiers installaient sur la table d'opération un tout jeune soldat très pâle. Une douzaine d'éclats d'obus parsemaient sa chair livide, exsangue, sur toute la partie supérieure de son torse.

— Docteur, docteur ! cria Planitz, dès qu'il fut à portée de voix. Je vous en prie, faites-moi passer le premier. Je risque une septicémie. Et je n'ai pas le temps d'attendre. Je suis en service.

— En service ? répéta Berthold en jetant un coup d'œil sur cette silhouette rebondie de bonze du parti. Nous sommes tous en service. Que venez-vous faire ici ?

— Je suis Kurt Planitz, directeur à Berlin de l'Office du Théâtre aux Armées, secteur Est.

— Que voulez-vous ? demanda froidement le médecin.

— Je suis... je suis blessé...

Malgré lui, devant toute cette souffrance qui l'entourait, le mot

« blessé » lui avait comme écorché la gorge. Pour confirmer ses paroles, il abaissa le mouchoir qu'il avait tenu jusqu'alors devant son visage.

— Comment vous êtes-vous fait cela ?

— Un barbelé... Ce matin, j'ai trébuché sur...

— Vraiment ? Un barbelé ? (La bouche du médecin s'étira en un sourire ironique, son premier sourire depuis huit heures, pensa-t-il. Mais c'était trop drôle : n'importe quel débutant aurait reconnu immédiatement l'origine de ces balafres. Puis la colère le souleva)... Vous n'avez pas honte de venir ici pour « cela » ?

Le visage de Planitz vira au rouge vif :

— Je n'admets pas...

— Qu'est-ce que vous n'admettez pas ? Une femme vous égratigne, et vous osez me demander de vous soigner avant ceux qui souffrent et qui meurent !

— Je ne me laisserai pas insulter de la sorte, protesta Planitz, élevant lui aussi la voix. Je suis directeur d'un service d'État...

Le D^r Berthold avait repris tout son sang-froid et c'est d'une voix redevenue normale qu'il déclara :

— Vous êtes une ordure ! Et maintenant vous allez déguerpir d'ici.

— Voilà des paroles que vous regretterez ! Je vais vous dénoncer au Service de la sûreté.

Du fond de la tente, la silhouette musculeuse d'un adjutant infirmier se redressa :

— Dites-moi, monsieur le médecin-chef, et si on lui faisait quelques belles fractures un peu partout, puisqu'il veut tellement qu'on le soigne...

Le D^r Berthold s'était déjà détourné et, penché sur le blessé, commençait à ouvrir les chairs au bistouri pour dégager le premier éclat d'obus.

— Ainsi, vous refusez de me soigner ? demanda une fois de plus Planitz.

Personne ne lui répondit.

Il fit demi-tour pour sortir, enjambant de nouveau les corps des blessés.

— Conducteur ! cria-t-il au caporal-chef qui, du seuil de la tente, avait assisté à la scène avec un demi-sourire. Vous avez tout vu et tout entendu, n'est-ce pas ? Je vous prends à témoin...

Les yeux du conducteur s'agrandirent, son visage se figea :...

— À témoin ? De quoi ? Moi, je n'ai rien vu, rien entendu...

Planitz l'écarta d'un geste furieux pour passer devant lui. Il s'adressa à un blessé qui, le bras en écharpe, était assis au soleil :

— Comment s'appelle ce médecin qui opère sous la tente ?

— Lequel ? Le grand blond ?

Impatiemment, Planitz fit oui de la tête.

— ... C'est le médecin-chef Berthold, dit le blessé.

— Berthold, répéta Planitz pour graver le nom dans sa mémoire, faute de carnet de notes... Berthold... Berthold...

Il fronça les sourcils. Mais où avait-il déjà entendu ce nom ? Et d'un seul coup, il se revit à Berlin avec Erika Nürnberg et son amie, une charmante brunette, Irène Berthold. L'amie même de cette Erika aux cheveux rouges qui l'avait insulté au « Kempinski » et l'avait forcé à accorder à Lore Sommerfeld un congé de grossesse.

Comme possédé, il se précipita vers la voiture.

— À Bielkino, et vite ! ordonna-t-il au conducteur. Il faut que j'arrive là-bas aujourd'hui, même si nous devons rouler pendant une partie de la nuit.

À Bielkino, on préparait ce matin-là la célébration du mariage du caporal-chef Jupp Doelles avec Lore Sommerfeld.

Dans la grange, on avait aligné les chaises et les bancs. Les soldats avaient en plus recouvert une grande table d'une magnifique couverture rouge appartenant à la troupe du Théâtre aux Armées.

— Alors, Doelles, ça vaut quand même mieux que ces mariages à distance avec le casque d'acier sur une chaise à la place du pauvre gars qui est sur le front, hein ? Après une amicale tape sur l'épaule du caporal-chef, Müller ajouta :... Se marier à distance, c'est acheter chat en poche...

— Disons plutôt un casque d'acier quand c'est la femme qui choisit, commenta sèchement le sergent Pumpe. (Puis, avec un soupir, il se tourna vers Doelles)... Et même quand le gars est en face d'elle, il lui arrive de se tromper. Écoute, Doelles, il faut que je t'avertisse d'une chose. Si j'apprends un jour que tu te conduis mal avec la petite, que tu la maltraites... (Il agita son énorme poing sous le nez de son rival)... Je ne sais vraiment pas ce qu'elle te trouve... quand on pense qu'elle pouvait avoir un mari comme moi...

Il secoua la tête comme il l'avait fait tant de fois ces derniers jours. Conciliant, Doelles mit fin à la discussion :

— Tu te répètes vraiment trop, vieux. Ferme-la un peu. Si tu savais ce qu'on peut être nerveux quand on se marie.

Son regard revenait sans cesse à la fenêtre du bureau dans lequel Lore s'habillait pour la cérémonie. Avec un reste de dentelle prélevé sur un costume de scène, Irène avait confectionné un voile de mariée.

— ... Dire que dans une demi-heure je serai transformé en homme marié possesseur d'une famille complète... C'est à ne pas y croire !

— Tu es vraiment ravissante, dit Irène.

— Vraiment ?

Lore, toujours peu sûre d'elle, regarda son amie avec un sourire timide tout en caressant de la main le voile de dentelle blanche qui retombait sur ses épaules.

— Peut-on entrer ? demanda une voix d'homme de l'autre côté de la porte.

— Non ! crièrent en même temps Lore et Irène.

Mais déjà Sonia allait ouvrir :

— Mais laissez-le entrer. Ce n'est que Walter !

Walter Meyer se contenta de passer sa tête dans l'entrebâillement de la porte :

— Voici des fleurs pour la jeune mariée, dit-il en tendant à Lore un énorme bouquet de fleurs des champs... Cueillies par votre serviteur lui-même, ajouta-t-il fièrement. (Il fit quelques pas à l'intérieur derrière Sonia) Dis-moi, est-ce qu'une jeune femme n'a pas envie de se marier le jour des noces d'une de ses camarades ?

— Ouais... si elle a sous la main un garçon aussi fidèle que Doelles.

— Fidèle ! explosa Walter... Qui ose parler de fidélité ? Ai-je bien entendu !

Dehors, un coup de sifflet strident déchira l'air :

— Compagnie, rassemblement ! (Un adjudant, sans se soucier de formules de politesse, ouvrit la porte en coup de vent) Êtes-vous prête ? Le chef de bataillon arrive.

Lore se leva. Brusquement elle tremblait et ses genoux la portaient à peine.

— Ah non ! dit Irène. Tu ne vas pas te mettre à avoir le trac comme lorsque tu entres en scène !

Comme à travers un banc de brouillard, Lore aperçut les visages des soldats au garde-à-vous. Elle dut s'appuyer sur Jupp Doelles pour passer devant toute la compagnie. Puis elle entendit à peine les articles du code lus rapidement par le chef de bataillon. Doelles la poussa du coude pour obtenir un « oui » prononcé d'une voix faible. Et ce fut la première félicitation, celle de l'officier qui s'inclinait devant elle pour lui baiser la main.

Elle ne redevint vraiment elle-même que lorsque Doelles la serra dans ses bras et posa ses lèvres sur les siennes, sous les applaudissements de ses camarades.

Et comme toujours, il eut le dernier mot :

— Enfin, nous voici mariés. Maintenant, nous sommes des gens vraiment comme il faut...

Peu après 22 heures, un général de brigade de l'Armée Rouge

commença le compte à rebours en suivant des yeux l'aiguille des secondes de son chronomètre :

— ... six... cinq... quatre... trois... deux... un... *zéro* !

Sur un front de cinquante kilomètres, les canons se mirent à tonner, les orgues de Staline crachèrent leurs fusées à partir des positions russes et un océan d'acier et de feu s'abattit sur les tranchées allemandes. Les obus de l'artillerie lourde soviétique pilonnèrent les routes et les bases de départ de la Wehrmacht.

Un agent de liaison se lança à motocyclette sur les routes défoncées et parvint finalement jusqu'au chemin creux qui conduisait à Bielkino.

Arrivé sur la place du village, il sauta de sa machine en criant à la sentinelle :

— Où est le chef ?

Du pouce, l'homme lui indiqua la chaumière réquisitionnée par Kramer.

— Si tu le déranges maintenant, tu risques de te faire recevoir !

Mais déjà Kramer ouvrait la porte, s'approchait de l'estafette qui hurla pour couvrir le bruit de son moteur :

— Ordre du régiment : battre tout de suite en retraite sur Novoskoïé ! Les Russes ont percé des deux côtés.

— Müller !

L'adjudant-chef arrivait déjà au petit trot.

— ... Mettez la compagnie en état d'alerte !

— Bien, mon lieutenant ! Il se retourna pour demander : Et la troupe de théâtre ?

— Elle aussi naturellement !

Le sergent Fritz Pumpe se joignit au petit groupe :

— Je m'en occupe, mon lieutenant. J'ai des relations particulièrement amicales avec ces gens-là.

Dix minutes plus tard, il avait rassemblé Garten, Walter Meyer, Sonia et Erika et les entraînait sur la place où les premiers soldats arrivaient. Erika, hors d'haleine, lui demanda :

— Percé ? Vous voulez dire que les Russes se trouvent déjà à notre hauteur, peut-être, à droite et à gauche de nous ?

— Allons, n'ayez pas peur, mademoiselle. Nous allons en faire de la chair à saucisse.

Doelles et sa jeune femme s'étaient installés dans une isba un peu à l'écart du village. Ils ne s'étaient pas encore endormis, et le déchaînement lointain du canon leur rappela soudain la guerre.

— C'est très loin de nous, ma chérie, dit Doelles pour la tranquilliser. Il n'y a pas lieu de s'en faire.

Mais Lore avait peur.

— Les explosions sont si proches. Cela me rappelle la nuit où les

bombes sont tombées dans la rue voisine, à Lübeck, quand j'attendais le petit.

— Le front est à vingt kilomètres d'ici. Crois-moi. J'y étais encore avant-hier.

— Doelles ! hurla une voix.

Puis une série de coups de poing ébranla la porte.

— Mais c'est encore ce Pompe, dit Doelles en décollant la tête de l'oreiller. Qu'est-ce que tu veux ?

— Debout, vite ! Nous battons en retraite ! Les Russes ont percé !

Exactement une heure plus tard, une voiture allemande, un véhicule à sièges-baquets, sauta sur une mine que les partisans venaient de poser sur la route de Bielkino, à quinze kilomètres du village. La roue avant gauche avait roulé sur le détonateur, et le conducteur, déchiré par les éclats d'obus, mourut immédiatement. L'obèse en uniforme brun qui était assis à côté de lui venait de s'endormir après avoir dévoré les restes des victuailles que contenait la voiture. La force de l'explosion le projeta dans le champ qui bordait la route.

Il lui fallut une minute pour reprendre complètement ses esprits. Cet homme s'appelait Kurt Planitz et se rendait à Bielkino. Comme toujours, il avait eu de la chance : à part quelques contusions, il était sain et sauf.

Cela ne l'empêcha pas de jurer, de tempêter, tandis qu'il regrimpait sur le bas-côté de la route. Si près du but ! Il avait cru régler le problème Garten aujourd'hui même, d'une façon ou d'une autre - *so oder so*, selon l'expression du Führer.

Après un coup d'œil indifférent sur le cadavre du conducteur, « un idiot qui ne méritait pas mieux », il prit la seule décision qui lui semblait rationnelle : continuer à pied le long de la route, vers le grondement du canon et les éclairs qui embrasaient l'horizon.

De loin, il entendit un bruit de moteur, celui d'une moto qui approchait. Il se planta au milieu de la route en agitant les bras comme les ailes d'un moulin déréglé :

— Halte ! Halte !

Le motocycliste freina :

— Qu'y a-t-il ? cria-t-il.

— Il faut que vous me preniez avec vous. Je dois me rendre tout de suite à Bielkino, comprenez-vous.

L'homme secoua la tête :

— Impossible, j'en viens. Dans une heure au plus tard, les Russes y seront.

— Les Russes, mais...

Il était comme pétrifié.

— Et il m'est interdit de m'occuper de vous. Je n'aurais même pas dû m'arrêter. J'ai des ordres urgents à transmettre. Toutes les unités du secteur battent en retraite. Le mieux que vous puissiez faire pour rester en bonne santé, c'est de retourner sur vos pas en courant le plus vite possible.

Il emballa son moteur pour démarrer.

— Mais attendez ! Je monte derrière vous... Vous ne pouvez pas me laisser comme ça...

Sa voix s'étrangla de rage impuissante. La moto s'éloignait déjà.

Juste avant d'arriver à Stavenkov, l'agent de liaison quitta la grand-route. Deux kilomètres plus loin, c'était son prochain objectif : le poste divisionnaire de secours numéro 3.

Le médecin-chef Berthold était toujours auprès de ses blessés quand l'agent de liaison, abandonnant sa moto devant la porte de la tente, se précipita à l'intérieur.

— Il faut évacuer tout de suite, monsieur le médecin-chef, dit-il brièvement.

— Pour où ? demanda le D^r Berthold.

Son visage était tiré, anguleux, vieilli.

L'agent de liaison haussa les épaules :

— Vers l'ouest. Aussi loin que possible avant que les Russes n'aient bouclé la poche. Bonne chance !

Une pensée effleura l'esprit du D^r Berthold : au début, c'étaient les Russes qui fuyaient pour éviter d'être encerclés. Depuis des mois, la Wehrmacht ne faisait que se défendre, reculer. Si cela continuait, où en serait-elle dans un an, dans deux ans... ?

Une demi-heure plus tard, tous les blessés étaient chargés dans des camions. Quand la petite colonne se mit en mouvement, l'arrière-garde mit le feu à l'hôpital de campagne. De loin, le D^r Berthold entendit une série d'explosions retentissantes : les flacons d'éther, pensa-t-il. Les camions étaient pleins de blessés, et il n'avait rien pu emporter de ce qui lui serait tellement nécessaire dans quelques heures. En dépit de tous les miracles de l'organisation et de la discipline allemandes, chaque retraite se soldait par une perte de matériel que l'on remplaçait de plus en plus difficilement.

La compagnie Kramer marchait devant et derrière la petite colonne des fourgons. L'autocar du Théâtre aux Armées se trouvait juste au centre.

— Crois-tu que nous réussirons ? demanda Irène à voix basse.

De l'obscurité, la voix de Garten lui répondit :

— Évidemment. (Il faisait son possible pour que sa voix fût aussi confiante et assurée que d'habitude)... Demain matin, nos soldats

auront intercepté les Russes, bloqué leur avance...

Triomphale, une autre voix s'éleva, celle d'Adolf Hitler, « le plus grand général de tous les temps ». Walter Meyer donnait libre cours à ses talents d'imitateur :

— Là où se trouve le soldat allemand, aucun autre ne peut tenir, déclama-t-il.

— Oh, je t'en prie, ferme-la, Walter ! dit Sonia à bout de nerfs. Pour une fois, j'arrive à souhaiter qu'« il » dise vrai...

Une explosion retentit à l'avant.

— Halte !

L'ordre donné se répercuta tout au long de la colonne qui parvint à s'arrêter dans un fracas de grincements de freins.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Garten.

— Des mines, répondit laconiquement un soldat.

Peu après, le sous-lieutenant Kramer s'approcha de l'autocar pour expliquer brièvement :

— Nous ne pouvons plus avancer. La route est minée. Dans deux heures il fera jour, et nous essaierons alors de nous en tirer. Pour l'instant, nous prenons position ici.

Les fourgons formèrent tant bien que mal un carré contre lequel une attaque éventuelle des partisans, démunis d'armes lourdes, ne pourrait que s'écraser. Rompus à ce genre de combat, les fantassins se cherchèrent chacun un abri, dénivellation de terrain ou trou d'homme creusé à la hâte.

Le sergent Pumpe et le caporal-chef Doelles étaient couchés côte à côte sur le sol tiède de la steppe, derrière la mitrailleuse lourde qu'ils servaient. À cinquante mètres à peine commençait la grande forêt russe, impénétrable.

— Je voudrais bien savoir ce qu'il y a là-dedans, chuchota Pumpe en fixant d'un air méfiant la lisière de broussailles qui remplissaient les vides entre les troncs d'arbres.

— Ça ne nous servirait pas à grand-chose, répondit Doelles, de plus en plus sentencieux.

— Peut-être, mais je voudrais bien le savoir quand même, dit Pumpe en se passant la main sur la râpe de son menton.

Le sous-lieutenant Kramer et Irène avaient pris place au centre du dispositif, près d'un grand arbre solitaire.

De la forêt qui les entourait de toutes parts leur parvenaient parfois des bruits indistincts, des frottements, des craquements que l'on ne pouvait localiser avec certitude. Puis il y eut un aboiement de chien qui se transforma en une plainte. Une chouette ulula soudain.

— L'oiseau de la mort, chuchota Irène en se blottissant encore plus contre le corps du jeune officier... J'ai peur, Peter. J'ai terriblement peur.

— Nous avons tous peur, Irène.

— Toi aussi ?

Elle le vit hocher la tête dans l'obscurité.

— On s'habitue seulement à avoir peur, ma chérie.

— Je ne pourrai jamais m'y habituer... Jamais. (Sa gorge se serra dans un sanglot dépourvu de larmes, tandis qu'elle refermait ses bras autour du cou de l'officier qui se dégagea aussitôt pour continuer à étudier les moindres bruits de la forêt.)... Peter, Peter, serre-moi contre toi...

Le crépitemment d'une mitrailleuse l'interrompit net. Puis des coups de feu claquèrent çà et là, sortant de la lisière que dessinaient les arbres et les broussailles. Et des silhouettes sombres, innombrables apparurent soudain : les Russes ! Ils se précipitaient sur les positions allemandes en hurlant le vieux cri de guerre des peuples slaves : « Hourra ! Hourra ! »

Couchés derrière leur mitrailleuse, Pumpe et Doelles fauchaient ces ombres qui avançaient comme collées les unes aux autres, remplacées aussitôt par d'autres.

— Eh bien, maintenant tu sais ce qu'il y avait dans cette forêt ! hurla Doelles, en rejetant une cartouche qui avait bloqué la culasse de son arme.

Puis il recommença aussitôt à tirer presque au hasard dans cette masse d'hommes qui attaquaient, tirant droit devant eux dans l'obscurité, jurant et criant.

Une mitrailleuse russe avait repéré ce nid de résistance et le prenait sous son tir. Un orage de balles déferla au-dessus de leurs têtes, souleva tout autour d'eux des nuages d'une terre meuble comme du sable.

— Jupp ! À gauche ! hurla Pumpe.

Doelles vit aussitôt le danger : trois Russes avaient réussi à s'infiltrer et l'un d'eux, après avoir dégoupillé sa grenade, balançait déjà le bras en arrière.

De la mitrailleuse de Doelles, une gerbe de balles abattit le Russe et ses deux camarades.

— ... Attention, grenade ! cria encore Pumpe.

Ils virent distinctement arriver sur eux, comme au ralenti, cet engin ovoïde chargé de mort. Doelles se laissa rouler sur le côté, enfouit son visage dans le sable, entre ses bras. Mais il avait eu le temps de voir que Pumpe se précipitait à la rencontre de la grenade, comme pour la relancer aussitôt contre les Russes.

« Trop tard », pensa Doelles en entendant aussitôt une explosion assourdissante.

— Pumpe ! hurla-t-il en se précipitant vers son camarade.

Le sergent Pumpe était couché sur le dos. Il avait pris pour lui

toute la charge de la grenade. Ses bras n'étaient plus que des moignons informes. De sa poitrine, sous la veste d'uniforme déchiquetée, le sang coulait à flots. Son visage n'était qu'une plaie, mais il vivait encore, respirait...

— Bon Dieu, mais comment as-tu pu être aussi con, Pompe ? C'était trop tard...

Il s'arrêta, croyant voir un sourire se dessiner sur cette masse sanguinolente qui bougeait, émettait des sons.

— J'pouvais pas te laisser crever... à cause de Lore. À cause du petit...

Doelles avait déchiré son paquet de bandages, enfonçait la gaze par poignées dans les blessures, tout en sachant que c'était inutile. Il reprit conscience de ce qui se passait autour de lui quand le sous-lieutenant Kramer lui posa la main sur l'épaule :

— Venez vite, Doelles. Nous avons repoussé la première vague. La seconde va suivre dans quelques secondes.

— Mais il n'est pas mort, mon lieutenant. On peut l'opérer...

Kramer secoua la tête :

— Où ? Et comment ? Et qui va l'opérer ? Vous, Doelles ? C'est un miracle qu'il respire encore. Son souffle est si faible, si irrégulier. Il n'en a plus que pour quelques secondes, vous le savez bien. Ce n'est pas le premier camarade que vous voyez mourir. Prenez la mitrailleuse, je porte le caisson de munitions.

Le sous-lieutenant Kramer s'éloignait déjà. En voyant Doelles essuyer avec tendresse l'écume sanglante qui perlait à l'orifice qui avait été la bouche du mourant, il s'était très vite détourné pour cacher ses larmes.

À quelques pas de Doelles gisaient les trois Russes qu'il avait abattus. Il ne les voyait pas. En se relevant lentement, son regard demeurait fixé sur le sergent Pompe, l'homme qui s'était sacrifié pour lui. Pour Lore. Pour son petit garçon.

Il ne vit pas que l'un des Russes vivait encore. Il avait repris connaissance et, en apercevant l'un de ces Allemands qui souillaient le sol de la sainte patrie soviétique, ses yeux s'étaient emplis de haine. Lentement, sans un bruit, sa main tâtonnante retrouva la mitraillette qui était tombée près de lui. Et millimètre par millimètre, il parvint à l'installer au travers de son corps déchiré par les balles allemandes.

Réunissant ses dernières forces, il dirigea le canon de la mitraillette vers le dos de Doelles qui se relevait à quelques pas de lui. Puis son index se replia sur la détente.

— Venez donc, Doelles... (Kramer était revenu sur ses pas pour entraîner le caporal-chef par le bras.)... Pompe est mort, et la bataille va reprendre.

Le Russe s'était soulevé pour être plus sûr de bien viser. Ce

dernier effort lui coûtait ce qui lui restait de volonté, de vie, et il le savait. Son arme prenait appui sur l'une de ses blessures, et il serrait les lèvres pour ne pas crier de douleur.

— Jupp !

Le cri désespéré de Lore ne devait servir à rien.

Profitant de l'accalmie, elle était partie à sa recherche. Sa robe blanche se dessinait sur le fond obscur de la forêt. Elle traversait en courant la petite clairière.

« C'est maintenant ou jamais, se dit le Russe. Dans quelques instants, je serai trop faible pour tirer. À cette distance-là, il n'est pas possible que je le rate malgré cette brume sanglante qui voile mon regard. »

— Adieu Pumpe, dit Doelles.

À peine s'était-il complètement redressé qu'un choc brutal en pleine poitrine le rejeta en arrière. En tombant, il eut le temps d'apercevoir le visage de Kramer dont le corps s'abattait sur le sien, tandis qu'une rafale de balles de mitrailleuse passait au-dessus d'eux, s'enfonçait en partie dans le cadavre de Pumpe. Et en même temps que les détonations, un hurlement s'était élevé, aussi inhumain que la plainte d'un animal blessé à mort, et qui se tut avec la dernière balle tirée, dans un silence impressionnant.

Prudemment, Kramer leva la tête.

— Ne bougez pas, Doelles...

Le Russe était couché sur le dos, les mains crispées sur son ventre déchiré par les balles de mitrailleuse. Le recul de son arme avait enfoncé profondément le magasin dans une blessure déjà béante, et il se tordait de douleur.

— Jupp ! Jupp !

Rendue à demi folle d'angoisse et de terreur, Lore s'avancait en courant à travers la clairière. Allait-elle perdre l'homme qu'elle aimait alors qu'elle venait de le retrouver ? Tous les rêves de ces derniers jours étaient-ils condamnés à rejoindre les longs mois de désespoir qui les avaient précédés ? À sa vue, Kramer se leva en criant :

— Halte ! Halte !

Il criait si fort qu'il lui sembla que sa gorge éclatait. En vain. Elle n'entend rien, se dit-il. Il vit le Russe bouger, tourner sa mitrailleuse vers lui. En deux bonds, il se jeta sur le mourant, écarta d'un coup de pied la mitrailleuse qui lâcha au hasard une dernière rafale. Comme il se laissait tomber à terre, tout près de lui, dans son oreille presque, éclata une sorte de rugissement de fauve, fait de douleur et de déception. Puis ce fut tout. Le Russe était mort. Respectueusement, Kramer regarda longuement son visage d'enfant qu'imprégnait, de seconde en seconde, une sérénité surprenante. Comme la plupart des officiers allemands de cette campagne, il s'était procuré à prix d'or,

par des camarades stationnés en France, les mémoires de plusieurs généraux français qui avaient fait en 1812 la retraite de Russie, et il se souvint du mot des grognards de Napoléon : « Les Russes, il faut les tuer deux fois... » Vainqueurs au début, ils avaient dû reculer devant les rigueurs de l'hiver, le manque d'approvisionnement et de ravitaillement, devant des réserves humaines insoupçonnées, inépuisables... Et maintenant...

Les yeux grands ouverts du mort le regardaient dans un suprême défi. Kramer fit un geste, comme pour abaisser sur eux les paupières que bordaient une rangée de cils blonds. Puis se ravisant, il se releva, sans prendre aucune des précautions dictées par une longue expérience du combat. Il se sentait soudain très las.

— Jupp ! criait Lore en courant vers le petit groupe que formaient Kramer debout et Doelles allongé à quelques pas des trois cadavres des Russes et de celui du sergent Pompe... Jupp ! Où est Jupp ?

Ses cris tirèrent Doelles de sa torpeur. Il ouvrit les yeux pour apercevoir en face de lui le visage de Pompe dont le regard fixe semblait lui lancer un dernier message. Lentement, il se leva pour faire quelques pas chancelants vers Lore.

Lui aussi est las de tout cela, pensa Kramer, comme moi, comme les Français de 1812. Leurs généraux ont rapporté que certains se couchaient par terre pour s'y laisser mourir. Le pays est trop grand, l'ennemi trop nombreux... Si un jour le ravitaillement ne nous arrive plus, et il devient déjà de plus en plus irrégulier, s'il n'y a plus d'approvisionnement, plus de cartouches, et si l'hiver qui vient est aussi rude que les autres, même un Doelles refusera un matin de se lever, pour attendre en paix la mort, la délivrance... ce que même moi je ferais si je n'étais pas officier...

Comme s'il était poursuivi, Kurt Planitz courait le long de la route en direction de l'ouest. Et en effet, les obus de l'artillerie soviétique étaient tombés d'abord derrière lui, puis ils l'avaient rattrapé peu à peu, explosant maintenant de chaque côté de la chaussée, de plus en plus près. Son épouvante était telle qu'il ne pensait pas une seule seconde à la signification de cette progression des tirs de barrage : au fur et à mesure qu'avançaient chars et infanterie, l'artillerie soviétique allongeait son tir, réduisant en poudre tous les obstacles qui s'opposaient à leur avance. Il ne pensait qu'à lui : c'est sur moi, moi, MOI, que se referme la tenaille des Russes... c'est MOI qu'ils vont mettre en pièces.

— *Stoï !* hurla une voix.

Comme jaillie du sol, une silhouette incertaine, casquée et armée, avait surgi de l'épaisseur d'un taillis. En voyant un fusil braqué contre son ventre à trois pas à peine de lui, Planitz sentit qu'un flot de larmes inondait son visage.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! balbutia-t-il en reculant.

Pendant un instant, son angoisse fut telle qu'un voile noir obscurcit ses yeux.

— Ah ! un Allemand ! fit une voix.

Lentement, le voile noir se dissipa. Il reprit ses esprits. Il se trouvait debout, les bras levés, devant l'homme qui tenait maintenant son fusil sous le bras.

— ... Tu peux abaisser tes nageoires, camarade, c'est pas pour cette fois... Mais tu sais, avec eux, ça sert pas à grand-chose de se rendre.

Il voyait distinctement un visage boueux que surmontait un bandage sale et sanglant qui recouvrait le front et un œil. De son œil valide à la pupille dilatée par la fatigue et d'où la méfiance n'avait pas encore disparu, l'homme le considérait :

— ... T'as pas quelque chose à bouffer, camarade ?

Planitz secoua la tête, essayant d'obliger son cœur à reprendre son rythme accoutumé.

Dès qu'il put prononcer un mot sans trembler, il demanda, soudain plein d'espoir :

— Vous faites partie d'une unité allemande ?

— Si l'on peut dire... Je suis le dernier de mon groupe. Les autres sont déjà là-bas... Tenant toujours son fusil sous le bras, il fit deux pas en avant pour mieux voir Planitz ... Dis donc, t'es un drôle d'oiseau, toi... Puis, reconnaissant dans l'obscurité l'uniforme brun et le brassard à croix gammée, il s'exclama d'un air presque apitoyé : ... Ah ! Un « caca d'oie » ! Alors, prions qu'un « Ivan » ne te mette pas la main dessus. Tu n'y couperais pas... C'est pas moi qui me mettrais sur le dos un pelage pareil ! Pas pour un million !

Ils trottaient maintenant ensemble le long de la route. Le fantassin devait être affaibli par sa blessure, car il suivait difficilement le rythme imposé par Planitz, malgré la graisse qui alourdissait ce dernier.

« Et il a raison, pensait Planitz, de plus en plus épouvanté. Si les Russes m'attrapent dans mon uniforme du parti, ils ne perdront pas de temps et m'abattront comme un chien enragé. Si seulement j'avais des vêtements civils... ou bien – l'idée lui vint brusquement – un uniforme *feldgrau*... »

À la dérobée, il jeta un regard furtif sur l'homme qui courait en peinant à côté de lui.

Peu à peu, l'idée se précisait. Il soupesait de l'œil la silhouette du blessé, estimait son tour de taille. Oui, ça doit m'aller... un peu étroit à la taille, mais autrement... Sa main droite, d'elle-même, se posa sur son étui-revolver.

— Pas la peine, vieux... dit à côté de lui une voix essoufflée. Tu peux laisser ton lance-fusées de chambre là où il est. Les Russes ne te donneront pas le temps de t'en servir.

Il avait raison, il connaissait les Russes, lui. Voilà pourquoi d'autres vêtements étaient indispensables. Planitz avait laissé retomber sa main, mais il louchait de plus en plus vers l'uniforme du fantassin...

« Il faut que je l'aie, pensait-il, désespéré. J'en ai besoin, BESOIN ! C'est un cas de légitime défense. Si je le tue, c'est seulement pour sauver ma vie. Au fond, qu'importe un soldat de plus ou de moins. Et celui-ci est déjà blessé. À la tête ! C'est sans doute très grave. Il n'en réchappera certainement pas. Tandis que moi, je suis un homme important au point de vue de la guerre, et je ne suis pas blessé ! Je jetterai son corps dans un buisson. Si nos troupes reviennent ici – ce qui n'est pas sûr – on croira que les partisans l'ont tué et se sont débarrassés de son cadavre... si jamais on le découvre... »

Il loucha une fois de plus pour mieux l'observer. Son fusil sous le bras, l'autre avançait en soufflant, son œil unique fixé sur la lisière de la forêt.

Planitz prit un demi-pas de retard. Avec précaution, il ouvrit son étui-revolver, en retira l'arme.

« Il ne faut surtout pas que j'abime sa veste, se dit-il en visant le blessé. Cela paraîtrait suspect. Il faut que je l'atteigne à la nuque, ou dans le crâne... le coup de grâce d'un Russe... »

Il éleva un peu plus son arme. Mais au même instant, un bruissement étrange fit vibrer l'air autour d'eux, jusqu'à devenir intolérable.

— Planque-toi ! hurla le fantassin en se précipitant vers la forêt.

Planitz demeura sur place, comme enraciné : il se dit un instant qu'il rêvait, puisque ses jambes lui refusaient tout service.

Incapable de bouger, il vit un champignon de feu jaillir du sol à l'endroit même où l'homme qu'il voulait tuer courait encore, puis il eut l'impression qu'un poing gigantesque l'enserrait de toutes parts, le soulevait, puis le lançait dans un taillis où il demeura quelques minutes peut-être sans reprendre complètement connaissance, sans savoir comment il se retrouvait couché sur le dos au milieu des broussailles où pointaient des aiguilles de pin. Puis il se souvint de l'uniforme qu'il désirait, de l'homme qui le portait et sur lequel il allait tirer quand l'obus...

L'uniforme. Qu'était devenu l'uniforme ?

Il se leva avec difficulté. Son pistolet se trouvait au milieu de la route, à moitié caché par un tas de racines, projetées jusque-là par la puissance de l'explosion. « Mais moi je suis sain et sauf », pensa-t-il, en proie à une vague d'exaltation mêlée à une peur rétrospective qui lui nouait encore la gorge.

Il revint sur la route, reprit son pistolet. À cinq ou six mètres de là il vit un petit entonnoir. « Ce pauvre type doit être mort. Il l'est, et je vis. Et je n'ai même pas eu besoin de le tuer. Le destin s'en est chargé. »

Le destin... La chance qui l'avait toujours protégé, qui le protégerait encore demain quand il pourrait régler son compte à ce Garten.

Il avança de quelques pas entre les arbres, cherchant à droite et à gauche.

Rien. Même pas un bouton d'uniforme !

Il revint sur la route, se pencha un instant sur le fond de l'entonnoir qui recouvrait sans doute ce qui restait d'un homme qu'on eût dit aspiré par le néant.

Et il se remit à courir, à courir...

Quelques kilomètres plus au sud, une colonne de voitures du Service de Santé, marquées sur les flancs et sur le toit de la croix rouge réglementaire, campait en pleine forêt sur un sentier étroit.

Un sergent apparut en courant, la mitrailleuse suspendue au col.

— Où se trouve le médecin-chef ? demanda-t-il à l'un des infirmiers.

Sans un mot, l'homme lui indiqua la voiture suivante où le Dr Berthold soignait un blessé gravement atteint.

Le sergent se présenta :

— Je viens du détachement des éclaireurs...

Le Dr Berthold se tourna vers lui, le regarda d'un air interrogateur.

— Nous devons faire demi-tour, monsieur le médecin-chef. À trois kilomètres devant nous, les Russes ont établi un barrage qui nous empêche d'atteindre la grand-route.

Les lèvres serrées, le Dr Berthold hocha la tête avant de conclure amèrement :

— Nous revenons donc sur nos pas. Cela signifie la mort d'au moins dix de mes blessés.

Le sergent baissa les yeux sans oser répondre. Après un instant de silence, le médecin retourna à son blessé et acheva de le panser. Il avait envie de crier : « À quoi bon ? À quoi bon ? » Mais il se domina et, se tournant vers le sergent, étudia avec lui la carte que ce dernier lui tendait.

— C'est facile, monsieur le médecin-chef. À cet endroit, vous prendrez la route de Stavenkov. C'est la seule qui reste disponible...

— Et si elle ne l'est plus ? demanda le Dr Berthold.

— Si elle ne l'est plus... répéta lentement le sergent.

Il n'acheva pas sa phrase.

Il fallut plus de six heures au sous-lieutenant Kramer, à sa troupe et à ses véhicules pour franchir les mines disposées par les partisans afin d'interdire toute retraite à l'armée allemande.

Ses hommes avaient examiné chaque mètre de terrain avant le passage des voitures qui contournèrent les mines signalées. Comme les ombres des arbres s'allongeaient avec la venue du soir, la colonne, sur son ordre, s'arrêta enfin.

Tous étaient épuisés, tant par la fatigue que par une angoisse permanente.

— Nous avons fait à peine vingt-cinq kilomètres, dit Kramer à Fritz Garten... Si nous continuons à ce rythme, dans une semaine nous serons encore à l'intérieur de la poche qu'auront bouclée les Russes.

— Croyez-vous vraiment que nous nous en tirerons ? demanda Garten.

Il vit que Kramer évitait son regard.

— Bien entendu...

Mais la voix du sous-lieutenant n'avait plus son assurance habituelle, et Garten le vit s'essuyer le front, comme s'il voulait chasser de son esprit sa propre incertitude.

— ... Il y a un village juste devant nous. Je vais aller voir avec une patrouille si les Russes y sont déjà. Sinon, nous nous y installerons pour la nuit.

— Puis-je vous accompagner ? demanda Garten.

Kramer secoua négativement la tête :

— Restez avec votre troupe. Elle comporte des femmes, et votre devoir est de vous occuper d'elles.

Il salua brièvement pour mettre fin à la conversation et se dirigea vers la tête de la colonne. Il entendit alors derrière lui une voix qui l'obligea à s'arrêter :

— Peter ! (C'était Irène. Elle avait sauté de l'autocar pour courir derrière lui.)... Pourquoi veux-tu diriger toi-même cette patrouille ? Est-ce que tu ne peux pas... Je veux dire qu'un sergent pourrait le faire tout aussi bien à ta place.

Sa voix tremblait d'une émotion que le silence de Kramer alourdissait encore. Il la regardait sans un mot, et elle sentit que ses doigts se détendaient, lâchaient le tissu rêche de la manche qu'elle avait saisie comme pour empêcher le sous-lieutenant de faire un pas de plus.

— ... J'ai si peur pour toi, Peter, dit-elle enfin. Je pense à tout instant à ce qui pourrait t'arriver.

Tendrement, il caressa les cheveux bruns qui lui frôlaient le visage.

— Je reviens tout de suite. Ne crains rien, dit-il enfin.

Il attendit qu'Irène monte dans l'autocar pour repartir vers ses hommes :

— Dix volontaires avec moi pour une patrouille !

Sans un mot, l'adjudant-chef Müller, Jupp Doelles et le nombre exigé de soldats prirent leurs armes et se rangèrent devant le commandant de compagnie.

Un quart d'heure plus tard, la patrouille avait atteint la lisière de la forêt. Devant eux, les onze hommes apercevaient une clairière au centre de laquelle, à une croisée de chemins, s'élevaient les quelques isbas d'un petit hameau.

Il faisait nuit noire. Pas une lumière aux fenêtres qui semblaient barricadées. Il fallait lever les yeux au ciel pour apercevoir un croissant de lune dont la lueur pâle leur permettait de distinguer les contours des chaumières. Le sous-lieutenant Kramer, armé de ses jumelles de nuit, étudia longuement chacune d'elles.

— Ça ne paraît pas très accueillant, murmura-t-il.

— Comment s'appelle ce trou ? demanda à voix basse l'adjudant-chef Müller.

— Stavenkov, chuchota Kramer. (Il rangea ses jumelles pour saisir sa mitraillette.)... Müller et Doelles, venez avec moi. Il faut voir ce qui se passe dans ces maisons. Les huit hommes qui restent prennent position pour nous couvrir en cas de besoin.

Kramer venait de faire quelques pas en terrain découvert, hors de la forêt, quand Doelles le saisit par le bras :

— Là-bas... quelqu'un court, murmura-t-il en indiquant de la main la direction d'où leur parvenait en effet un bruit aisément reconnaissable.

— Au sol !

Le sous-lieutenant s'était jeté le premier à terre. Grâce à ses jumelles de nuit il aperçut aussitôt la silhouette qui avançait vers le village en trotinant et en trébuchant, comme écrasée par la fatigue.

— ... On dirait un bonze du parti venu directement de chez le Führer, dit soudain Müller.

— C'est plutôt un agent de liaison des partisans, chuchota Doelles.

Kramer entendit le claquement métallique du cran de sécurité : Doelles armait sa mitrailleuse.

— Ne tirez pas ! dit-il aussitôt.

L'homme se hâtait toujours, zigzaguant de plus en plus, vers le hameau. Il s'arrêta un instant à la croisée des chemins comme pour s'orienter. Puis il reprit sa course, trébuchant de plus belle. Faisant visiblement appel à ses dernières forces, il arriva à la porte d'une chaumière, la défonça d'un coup de pied.

— En avant ! murmura Kramer.

Les trois hommes, trois ombres à peine perceptibles, se redressèrent et à leur tour avancèrent en direction du village.

Kurt Planitz, directeur du secteur Est de l'Office du Théâtre aux Armées, était encore en uniforme quand, après avoir défoncé à demi la porte d'une chaumière, il s'appuya contre le mur en fermant les yeux pour reprendre haleine. Une seule pensée le préoccupait : il lui fallait des vêtements civils, à tout prix.

Un rayon de lumière filtra soudain à travers les planches qu'il venait de disjoindre d'un premier coup de pied. À l'intérieur, une porte grinça. Puis il vit apparaître le visage d'un vieillard à la longue barbe blanche et au regard effrayé.

Brutalement, Planitz le repoussa après avoir ouvert en grand, d'un second coup de botte, la porte d'entrée. Le revolver au poing, il se précipita dans la seconde pièce.

Deux lits. Sur l'un d'eux, un gosse d'environ six ans était accroupi. Ses yeux, emplis d'une angoisse et d'une terreur muettes, ne quittaient pas l'Allemand porteur d'un uniforme qui lui était inconnu et que l'explosion de l'obus avait réduit en loques. Mais le brassard à la redoutable croix gammée était toujours là...

— J'ai besoin de vêtements pour me changer...

Il avait saisi le vieil homme par le col de sa chemise, le secouait, de plus en plus menaçant. L'autre ne comprenait pas, et sa peur de plus en plus visible ne fit qu'exaspérer la fureur de Planitz.

— Des vêtements ! hurla-t-il. (Il continuait à secouer le vieillard, croyant ainsi lui indiquer la chemise qu'il portait.)... Où as-tu des vêtements ?

Et comme il n'obtenait pas de réponse, il appuya violemment le canon de son arme contre la poitrine du Russe épouvanté. L'enfant, poussant un cri aigu qui acheva d'affoler Planitz, se précipita de son lit pour courir jusqu'au vieillard et s'accrocher à lui. D'un coup de pied, Planitz l'expédia dans un coin de la pièce.

— ... Ah ! tu ne veux pas comprendre, vieil idiot. (Avec un sourire mauvais, il visait maintenant la poitrine du jeune garçon)... Alors, tu comprends maintenant : des vêtements, ou ça ?

— *Niet ! Niet !*

Désespéré, le vieillard retrouvait soudain la parole ; il se jeta devant son petit-fils pour le protéger tout en détournant d'une main le pistolet de l'Allemand.

Planitz appuya sur la détente. Sans réfléchir. Sans même viser, avec une sorte de soulagement.

Le vieillard s'effondra. Une petite tache noirâtre apparut sur le tissu de sa chemise, puis se teignit de rouge.

Affolé, le gosse hurla, puis se relevant d'un bond, il se précipita vers la porte.

— Halte ! Reste ici ! cria Planitz.

Un deuxième coup de pistolet retentit. L'enfant bascula en avant.

Au même instant, ce qui restait de la porte d'entrée s'écrasa contre le mur. Le canon d'une mitrailleuse se profila à l'intérieur de la pièce suivi d'une silhouette casquée.

Planitz voulut lever son arme, tirer. Ses muscles paralysés par la peur refusèrent de lui obéir.

« Des partisans, pensait-il seulement... Et je suis en uniforme brun, et je n'ai même pas jeté mon brassard. C'est la fin. »

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! gémit-il dans l'obscurité. Je vous en prie, ne me tuez pas !

Il s'était jeté à genoux devant l'arme qui le menaçait, sanglotant, les bras levés le plus haut possible.

— En voilà un drôle d'oiseau. Qui êtes-vous ? demanda Kramer.

Il s'était avancé de deux pas dans la pièce qu'éclairait à peine la lueur d'une lampe à pétrole qu'il entrevoyait dans la chambre du fond, posée à même le sol, près d'un lit. Du pied, il écarta le pistolet que Planitz avait laissé tomber.

— Des Allemands... murmura Planitz. (Lentement, il abaissa les bras, se cacha le visage dans ses mains)... Des Allemands... murmura-t-il une seconde fois avant de s'évanouir.

Une demi-heure plus tard, Müller et Doelles achevaient de visiter à fond les maisons du hameau, sans découvrir d'autres occupants que quelques vieillards et une douzaine d'enfants, les uns et les autres

terrorisés.

— Müller, signalez à la compagnie qu'elle peut approcher. Nous nous installerons ici pour le reste de la nuit.

Avec la rapidité d'une troupe rompue à ce genre de travaux, la compagnie s'organisa : d'abord un cercle défensif autour du hameau. Dans des trous creusés à la hâte sur un modèle immuable, mitrailleurs et grenadiers se mirent en position. Les véhicules disparurent sous les arbres et les toits des granges, en prévision d'attaques aériennes toujours possibles.

Fritz Garten et Walter Meyer arrachèrent des branches et des branchages que les femmes disposèrent sur le toit et le radiateur de leur autocar. Ce qui leur valut des félicitations de Kramer :

— On dirait que vous n'avez fait que ça toute votre vie.

Sonia intervint ironiquement, comme toujours :

— Eh oui, la discipline prussienne ! C'est même l'une des rares choses que les Prussiens nous ont apprises.

Fritz Garten entraîna le jeune commandant de compagnie à l'écart :

— Je voulais vous demander quelque chose.

— Je vous en prie.

Il avait pris une cigarette, la première depuis des heures, et l'allumait en prenant garde de cacher la flamme entre ses deux mains.

— Que pensez-vous de la situation ? dit Garten en baissant encore la voix... Allons-nous nous en tirer, oui ou non ? Vous pouvez me parler franchement.

Kramer aspira longuement la fumée de sa cigarette :

— Franchement ? Mais à quoi sert la franchise quand on ne sait rien ? Je n'ai aucune liaison avec d'autres unités. Je ne sais pas dans quelle mesure les Russes ont percé, puis progressé. Sommes-nous encerclés à l'intérieur de là poche ? Je l'ignore comme vous...

Encore une fois, il aspira nerveusement la fumée de sa cigarette, non sans en dissimuler l'extrémité embrasée dans le creux de sa main. S'il en réchappe, pensa Garten, ses enfants lui demanderont un jour, dans vingt ans peut-être : « Mais pourquoi caches-tu toujours ta cigarette quand tu fumes, papa ? »

— ... La seule chose que nous puissions espérer, c'est de trouver un passage, un trou. Ou alors, on essaiera de se frayer un chemin par la force, en se battant.

Garten hocha la tête. Lentement, il commença à marcher vers l'autocar.

— Bref, c'est une question de chance...

— Ou de malchance, compléta Kramer. Nous savons exactement... Il s'interrompt net. Il voyait s'approcher d'eux un point rouge, brillant, éclatant au milieu de l'obscurité : Jetez cette

cigarette ! ordonna-t-il durement. Voulez-vous avertir les Russes qu'ils n'ont qu'à venir pour nous couper le cou ?

Walter Meyer, conscient de sa faute, jeta aussitôt sa cigarette et l'écrasa du pied.

— Excusez-moi... Je ne savais pas...

— Évidemment, dit Kramer avec un geste qui mettait fin à l'incident. Puis il s'adressa de nouveau à Garten : ... Par ailleurs, nous avons découvert un drôle de type dans ce hameau. Il donnait partout des coups de revolver quand nous avons mis la main dessus. Il porte un uniforme brun. Un dignitaire du parti au fin fond de la Russie. On ne voit pas ça tous les jours !

— Vous êtes sûr que c'est un membre du parti ? demanda Meyer, incrédule.

— Tout à fait sûr. Vous pouvez me croire, j'ai épluché ses papiers. C'est un gars de l'Office national de la Culture. Un certain Parnitz, Panitz, ou quelque chose comme ça.

Meyer sursauta :

— Qu'est-ce que vous dites ? Ce ne serait pas Planitz, Kurt Planitz ?

Le sous-lieutenant réfléchit un instant :

— Exactement ça : Kurt Planitz. Vous le connaissez ?

Walter Meyer était trop bouleversé pour pouvoir répondre. Quand il retrouva enfin sa voix, c'était celle d'un autre homme :

— Où est-il ? Où avez-vous mis ce salaud ?

Il avait pris Kramer par le bras et ne le lâchait plus. Le sous-lieutenant se dégagea, surpris par cette véhémence.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui est cet homme ?

Son regard étonné allait de Meyer à Garten.

Fritz Garten s'était appuyé au mur de la maison contre laquelle l'autocar camouflé était garé. Son émotion était telle qu'il avait fermé les yeux comme pour mieux la contenir, mais sa main tremblait.

— Où est-il ? demanda-t-il enfin.

— Là-bas. La seconde chaumière à partir d'ici. Mais je vous en prie, dites-moi ce qui se passe.

Garten, incapable encore de s'exprimer normalement, fit signe à Meyer de parler à sa place :

— Planitz est notre directeur, celui du secteur Est du Théâtre aux Armées. Il a assassiné la femme de Garten parce qu'elle ne voulait pas de lui. C'était pendant la campagne de Pologne. Il a également essayé de se débarrasser de Garten, qui a alors perdu un bras. Et il poursuit Garten qui est l'unique témoin du meurtre. Il nous a même tous expédiés en Norvège dans le secteur contrôlé par les partisans. Et si nous sommes aujourd'hui ici en première ligne, en plein milieu de la mêlée, c'est à lui que nous le devons... Comprenez-moi, lieutenant... Il

attira Kramer tout contre lui et lui confia, à voix basse : ... Et si Irène tombe aux mains des Russes, ce sera Planitz que vous pourrez remercier. Son amie Erika a commis le crime de se refuser à lui, comme la femme de Garten. Et pour se venger d'Erika, il les a envoyées toutes deux parmi nous, qui sommes condamnés à mort dans son esprit. Aucune troupe théâtrale n'a jamais été aussi près du front, ou sur le front même, comme nous le sommes presque constamment depuis le début.

Pendant un instant, Kramer demeura interdit. Avec les premières défaites, le bruit avait couru parmi les combattants qu'il se passait des choses étranges à l'arrière, dans le parti. Et pourtant toute son éducation, sa raison même se mobilisaient contre l'acceptation pure et simple de la vérité. Non, dans une Allemagne engagée dans un affrontement mortel, il était impossible que des planqués, pour des motifs des plus ignobles, envoient délibérément d'autres hommes, et même des femmes, à la mort.

Son regard se dirigea vers Garten comme pour chercher chez lui plus un appui qu'une confirmation :

— Est-ce exact ? demanda-t-il.

Sa voix était très basse, il chuchotait à peine : douter, dans l'Allemagne hitlérienne, était déjà un crime. Meyer était un garçon expansif, passant facilement d'un extrême à l'autre ; il pouvait exagérer.

— Tout ce qu'a dit Meyer est vrai, déclara lentement Fritz Garten.

Kramer respira profondément :

— Allons voir cet homme...

Sa voix était encore sourde, mais résolue. Garten le retint par le bras :

— Non. Je vais lui parler seul.

— Soit. Mais prenez ça ! Vous pourrez en avoir besoin.

Il avait tiré son pistolet et le lui tendait. Garten, d'un geste, refusa l'arme. Déjà, il se dirigeait vers la chaumière. Avant d'entrer, il s'arrêta un instant devant la porte et fit deux pas à l'intérieur.

Planitz était assis, accroupi sur un escabeau de bois. Il demeura ainsi plusieurs secondes en regardant Garten d'un air hébété.

— Vous... bégaya-t-il enfin. Vous...

Lentement, il se redressa, se mit debout. Fritz Garten referma soigneusement la porte derrière lui.

— Oui, c'est moi, dit-il durement. Vous me cherchiez, n'est-ce pas ? Eh bien, me voici. Vous m'avez trouvé là où vous m'envoyez depuis toujours, dans la zone des combats, là où l'on meurt. Mais vous êtes tombé dans votre propre piège, Planitz.

En parlant, il s'était avancé, forçant Planitz à reculer pas à pas,

jusqu'à ce qu'il ait le dos au mur.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il. (Sa voix était aussi épaisse que tout son personnage.) Que voulez-vous me faire ? Je vais appeler la garde... Vous n'avez pas le droit...

Il avait levé les deux mains comme pour se protéger le visage. Garten s'était arrêté devant lui, proche à le toucher.

— Appeler la garde ? Mais pourquoi donc ? Je ne veux rien de vous. C'est vous qui évidemment me voulez quelque chose. C'est vous qui vous aventurez au fin fond de la Russie pour me surprendre.

Rassuré, Planitz avait baissé lentement les deux bras. Il n'y avait pas de danger immédiat. Ce Garten était vraiment trop bête...

— Je n'avais nullement l'intention de vous rencontrer. Je fais sur ordre un voyage d'inspection dans le territoire où se trouvent mes troupes. C'est par hasard...

Garten l'interrompit en se moquant de lui :

— Et le hasard veut qu'il n'y ait pas d'autre troupe aussi avancée que la nôtre. Comme à Posen, où vous avez surpris ma femme, hein ?

— Miriam était juive... C'était mon devoir, en tant que fonctionnaire du ministère de la Culture, de m'assurer d'elle...

Devant la lueur dangereuse qui s'allumait dans les yeux de Garten, il s'arrêta net.

— Vous l'avez tuée...

Sa voix était presque imperceptible, un souffle que Planitz, penché en avant, suspendu au mouvement de ses lèvres, entendait à peine ; un souffle froid qu'on ne pouvait percevoir sans frissonner.

— ... Et un jour viendra où je vous ferai pendre pour l'avoir tuée. Cela, je vous le jure, Planitz.

Encore une fois, il n'y avait pas de menace immédiate et Planitz, retrouvant toute son assurance, se mit à hurler :

— Personne ne vous croira, espèce de cabotin !

Le coup de poing qui, une seconde plus tard, s'abattit sur son visage spongieux lui fit comprendre qu'un certain danger subsistait et qu'il y avait des limites à ne pas dépasser. Très calme, Garten reprenait la parole :

— Et vous allez tout savoir, Planitz. Je ne pourrai pas prouver vraiment le meurtre de Miriam. Et je ne l'ai jamais pu. Le jeune soldat qui était présent est mort lui aussi, tué par vous.

Il souriait, et ce sourire était tellement sarcastique, tellement cruel, que Planitz n'osa pousser un soupir de soulagement.

— ... Vous auriez pu vous épargner tous ces efforts qui ont abouti à un nouveau meurtre, celui d'un jeune pianiste de notre troupe. Je ne pouvais pas vous nuire, Planitz.

Planitz s'essuyait le visage du revers de la main.

— Vous êtes un pauvre type, vous êtes lamentable. Attendez

seulement que nous soyons revenus à l'arrière, chez nous...

Le sourire de Garten s'accroissait :

— Nous ne reviendrons jamais chez nous. Nous ne sortirons jamais d'ici. Sauf pour la Sibérie peut-être. Et savez-vous ce qu'il y a de bien dans cette situation ? C'est que vous aussi, Planitz, vous êtes pris dans ce piège.

— Alerte ! hurla Müller.

Ses coups de sifflet stridents déchiraient la nuit, étouffés seulement par l'explosion des obus de mortier qui s'abattaient sur le village. Quand la compagnie eut rejoint ses positions de combat, Müller se rendit au poste de commandement de Kramer :

— Restent les comédiens du Théâtre aux Armées. Que faisons-nous d'eux ?

— Il y a une maison en pierre. Qu'ils y restent ainsi que nos blessés... Et puis, à tout hasard, distribuez-leur quelques armes.

Müller l'approuva d'un signe de tête :

— Vous allez voir qu'on va s'en tirer, mon lieutenant.

— Espérons-le, Müller, dit Kramer.

Ce n'était qu'une escarmouche. Les partisans russes étaient venus dire à leur manière : « Nous sommes toujours là... » Les tirs avaient cessé. Fritz Garten abandonna la fenêtre pour se rapprocher de ses compagnons :

— Espérons que les Russes ont vraiment battu en retraite.

Le calme, le silence régnaient sur le hameau, troublés seulement dans l'unique maison de pierre par le gémissement des blessés installés sur leurs civières, le long des murs, et par la respiration des quatorze personnes qui s'y trouvaient entassées. Erika Nürnberg était restée à la fenêtre et regardait la lisière de la forêt, plus sombre que la nuit. « C'est de là qu'ils viennent, pensa-t-elle. Les Russes. À moins que ce ne soient Kramer et ses hommes, partis une nouvelle fois en patrouille à la recherche de l'ennemi, d'un renseignement, d'un prisonnier éventuel... » Accroupis dans un coin, Sonia et Walter Meyer conversaient à voix basse, serrés l'un contre l'autre, la tête de la jeune femme reposant sur l'épaule de l'homme :

— Est-ce que tu arrives à te figurer ce que c'est quand on peut vivre sans avoir peur ? demandait-elle.

— Non. Vraiment pas. (Son chuchotement avait un son rauque qui trahissait son angoisse.) Il me semble que cette guerre de merde dure depuis cent ans. Et qu'elle durera au moins encore pendant mille ans.

— Sais-tu ce que je voudrais ? Être allongée sur la rive d'un beau lac de chez nous. Notre maison donne sur la rive. Elle n'est pas trop

grande, deux, trois pièces au plus. Nous venons de déjeuner et nous sommes couchés sur le pré, au bord de l'eau. Il fait chaud. Partout autour de nous, les fleurs embaument. Et voici qu'un oiseau chante, une alouette, me semble-t-il... Et pas l'ombre d'une crainte, aucune peur qu'on ne vienne nous tuer. Rien que du soleil et le parfum des fleurs et...

— Vous allez cesser, n'est-ce pas ? s'écria Erika qui avait tout entendu. Assez ! Assez de sottises ! Assez de...

Ses cris s'achevèrent en sanglots inarticulés, totalement hystériques. Fritz Garten s'approcha, la serra contre lui :

— Allons, pas de crise de nerfs, Erika.

— Je n'en peux plus, Fritz. Je suis à bout.

— Si nous sortons d'ici sains et saufs, je ferai les démarches nécessaires pour que tu sois libérée de la troupe. Pour toi, ce sera la fin de la guerre.

Elle releva vivement la tête, cherchant dans l'obscurité le visage de Garten :

— Et toi ?

— Moi, il faut que je reste.

— Alors, je reste aussi. Je ne veux plus vivre sans toi, entends-tu ?

Il ne répondit rien. Pendant de longues secondes, un silence absolu les sépara du reste du monde. Mais ce silence était plein d'une question que rien désormais ne pouvait réprimer : « Et Hans Berthold, le frère d'Irène, qu'allons-nous faire de lui ? »

— ... Je sais depuis longtemps à qui j'appartiens, dit enfin Erika d'une voix claire, soudain affermie. Prendre une décision ne m'a pas été facile, crois-moi. J'ai lutté contre l'amour que je ressentais pour toi, je me suis défendue de toutes mes forces. Mais cet amour a été plus fort que le reste, plus fort que moi... (Suspendue à son cou, elle se pressait contre lui.)... Je t'aime.

— Je t'aime, Erika...

Combien de temps seraient-ils restés ainsi, sans bouger, oublieux de tout ce qui les entourait si un cri de Sonia ne les avait ramenés brutalement à la réalité :

— Attention, les voici !

Mais qui ? Une fois l'alerte donnée et un premier rassemblement effectué, les soldats de Kramer, progressant par bonds, avaient disparu à leurs yeux, cherchant dans la forêt même un contact avec un ennemi soudain muet et invisible.

Garten, Meyer et quatre soldats légèrement blessés s'étaient rués à la fenêtre, prêts à tirer.

Là-bas, des silhouettes casquées et armées sortaient de l'ombre des arbres, et elles se dessinaient clairement, baignées par la lueur

diffuse de la lune. Trois d'abord, puis dix, puis quarante...

Osant à peine respirer, ayant brusquement l'impression d'être abandonnés des leurs lancés trop loin à la poursuite des partisans, les deux comédiens et les quatre blessés légers se préparèrent à faire usage de leurs armes. Un autre blessé, atteint plus gravement, se souleva sur son brancard pour chuchoter :

— Est-ce que ce sont les Russes, oui ou non ? Nous autres, nous ne voyons rien...

— Nous ne voyons pas grand-chose nous non plus, dit Fritz Garten en jouant nerveusement avec le mécanisme de sûreté de sa mitrailleuse... Ils sont encore trop loin.

Irène, Sonia et Lore s'étaient accroupies dans le coin le plus abrité de la pièce, serrées l'une contre l'autre, comme si le contact de leurs corps diminuait un peu leur angoisse.

Erika était restée près de Fritz Garten. Sa main étreignait le bras de l'homme qu'elle aimait, ce qui lui donnait l'impression de ne faire qu'un avec lui. Ses yeux grands ouverts sondaient cette demi-obscurité où s'agitaient des ombres encore incertaines. De temps à autre, une arme, un casque reflétaient, l'espace d'un instant, la lueur venue du croissant de lune qui, imperturbablement, poursuivait dans le ciel étoilé sa course vers l'est.

— Ils ont des blessés avec eux ! s'écria soudain Garten.

— Oui, dit Meyer. Et c'est étrange. Il n'y a pas eu de coups de feu dans la forêt, et les hommes de Kramer étaient tous valides...

Quand ils furent à une cinquantaine de mètres, on vit clairement que trois ou quatre hommes marchaient appuyés sur l'épaule d'un camarade. Derrière eux s'avançaient des porteurs de brancards chargés de blessés.

— Et pourtant ça ne peut être que les nôtres, dit Kramer. Les Russes ne font pas tellement de cas de leurs blessés...

La tension devenait insupportable. D'un seul coup, les nerfs de Walter Meyer flanchèrent :

— Halte-là, ou je tire !

L'une des silhouettes leva la tête :

— Hé là ! Surtout fais pas l'con, mon gars !

Un hurlement sortit de la bouche de Meyer :

— Ce sont nos hommes !

C'étaient eux ! Mais d'où venaient ces blessés ?

Ils ne se posaient plus de questions. Ils avaient ouvert la porte et se précipitaient à la rencontre des nouveaux venus. L'inévitable caporal-chef Doelles était là, soutenant un invalide d'un bras, enlaçant Lore de l'autre, riant comme ils le faisaient tous. Irène s'était élancée vers le sous-lieutenant Kramer et le prenait dans ses bras.

Erika était restée un peu en arrière avec Fritz Garten qui lui

caressait les cheveux.

Pendant un instant, la guerre fut pour eux deux quelque chose d'oublié, d'infiniment lointain. Puis Erika entendit la voix de Kramer, une voix joyeuse qui annonçait à Irène :

— Regarde qui je t'amène... le cadeau que nous avons trouvé pour toi dans la forêt...

Le grand cri, « Hans ! », que poussa Irène tira brutalement Erika de son rêve. Elle retira sa tête de l'épaule de Garten, se dégagea, hébétée. Devant elle, à quelques pas à peine de l'endroit où Fritz Garten et elle achevaient de s'étreindre, se dressait un grand officier blond au visage ravagé, à l'uniforme déchiré, taché de boue et de sang. Irène Berthold s'était jetée au cou de son frère, incapable de parler, répétant seulement comme une invocation : « Hans, Hans, Hans ! » Et lui, par-dessus la tête de sa sœur, regardait Erika de ses yeux infiniment las, infiniment tristes.

— Erika, murmura-t-il, d'une voix presque imperceptible.

Erika avait baissé la tête, un instant seulement. Hans Berthold les avait-il vus enlacés, Fritz et elle ? Laissant Fritz Garten, elle avançait vers lui, les mains tendues. Écartant sa sœur, il prit dans les siennes les mains qu'elle lui offrait.

— Hans... Hans, tu es donc ici ?

Elle n'arrivait pas à en dire plus, et d'ailleurs un infirmier avait pris le jeune médecin-chef par le bras et l'entraînait vers un blessé qui s'était redressé en criant.

— Je n'arrive plus à le calmer... que faut-il faire ? lui demanda l'infirmier.

Pour lui, Hans Berthold, il ne pouvait y avoir d'amour ni aucun autre sentiment personnel aussi longtemps qu'un seul de ces blessés aurait besoin de lui. Puisqu'il avait appris à empêcher les hommes de souffrir, à les aider à lutter contre la mort, il ne pouvait se permettre d'ajouter au fardeau qui l'épuisait une seule pensée susceptible de le distraire de sa tâche.

Tout cela, Erika l'entrevit, le sentit en quelques secondes : ce n'était pas le moment de faire à cet homme le moindre mal. Si jamais ils sortaient tous les deux vivants de cet enfer, leur situation réciproque s'éclaircirait d'elle-même.

Les blessés du Dr Berthold s'ajoutèrent à ceux qui se trouvaient déjà dans la maison de pierre. Sonia, Irène, Lore et Erika les aidaient de leur mieux. Elles s'occupaient des bandages, lavaient des visages sanglants où de la boue desséchée s'était incrustée, soutenaient un mourant qui luttait en vain pour retrouver son souffle. Déjà, dans la cabane voisine, le Dr Berthold opérait. Si la nuit était calme, il lui serait possible de sauver quelques hommes. Fritz Garten et Walter Meyer secondaient les infirmiers qui assuraient le transport des blessés

de la maison de pierre à l'isba transformée en salle d'opération.

Le sous-lieutenant Kramer surgit soudain à côté de Fritz Garten, l'air préoccupé :

— Les choses tournent vraiment mal. Avec l'arrivée de ce qui reste de l'hôpital de campagne, nous avons trop de blessés pour sortir rapidement de ce chaudron de sorcière et pas assez d'hommes valides pour les encadrer. Nous avons bien un appareil de radio, mais il est hors d'usage, et on essaie de le réparer. Voilà où nous en sommes. (Il s'arrêta un instant, fixa Garten pendant quelques secondes)... Évidemment, ce n'est guère le moment de parler de cela, mais qu'avez-vous fait de votre directeur de troupe ?

— Je me suis contenté de lui parler, de mettre les choses au point. Je lui ai exposé quelle était notre situation, et la sienne, que nous étions entourés de partisans. Mais que si par miracle nous en réchappions, je n'aurais de cesse de le faire pendre...

Kramer secoua la tête :

— Voyons, Garten. Qu'avez-vous fait de son corps ?

— De son corps ? répéta Garten, stupéfait.

— Dans la cabane où vous lui avez parlé, il n'y a plus que son uniforme brun avec son brassard. Rien d'autre.

— Je ne l'ai pas touché. Vous savez bien que j'ai refusé votre arme.

Lentement, l'air plus sombre que jamais, Kramer hocha la tête :

— Alors, la situation est encore plus grave. Il doit être maintenant aux mains des Russes, et si l'un d'eux parle l'allemand, ils savent que nous ne sommes qu'une poignée d'hommes valides.

— Mais je ne comprends pas... dit Garten.

— Moi si. Il courait vers l'ouest quand nous l'avons aperçu. Il a tué un vieillard et un enfant, sans doute pour se procurer des vêtements civils, et comme nous sommes intervenus, nous l'en avons empêché. Après la conversation que vous avez eue avec lui, il a décidé de risquer le tout pour le tout et de continuer à fuir vers l'ouest, seul, mais en abandonnant son uniforme compromettant. S'il s'en sort, et que nous arrivions nous aussi, mais après lui, à rejoindre les lignes allemandes, nous aurons à faire face à je ne sais quelles accusations, moi comme vous. Mais les partisans nous entourent, et je ne pense pas...

D'un seul coup, l'enfer se déchaîna, précédé par un sifflement unique, qui fut suivi d'un coup de tonnerre assourdissant.

Irène, le visage défait et les yeux hagards, avait aussitôt donné libre cours à sa peur ; elle avait pris Sonia par le bras, s'agrippait à elle, voulait l'entraîner vers un coin déjà occupé par deux blessés :

— C'est fini. Nous ne pourrons jamais nous en sortir. Écoute...

De temps à autre, dans un silence subit, on entendait très loin

encore le chœur des Russes : « Hourra-a-a-a-a, hourra-a-a-a-a », interminable et menaçant.

— ... Ils arrivent, Sonia, ils arrivent !

— Et alors ? fit Sonia, et sa voix ne tremblait pas. Et alors, ma petite ? Ce n'est pas parce qu'ils attaquent en hurlant qu'ils vont percer nos défenses. Moi, j'espère encore, j'espère toujours. Et maintenant plus que jamais ! Parce que je veux vivre, vivre, comprends-tu ?

L'ouragan des obus de mortier se poursuivait. Des cabanes brûlaient. À chaque explosion, les murs de pierre de la maison tremblaient. Fritz Garten ouvrit un instant la porte pour crier aux quatre femmes :

— Surtout, restez à l'intérieur. Dehors, vous gêneriez les combattants.

— Veille sur Hans, eut le temps de répondre Irène.

— Kramer lui a donné l'ordre de cesser d'opérer immédiatement, même au milieu d'une intervention, et de se réfugier chez vous, il y sera plus à l'abri. Nous aurons besoin de lui après cette attaque... Plus que jamais...

En allant rejoindre Kramer, Fritz Garten pensait encore à Planitz. J'ai eu tort de ne pas le tuer. Si les Russes l'ont fait prisonnier, il leur aura promis n'importe quoi pour tenter d'avoir la vie sauve. Voilà ce qui explique peut-être qu'ils attaquent alors qu'ils ont déjà été repoussés une première fois... Et s'il en réchappe, et nous aussi, nous aurons contre nous toute la machinerie du parti. Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas accepté le pistolet de Kramer ? Pourquoi ne l'ai-je pas supprimé ? Kramer lui-même a pensé que c'était la meilleure des solutions. Peut-on se conduire moralement dans une guerre comme celle-là ?

Il s'arrêta en apercevant Walter Meyer et le caporal-chef Doelles qui, près de Kramer, gesticulaient en indiquant la même direction.

— De ce côté-là, on les voit déjà à l'œil nu, disait Doelles.

Et en effet, du côté où la forêt était la plus éloignée, il y avait comme un frémissement entre les arbres.

— Que faites-vous ici, Garten ? intervint Kramer d'un ton ferme. Je vous ai ordonné de rester avec les femmes et les infirmiers pour aider les blessés.

— Mais je peux me servir d'une arme.

— Difficilement avec un seul bras. Nous n'avons presque plus de munitions. J'ai prévenu chaque homme : ils ne doivent tirer qu'à coup sûr. Et ils ont compris : jusqu'à présent, ils subissent le feu de l'ennemi sans répondre. La plupart ont des années de guerre derrière eux, et c'est la plus grande preuve de confiance qu'ils puissent donner à un chef : obéir. Faites comme eux, Garten. Vous êtes un civil, mais pour

l'instant vous êtes sous mes ordres...

Garten se redressa :

— C'est un honneur, mon lieutenant.

— Votre place est auprès des blessés et des femmes. Et rappelez-vous : attendez pour tirer que l'ennemi soit tout près, si près que vous ne puissiez pas le rater. Et chaque rafale doit être la plus courte possible. Allez, vite.

Doelles s'était redressé :

— Est-ce que j'ai le temps de faire un aller et retour, mon lieutenant ? Pour voir Lore.

— Vite alors ! Vous devriez déjà être de retour !

Les lance-grenades des partisans faisaient un travail efficace. Avant d'atteindre la maison de pierre, Garten et Doelles durent s'allonger plusieurs fois sur le sol. Des éclats d'acier et des débris de bois passaient au-dessus d'eux en sifflant. Partout, ils voyaient les chaumières s'embraser, s'effondrer. Et lentement, les « hourras » des partisans se rapprochaient. Ces Russes prenaient leur temps. Quand ils lanceraient leur suprême assaut, le village ne serait plus qu'une ruine, et que resterait-il de ses défenseurs ?

Le sous-lieutenant Kramer allait d'abri en abri, de position en position, de trou d'homme en trou d'homme. Comme il l'avait fait précédemment quand il jugeait la situation désespérée, il appelait chaque combattant par son prénom, en tutoyait certains, obtenait partout le même genre de réponse :

— Vous en faites pas, mon lieutenant, on va leur montrer ce qu'on sait faire !

— Quand on sera de retour chez nous, ils ne voudront jamais nous croire !

— Merci de venir nous voir. Mais il faut vous abriter. On a encore besoin de vous pour nous sortir de là !

Mon Dieu, pensa-t-il, qu'ils sont braves, comme je les aime. Demain, s'il y a un lendemain, il faudra se souvenir de cet instant de communion. Demain...

Il secoua la tête devant le désastre qui venait d'avoir lieu. Il savait ce que signifiait le geste de Walter Meyer. Là où s'élevait la cabane qui avait servi de salle d'opération, il n'y avait plus qu'un tas de décombres devant lesquels le comédien s'agitait, impuissant. Pourvu que Berthold m'ait obéi... Nous avons tant besoin de toi, Berthold, avec tous ces blessés...

Le médecin-chef Berthold n'avait pas obéi. Il avait voulu continuer à opérer, sauver des vies humaines, atténuer une souffrance. Avec Walter Meyer et Doelles venus en renfort, on dégagea son cadavre de dessous les débris de la table d'opération. Il avait un visage très calme, très fier. Kramer joignit les talons et le salua longuement.

Surtout qu'Irène ne sache rien, pauvre Irène qui aimait tant son frère. Et Erika, comment la prévenir ? En s'en allant, avant de se replonger entièrement dans la préparation du combat, il se demanda si Berthold avait aperçu celle qu'il aimait avec Fritz Garten, tous deux enlacés, la tête de la femme reposant sur l'épaule de l'homme dans une attitude qui sans doute est aussi vieille que l'homme... Nul ne le saura jamais, pensa-t-il encore.

Il était de retour à son poste de commandement, tout près de la maison en pierre. Il envoya Doelles chercher Garten à qui il communiqua la nouvelle fatale : Berthold était mort, ce qui signifiait la condamnation de plusieurs blessés et, s'ils voulaient percer, rejoindre les lignes allemandes, l'abandon de tous ceux qui seraient incapables d'avancer, de se battre, de survivre...

Puis, d'un seul coup, mortiers lourds et lance-grenades se turent. Des fusées éclairantes répandirent leur lueur vacillante sur un paysage désolé, et un énorme « hourra » jaillit de toutes parts. Les Russes s'étaient rués à l'attaque. Dès que Kramer donna le signal convenu, ce furent les premiers tirs allemands, espacés comme à la manœuvre où il s'agit avant tout de ne pas rater la cible, terriblement efficaces en tout cas, car les lignes des assaillants se mirent à flotter.

Et ils aperçurent distinctement un petit groupe de partisans qui précédait tous les autres, ils poussaient devant eux quelque chose d'informe qui pourtant devait être un homme, un homme en caleçon et en maillot de corps blancs, atrocement ridicule.

— Ce doit être un Allemand ! s'exclama Doelles, bouleversé. Vous avez vu ? Ces salauds se servent de lui comme pare-balles...

Lentement, une charge de magnésium suspendue à un parachute descendait au-dessus du groupe en projetant sur cette partie du champ de bataille une lumière fantomatique.

Kramer et Garten, immobiles, avaient reconnu le pantin en sous-vêtements que les Russes poussaient devant eux : Planitz.

— Ne tirez pas sur lui, il m'appartient ! cria Garten à Doelles dont la mitrailleuse prenait le petit groupe pour cible.

Le sous-lieutenant Kramer l'interrompt :

— Vous avez déjà commis une imprudence en ne le mettant pas hors d'état de nuire quand vous en aviez l'occasion. Et c'est peut-être grâce à ses renseignements que les russes se sont décidés à attaquer. Même si nous les repoussons, nous pouvons nous considérer comme perdus. Alors, je vous en prie, taisez-vous !

Blotties contre les murs en pierre de la maison, les jeunes comédiennes du Théâtre aux Armées n'osaient même plus parler. La cabane voisine brûlait, et la lueur des flammes se reflétait sur leurs visages et sur ceux des blessés dont quelques-uns gémissaient sans

qu'on pût rien faire pour eux.

Face à la porte ouverte, le radio tentait de jeter un premier et suprême appel sur l'appareil qu'il venait enfin de réparer après des heures et des heures de travail. Il parlait lentement, articulant chaque syllabe, indifférent à tout sauf à sa tâche, et les jeunes femmes percevaient des bribes de phrases, toujours les mêmes :

— Ici Stavenkov, je répète Stavenkov... Une compagnie, un hôpital de campagne, une troupe du Théâtre aux Armées. Nous sommes encerclés à Stavenkov. Je répète STA VEN KOV. Et nous sommes attaqués. Demandons aide immédiate. Ici, Stavenkov...

Un obus de mortier explosa tout près de l'appareil-émetteur et le renversa tandis que l'opérateur se retrouvait soufflé contre le mur du fond. En se relevant après un instant, il se contenta de murmurer laconiquement :

— Conversation terminée...

— Est-ce qu'on vous a entendu ?

Les yeux de Sonia imploraient un peu d'espoir. Elle était de la race de ceux qui ne désespèrent jamais.

Le radio haussa les épaules :

— Comment le savoir ? Et même s'ils m'ont entendu... De toute façon, ils arriveront trop tard.

Comme des doigts interminables et avides, les traces lumineuses des tirs allemands s'étendaient jusqu'à la vague d'assaut qui, brisée, se reformait sans cesse. L'homme aux sous-vêtements blancs et les trois partisans qui se cachaient derrière lui continuaient à avancer. Doelles avait obéi malgré lui à l'injonction de Kramer. Puis il se reprit : ces Russes étaient trop près et devenaient dangereux. Au moment où il allait tirer, la main de Garten se posa de nouveau sur son avant-bras.

— Vous êtes fou, Garten ! cria Kramer.

— Peut-être pouvons-nous...

Garten n'eut pas le temps d'en dire davantage. Quelque chose s'écrasait entre lui et Doelles, une sorte d'œuf noir gros comme le poing.

Avant même qu'il ait repris ses esprits, Doelles avait bondi sur la grenade et la relançait contre le petit groupe que formaient Planitz et les Russes.

Elle explosa avant de toucher le sol, à la hauteur du visage de l'homme aux sous-vêtements blancs. Au même moment une grenade allemande atteignit la position du lance-grenades russe, déclenchant une série de détonations au fur et à mesure que sautaient les munitions.

— Nous sommes toujours là ! cria Doelles. Vous ne nous avez pas encore !

Et en effet, ce fut le tournant de la bataille. Les partisans commencèrent à battre en retraite. Pourquoi auraient-ils sacrifié plus d'hommes ? Ils pouvaient attendre. Ces quelques Allemands allaient crever sur place, sans ravitaillement, de faim et de maladie sans doute.

Les Allemands cessèrent immédiatement de tirer. Du côté russe, après quelques minutes d'un tir de harcèlement, le silence se fit.

Le sous-lieutenant Kramer se redressa. Une victoire éphémère de plus, pensa-t-il, une victoire à un contre cinq ou à un contre dix... Mais combien de temps cela pourra-t-il durer ? Et à quoi cela sert-il ?

Il regarda autour de lui ; derrière lui surtout, là où le village entier brûlait, chaque maison n'étant plus qu'une torche enflammée. De la part de ses hommes, pas un bruit, pas un éclat de voix. Si, des plaintes de blessés. Ils attendaient son ordre. Encore une fois, il se sentit si proche d'eux que des larmes aussitôt réprimées, lui montèrent aux yeux. Après une enfance hitlérienne où on lui avait inculqué qu'un Allemand ne se posait jamais de questions, il se rendait compte que cette éducation ne résolvait rien, qu'elle laissait dans l'ombre des quantités de problèmes qui lui paraissaient de plus en plus essentiels. La guerre est-elle nécessaire pour que s'épanouissent chez l'homme cet esprit d'abnégation et de sacrifice, cette camaraderie qu'il constatait aussi bien chez l'ennemi que dans sa troupe ? Combien des siens ne se lèveraient pas à son appel ?

Il suspendit sa mitraillette à son cou et s'engagea entre les débris des isbas. Les femmes du Théâtre aux Armées sortaient une à une, précautionneusement, de la maison en pierre, miraculeusement épargnée. Elles restaient sur le seuil de la porte, incertaines, ne croyant pas encore à ce calme subit. Et comme il n'y croyait pas lui-même, il voulut leur crier de se remettre à l'abri comme ses hommes, d'attendre son ordre.

Trop tard. Irène l'avait aperçu.

— Peter !

Elle s'était mise à courir vers lui, les bras tendus. Elle n'était plus qu'à cinq mètres quand, à l'intérieur d'une cabane déjà en flammes, explosa un projectile qui n'avait pas encore éclaté. Dans un cas pareil, rien ne prévient, aucun sifflement, aucune détonation lointaine. Kramer, debout, vit pleuvoir autour de lui des masses tourbillonnantes de débris embrasés tandis que ce qui restait de l'isba s'effondrait dans un énorme craquement. Il ne pensait pas à lui. Irène s'était arrêtée au milieu de la rue, environnée d'un essaim de flammèches dont chacune pouvait être un projectile mortel. Ce qui le frappa surtout, ce fut l'expression stupéfaite du visage de la jeune femme, celle qu'il avait vue si souvent figer les traits d'un soldat mortellement blessé. Et sans qu'il ait eu le temps de réagir, d'esquisser un geste, il la vit flotter dans ce décor infernal, puis se tasser, doucement, comme si elle voulait

s'étendre sur place et ne plus bouger. Elle se retrouva d'abord à genoux, puis bascula sur le côté ainsi que dans un film au ralenti.

Alors, en deux bonds, il fut près d'elle, criant son nom :

— Irène, Irène !

Juste au-dessous du sein droit, une tache brune maculait sa blouse, s'étendait. Il aperçut un adjudant infirmier qui accourait ; il s'adressa à lui, désespéré :

— Vite, un docteur !

— Le docteur est mort, répondit l'adjudant.

Je perds la tête, pensa Kramer. Évidemment, il est mort. Je l'ai vu sous les débris de sa table d'opération. Il fit un effort pour se ressaisir. Sans un mot, il prit son paquet de pansements, l'ouvrit. L'infirmier le repoussa sur le côté pour se pencher sur la blessée.

— Vivra-t-elle ? demanda-t-il à voix basse quand l'infirmier se releva.

L'autre haussa les épaules :

— Peut-être... Le poumon est atteint... Il faudrait opérer rapidement. Moi, je ne peux rien pour elle.

Irène avait voulu se redresser. Elle retomba aussitôt, secouée d'une toux sèche, puis quelques gouttes de sang clair, rouge vif, perlèrent à ses lèvres. Elle était pleinement consciente et s'essuya du revers de la main :

— Vais-je mourir, Peter ?

— Non, ma chérie...

Pour mentir, il avait détourné la tête. Il ne pouvait pas supporter ce regard confiant, tendre, comme si c'était lui le blessé.

— T'ai-je déjà dit que je t'aime, Peter ?

Il serra les poings sans sentir que ses ongles déchiraient la paume de ses mains.

— Il ne faut plus parler autant, fit-il enfin quand il en fut capable.

— Mais ça ne fait vraiment pas mal... juste un peu.

Un miracle, mon Dieu. Un miracle, faites un miracle. Faites que je puisse la sauver...

Et à peine avait-il formulé cette prière que des éclats de voix, des appels passionnés retentissaient à travers le village, étouffant presque la pétarade d'une motocyclette qui approchait.

— Lieutenant Kramer ! hurla quelqu'un.

Kramer se dirigeait déjà vers le conducteur qui avait ralenti pour parcourir les derniers mètres de sa mission. En freinant, il arborait un large sourire.

— Mon Dieu, mais d'où venez-vous ? s'exclama Kramer.

De partout, ses hommes accouraient. C'était comme un miracle. Brusquement, un visage étranger, recouvert de boue mais souriant,

celui d'un homme d'une autre unité. Cela en plein milieu de la poche créée par l'avance des Russes.

— Sergent Krause, 3^e compagnie, 63^e régiment d'infanterie. Nous sommes à moins de vingt kilomètres de vous... (Il s'essuyait le visage, riait sans pouvoir se contenir.)... Ça fait quand même plaisir de savoir qu'on n'est plus seul. Nous avons entendu votre appel radio...

Un quart d'heure plus tard, tout le monde était au courant. La voie était libre, libre vers la vie. Ensemble avec l'autre unité, ils allaient faire sauter le verrou de la poche.

— Nous sommes sauvés, Irène. Nous partons dans un quart d'heure. Je vais chercher un brancard...

Kramer avait pris Irène dans ses bras, la serrait contre lui avec d'infinies précautions. Mais il s'était tu en apercevant de l'autre côté de la blessée le visage grave de l'infirmier. Lentement, presque imperceptiblement, l'homme aux cheveux gris secouait la tête.

— Mais nous ne pouvons pas la laisser ici ! s'écria Kramer.

L'adjudant fixa longuement le sol avant de se décider à parler :

— Elle ne résistera pas au transport. Vous le savez vous-même, mon lieutenant. Vous avez l'expérience...

— Mais nous ne pouvons pas l'abandonner.

— C'est pourtant sa seule chance de salut, mon lieutenant. Croyez-moi. Les Russes ne feront rien à une femme blessée. Et ils ne manquent pas de médecins, eux.

Kramer se releva.

— Soit, dit-il simplement.

Il répéta encore « soit » après un instant, avant de se détourner pour se diriger vers la place du village. Les soldats chargeaient les véhicules encore en état de marche. Ils installaient les blessés sur leurs matelas de paille, fixaient les mitrailleuses sur le toit des camions. Fritz Garten et Walter Meyer transportaient dans leur autocar les dernières réserves de munitions. Comme dans un rêve, Kramer les entendit discuter :

— Espérons que les Russes n'incendieront pas la bagnole quand nous percerons leurs lignes.

C'était la voix de Meyer, et Garten répondait :

— Ne pensons plus à cela, Meyer. Réjouis-toi plutôt d'avoir encore une chance d'en sortir.

— Une chance ? Une chance ? Tu appelles ça une chance...

À pas lents, Kramer traversa la place, vérifiant comme d'habitude le moindre détail. Mais tout était parfait. Rien à rectifier. Depuis quelques jours, il se disait que ses hommes n'avaient plus besoin de lui. Il s'assit sur l'une des poutres d'une maison noircie par le feu, regardant fixement la fumée qui montait d'un tas de braises encore rouges. D'un côté, il y avait Irène ; de l'autre une guerre

irréremédiablement perdue, prolongée par la volonté d'un insensé.

— Ils n'ont plus besoin de moi.

Cette fois, il avait dit à mi-voix ce qu'il pensait, comme pour s'en convaincre. Il était assis là, toujours dans la même position, quand le caporal-chef Doelles s'approcha de lui :

— Mon lieutenant, la compagnie est prête. Il ne manque plus que l'ordre de marche.

Kramer le regarda un instant avant de se lever. À pas lents et las, il se dirigea derrière Doelles vers la tête de ce qui restait de son unité. L'adjudant-chef Müller salua militairement et il allait ouvrir la bouche pour présenter selon le règlement la compagnie en état de marche. Mais Kramer l'arrêta d'un geste :

— Mes ordres sont clairs, adjudant-chef. L'agent de liaison de la 3^e compagnie vous guidera jusqu'au secteur qu'occupe son unité. Là, un officier commandant la 3^e compagnie assumera le commandement de votre unité... (Pendant un instant, il regarda au-dessus de la tête de Müller comme s'il voulait encore dire quelque chose ; mais il n'arriva pas à l'exprimer.)... C'est tout ! conclut-il brièvement.

Müller, interdit, mettait du temps à comprendre.

— Mais ça ne va pas, mon lieutenant, bégaya-t-il enfin, totalement bouleversé. Vous ne pouvez quand même pas...

— Mais si, je peux, Müller.

En regardant l'adjudant-chef, il se mit à sourire. Et ce sourire était détendu, éclatant. Comme si la décision qu'il avait prise de rester auprès d'Irène l'avait déchargé complètement de tout ce qui pesait sur lui depuis le début de cette guerre, ses responsabilités, ses pensées, ses doutes... Müller, atterré, leva la main pour mieux l'implorer :

— Mais, mon lieutenant, nous ne pouvons pas vous laisser ici... Les partisans ne font pas de prisonniers... Non, ça ne va pas ! La compagnie ne vous abandonnera jamais. Vous faites partie de nous, mon lieutenant, de chacun d'entre nous !

— Il y a des moments où un homme véritable appartient surtout à la femme qu'il aime et qui l'aime. Si nous comprenions cela, le monde tournerait sans doute plus rond. Vous, Müller, vous devez le comprendre.

Derrière lui, une voix s'éleva :

— Ce n'est absolument pas cela le problème, mon lieutenant...

Kramer se retourna. Il s'aperçut alors que la moitié de la compagnie s'était rapprochée pour écouter la conversation.

— ... Nous ne voulons pas vous laisser tomber aux mains des partisans.

— Müller, je vous ordonne...

Pour la première fois depuis qu'ils combattaient ensemble, Müller l'interrompt :

— Vos ordres ne comptent plus, mon lieutenant. Nous voulons que vous veniez avec nous. Nous sommes *votre* compagnie, et cela il faut que vous le compreniez.

Kramer regarda les visages de ses hommes. Ils ne s'étaient pas rasés depuis des jours. Ils étaient sales, un mélange de sueur et de boue marquait les endroits que le poil avait envahis. Et surtout, ils avaient l'air si épuisés, hâves. Il les avait tous vus vieillir pendant ces mois interminables de guerre, souvent à demi affamés, sans jamais de repos véritable. Ils formaient devant lui un mur impénétrable, surmonté d'une crête de casques d'acier qui brillaient légèrement à la clarté de la lune.

Il se mordit les lèvres, se redressa.

— Fixe ! commanda-t-il d'une voix qui était redevenue celle de tous les jours, neutre et objective. (Et tout redevint comme avant. De nouveau, il avait tout pouvoir sur eux. Il consulta le cadran lumineux de sa montre. Et sur le même ton impersonnel, il donna son dernier ordre :) Dans deux minutes, départ de la compagnie. L'adjudant-chef Müller prend le commandement.

Il n'eut pas besoin de repousser Müller qui s'effaça pour le laisser passer. Sans se presser, il gagna la maison en pierre. De loin, il entendit encore la voix de Doelles qui, révolté, en appelait à ses camarades, insultait Müller, continuait à répéter qu'on ne pouvait pas abandonner le sous-lieutenant. Et il entendit aussi la réponse de l'adjudant-chef. Il avait pris sa grosse voix de sous-officier habitué à gueuler tous les commandements qui transforment une bande d'hommes en une troupe disciplinée, mais cette fois-ci le timbre était différent :

— Vous avez entendu le dernier ordre du sous-lieutenant. Nous n'avons plus de sous-lieutenant. Il n'y a plus de lieutenant Kramer...

Il entendit tout cela, le cœur serré...

Debout devant la maison en pierre, il vit s'ébranler sa compagnie, des hommes immobiles dans leurs camions, d'autres à pied devant et derrière, ou en file de chaque côté des véhicules. Pas de bruit autre que leur piétinement et le grondement des moteurs.

Tout cela défila devant lui. Les derniers soldats de l'arrière-garde disparurent entre les broussailles qui bordaient la laie. Pendant quelques minutes, le grondement caractéristique des diesels perça la nuit.

Puis ce fut le silence, un silence de mort.

Il était seul. Seul dans un village mort. Avec une femme grièvement blessée.

Quand il entra dans la maison, Irène dormait. Les infirmiers lui avaient donné une forte injection de morphine et bandé sa blessure. Ils n'avaient rien pu faire de plus. À tout hasard, ils avaient disposé près

d'elle une seringue propre et une autre ampoule de morphine.

Kramer se déchaussa : il n'avait pas retiré ses bottes depuis des jours. Il enleva aussi sa casquette, se débarrassa de son ceinturon où était suspendu l'étui-revolver. Il prit le pistolet, le soupesa pendant un instant, puis, d'un geste résolu, il le posa par terre, près de lui.

Il alla ensuite s'asseoir doucement sur le bord du lit. D'un geste machinal, très tendre, il lissa la couverture que les infirmiers avaient pris soin d'étendre sur Irène.

Le visage de la jeune femme était détendu. Sa respiration était faible, mais régulière, calme. Un peu de sang séché élargissait la commissure des lèvres. La lumière clignotante de la lampe à pétrole se reflétait sur le front uni de la jeune femme et lui conférait une sorte de vie palpitante.

Tout va bien, pensa-t-il. Il ne pouvait pas en être autrement. J'ai agi comme il le fallait. Peut-être pour la première fois de ma vie. Plutôt la mort avec Irène que la moindre part de responsabilité dans cette tuerie inutile.

La lampe se mit à fumer. Il faut que je tourne la mèche... Et pourtant, il ne bougea pas. Il n'avait pas envie de faire le moindre geste, encore moins de se lever. Il souhaitait seulement pouvoir rester assis et se perdre dans la contemplation muette du visage bien-aimé. Pour toujours...

Cinq minutes plus tard, la lueur du lumignon s'éteignit. Dans l'obscurité, il entendit au loin des voix rauques, des cliquetis d'armes, de plus en plus proches. Maintenant, les Russes étaient à la porte.

Tout est très bien comme ça, se dit-il une fois de plus. Oui, il n'y avait pas autre chose à faire.

Il s'étonna de ne pas ressentir la moindre peur... absolument pas. Au contraire, il était magnifiquement en paix avec lui-même. Magnifiquement.

Un peu après 2 heures du matin, les restes de la compagnie Kramer se joignirent à ceux de la 3^e. Un lieutenant à peine sorti de l'adolescence accueillit l'adjudant-chef Müller avec soulagement. Il n'avait presque plus de sous-officiers.

— La seule chance que nous ayons est de percer rapidement, à toute allure, sans prendre aucune mesure de sûreté. Le verrou que nous devons faire sauter est à environ dix kilomètres d'ici. Rien que des partisans... (Il avait écrasé son doigt sur un point précis de la carte)... Nous frapperons ici. Si la chance est avec nous, dans une heure, nous serons de l'autre côté, chez les nôtres. Sinon...

Il ne termina pas sa phrase, haussa seulement les épaules. Un quart d'heure plus tard, la colonne s'engagea dans l'étroite voie forestière qui menait vers l'ouest. Le premier camion était vide,

sacrifié : s'il y avait des mines, il sauterait mais ouvrirait le chemin aux autres. Le conducteur était un volontaire très jeune : pas de femme, pas d'enfant. Une mère seulement. Tout était en ordre.

Müller et Doelles avaient fixé leur mitrailleuse sur le toit d'un camion.

— On doit avoir fait la moitié du chemin, ou presque, dit Doelles.

Müller hocha la tête :

— Encore un grand quart d'heure, et tout sera fini. Ou nous serons de l'autre côté, ou nous nous retrouverons en plein dans la merde comme d'habitude...

Un grand grincement de freins devant eux. En se redressant, Müller aperçut le tronc d'arbre qui barrait la laie.

— Et voilà la percée-surprise bien compromise, dit-il sèchement en sautant à terre, suivi de Doelles et de la mitrailleuse.

Un commandement se répercuta le long de la colonne :

— Autorisation de tirer !

Une dizaine d'hommes s'attaquèrent au tronc d'arbre tandis que d'autres passaient au peigne fin les broussailles de chaque côté de la route.

Il fallut un bon quart d'heure pour débayer l'obstacle. Chaque minute perdue avait augmenté les risques d'un échec. Quand l'autocar des comédiens démarra enfin, Walter Meyer poussa un soupir :

— Je voudrais bien être plus vieux de deux heures.

— Je t'en prie, Walter, tais-toi, fit derrière lui la voix de Garten. Ne crois-tu pas que nos trois femmes peuvent se passer de tes prédictions de malheur !

— Qui parle de prédictions de malheur ? Moi qui disais ça pour plaisanter, pour leur remonter le moral...

Les trois femmes accroupies, serrées l'une contre l'autre à même le sol, n'avaient pas échangé une parole depuis leur départ. Irene n'était plus avec elles, et elles ne pouvaient penser à autre chose. Garten entendait respirer Erika, la plus proche de lui. Son souffle était nerveux, oppressé.

Il aurait voulu lui frôler l'épaule, la caresser peut-être, pour la consoler. Mais c'était impossible. Depuis la mort du D^r Berthold, ils étaient devenus des étrangers l'un pour l'autre. Ils n'osaient même plus se regarder, comme s'ils l'avaient eux-mêmes tué. Après un moment, il parvint à dire :

— Nous ne devons pas être très loin. Si rien de fâcheux n'intervient dans les cinq minutes qui suivent, nous sommes sauvés...

On eût dit qu'il avait provoqué le destin. Le martèlement d'une mitrailleuse lourde éclata soudain, l'empêchant de poursuivre. Puis ce fut une seconde mitrailleuse. Une troisième leur répondit, plus sur la

gauche. Et derrière les véhicules, des traînées lumineuses de balles, comme de longs fils verts, sortaient de la forêt. Quand Garten lui prit la main pour l'attirer contre lui, Erika ne se défendit pas.

Müller, accroupi derrière sa mitrailleuse, arrosait les buissons les plus proches de courtes rafales, mais sans voir un ennemi. Les coups de feu des Russes semblaient venir du néant. Le pneu avant gauche du camion éclata, et le conducteur parvint avec peine à l'empêcher de rouler dans les buissons et de s'y renverser.

— En avant ! Surtout ne nous arrêtons pas.

Même si nous devons rouler sur quatre jantes ! s'écria Müller.

Deux minutes plus tard, ils roulaient en effet sur les quatre jantes. Les partisans avaient concentré leur feu sur les pneus et sur les moteurs. Bientôt, tous les véhicules seraient immobilisés, ce n'était plus qu'une question de temps. Ils n'avançaient plus qu'à l'allure d'un homme au pas.

— Suivez-nous ! Restons ensemble ! cria Müller au véhicule suivant.

C'était l'autocar du Théâtre aux Armées, et le lourd véhicule n'avançait même plus comme les autres. Prenant sans cesse du retard, il était devenu la cible préférée des partisans. Une balle traçante atteignit l'un des bidons de réserve de carburant serrés à l'intérieur du coffre à bagages. Ils explosèrent l'un après l'autre, et l'essence enflammée se répandit sous les bagages et y mit le feu.

Sonia fut la première à remarquer une chaleur subite. Sous la dernière rangée des sièges, le sol métallique était devenu brûlant, et une odeur de roussi les prit bientôt tous à la gorge. Et pourtant, au cri de Sonia : « Nous brûlons, nous brûlons ! », personne d'abord ne réagit. Erika, la tête baissée, avait enfoui son visage dans le creux de l'épaule de Garten. Lore, toujours assise sur la banquette arrière, tenait les yeux fixés sur le plafond blanc de l'autocar. Totalelement apathique, résignée, elle s'abandonnait au destin. Mourir pour mourir, pensait-elle, que ce soit par le feu ou par une balle, finissons-en. Nous ne sortirons pas vivants d'ici. Peut-être Jupp était-il déjà mort. Les partisans avaient dû le tuer. Elle ne le savait pas, c'était tout.

Elle ne reverrait jamais son bébé. Mais il se trouvait à l'abri, chez la mère d'Irène à qui il ne resterait que cet enfant, car Hans et Irène Berthold étaient morts. Et elle avait toujours promis de s'occuper de lui, de bien l'élever.

La première flamme apparut à l'intérieur de l'autocar, venant du coffre, léchant un siège dont le rembourrage prit feu. Avec un cri, Sonia se leva et courut vers le conducteur :

— Halte ! cria-t-elle. Les soubresauts du véhicule la déséquilibrèrent. Elle n'en continua pas moins à progresser à quatre pattes sur le sol brûlant en continuant à crier : Arrêtez ! Halte ! Halte !

Je ne veux pas brûler vive ! Je ne veux pas brûler vive... !

Walter Meyer la prit par l'épaule, se jeta sur elle de tout son poids pour l'immobiliser au sol :

— Vas-tu rester à l'abri, Sonia Deppe ! Tu veux donc qu'on te massacre, hein ?

Il la maintenait sous lui et elle ne résistait plus. Mais il l'entendit encore murmurer tout bas, d'une voix plaintive :

— Je ne veux pas brûler vive.

— Écoute, Sonia. Si nous nous arrêtons, nous sommes foutus. Tant qu'ils nous tirent dessus, nous ne pouvons pas sortir d'ici.

Il lui parlait doucement en la serrant contre lui, mais il voyait bien que le feu gagnait du terrain. Maintenant, la dernière rangée de sièges était en flammes. La chaleur devenait de plus en plus insupportable. Une fumée âcre s'épaississait, s'insinuait en eux, descendait jusque dans leurs poumons.

Aucun d'eux ne vit que le conducteur s'était brusquement effondré sur son volant.

Mais aussitôt, l'autocar s'inclina fortement sur sa gauche. La jante dénudée de la roue gauche avant heurta une pierre avec un grincement qui domina un instant tous les autres bruits. Emporté par son poids, le lourd véhicule s'inclina encore davantage, puis lentement, infiniment lentement, comme s'il hésitait encore à la dernière seconde, il se coucha sur le côté.

Un silence de mort s'ensuivit, troublé seulement par le crépitement amorti des flammes.

Puis un cri strident retentit, celui d'une femme, un cri chargé d'une telle angoisse qu'il était impossible de savoir qui avait crié. Une vitre éclata en mille morceaux. Sonia s'était dressée, le visage défait. Affolée, puisant dans sa peur une force surhumaine, elle se dégageait de Walter Meyer qui ne put la rattraper et la rejeter en arrière qu'au moment où elle tentait de sortir par la fenêtre dont la vitre était brisée. Trois ou quatre balles vinrent aussitôt s'écraser sur la tôle du car, tout près d'elle.

Walter Meyer, furieux, la rejeta à l'intérieur du véhicule en flammes, l'obligea à s'allonger de nouveau :

— Petite imbécile... (Mais sa colère se retourna aussitôt contre les Russes)... Ces salauds veulent vraiment nous brûler vifs. Salauds...

Une violente crise de toux lui coupa la parole. La fumée s'épaississait sans cesse. À l'arrière du véhicule elle était déjà étouffante, et la chaleur devenait insupportable. Fritz Garten éleva la voix :

— Brise les vitres des autres fenêtres.

Il avait ôté sa lourde chaussure et s'en servait comme d'une massue pour défoncer à grands coups la vitre la plus proche de lui. Les

yeux hagards, Erika semblait ne plus rien entendre. Elle regardait seulement les flammes qui gagnaient inexorablement du terrain :

— Si seulement il ne s'agissait que de mourir sous les balles, dit-elle enfin. Ou alors, laissons-nous étouffer et brûler ici. Nous savons ce que font les partisans des femmes allemandes. Tout plutôt que cela !

— Il faut que l'un de nous sorte d'ici, dit Fritz Garten.

— Autant se suicider sur place, lui répondit Walter Meyer.

— Il faut tout tenter. Sortir un à un peut-être. Aller chercher du secours... (Il regardait lui aussi les flammes.)... Mais je n'ai pas pensé à toi pour essayer ! (Il prit Walter Meyer par le bras, rapprocha du trou noir d'une fenêtre, se servit du comédien pour l'atteindre en grimpant sur son dos.)... Quand je dirai « vas-y », tu pousseras de toutes tes forces. Il engagea sa tête dans l'ouverture, sentit sur son visage le vent frais de la nuit, jeta un coup d'œil rapide autour de lui et cria : Vas-y !

D'un seul coup, il se retrouva dehors. Rapide comme l'éclair, il se laissa rouler sur le flanc de l'autocar et bientôt fut allongé de tout son long contre le sol.

Une seconde plus tard, plusieurs coups de feu s'écrasaient au-dessus de lui sur la tôle de l'autocar.

Il demeura un instant inerte. Il avait pris contact avec le sol du côté droit, sur le moignon qui terminait son bras amputé, et la douleur était atroce.

À trois mètres de lui, il aperçut un petit fourré. Aussitôt après c'était le début du sous-bois... Il lui suffisait d'atteindre le fourré... On verrait ensuite.

Il s'arc-bouta sur sa jambe droite pour se propulser en avant, comme une flèche, à travers l'espace qu'éclairaient les flammes, et il retomba cette fois sur le côté gauche.

Des rafales de plusieurs mitraillettes saluèrent son audace : plusieurs balles s'enfoncèrent dans l'humus tout autour de lui, tandis que d'autres s'éparpillaient dans les buissons avec un grand crépitement de branchages cassés.

Cette fusillade dura vingt secondes, trente secondes peut-être, et chacune d'elles était pour lui une éternité. Et quand le silence revint, il se força encore à attendre avant de lever prudemment la tête.

Peu à peu, il se redressa. Les partisans ne le voyaient donc pas.

Il s'enfonça dans le bois, avec une circonspection infinie d'abord, craignant à chaque pas de recevoir une balle dans le dos, puis de plus en plus vite jusqu'au moment où il se retrouva en train de courir.

Il n'était mû que par une seule pensée : trouver de l'aide. La colonne ne pouvait pas être loin. Pour cela, il ne fallait pas trop s'éloigner de la laie, décrire simplement un arc de cercle, remonter sur la route. Le tout très vite, avant que les occupants du car n'étouffent

dans la fumée, avant qu'ils ne soient brûlés vifs.

Environ deux cents mètres plus loin, il remonta sur la chaussée, écartant les derniers buissons, éclairé subitement par le croissant de lune, hors d'haleine. Il fallait maintenant retrouver la compagnie. Et son cœur se serra en voyant en face de lui, de l'autre côté de la voie, le reflet soudain d'une pièce métallique. Des hommes étaient là, à l'affût. Puis une voix s'éleva, une voix allemande :

— Ne tirez pas. C'est l'un des nôtres...

Une douzaine de silhouettes casquées sortaient des fourrés, s'empressaient autour de lui qui défaillait d'émotion et de fatigue. « C'est la nuit des miracles, pensa-t-il. Rien n'est perdu. » Il avait du mal à reprendre son souffle.

— Mais c'est Garten, entendit-il soudain. (Le visage du caporal-chef Doelles était tout proche du sien, un visage souriant, mais anxieux.)... Où sont les autres ? demanda-t-il.

D'un geste, Garten montra la lueur qui, à deux cents mètres de là, montait vers le ciel, celle de l'autocar qui brûlait. En quelques mots hachés, il expliqua la situation.

Maintenant, ils couraient vers le véhicule qui semblait flamber comme une torche. En vain Müller avait-il essayé de retenir Doelles qui était parti le premier en criant : « Lore, Lore ! » ; en vain avait-il prodigué le conseil : « Tenez-vous sur les bas-côtés, protégez-vous avec les buissons. » Ces hommes ne pensaient plus à eux, mais aux femmes condamnées à la plus atroce des morts. Pourtant, un certain automatisme, l'exemple de Müller, leur avaient immédiatement inspiré la seule tactique possible : simuler une contre-attaque massive. Hurlant, tirant des rafales de droite à gauche, ils se précipitaient en avant, et comme toujours les partisans ne les attendirent pas. N'avaient-ils pas achevé leur tâche ? L'autocar flambait et ses occupants n'en étaient pas sortis...

D'une des fenêtres sans vitre, la partie supérieure d'un corps pendait, immobile.

— Walter ! s'écria Garten en le prenant par le bras pour le tirer complètement à l'extérieur.

— Est-ce toi, Fritz ? (Le miracle continuait. Meyer avait ouvert les yeux, mais en reprenant conscience, il se souvint de tout.)... Sonia ! Les autres filles...

Il fallait agir vite, les flammes avaient atteint l'avant du véhicule, là où, juste à l'arrière du moteur, se trouvait le réservoir d'essence. D'un moment à l'autre, tout pouvait exploser. Doelles était partout à la fois. En passant, il jeta à Walter Meyer la couverture qu'il portait enroulée de l'épaule à la hanche.

— Au moteur ! Étouffe les flammes du moteur !

Il est difficile de devenir brusquement un héros quand on n'en a

pas la vocation : Walter Meyer hésita un instant. Puis il pensa à Sonia qui avait si peur de brûler vive, et il se rua sur le moteur de l'autocar pour étendre la couverture sur les flammes. Et comme cela ne suffisait pas, il se mit à enfoncer la couverture partout où naissaient les flammes et à les étouffer en s'aidant de ses mains, sans prendre garde à sa peau qui se craquelait, découvrant la chair.

Entre-temps, Doelles s'était attaqué à la portière de l'avant. Il était impossible d'entrer par les fenêtres. Mais la carrosserie avait joué et la portière était bloquée.

— Il nous faudrait une hache, dit Doelles, désespéré.

— Ma pelle suffira, dit un troupier.

À grands coups de pelle, Doelles défonçait maintenant la serrure. Müller et d'autres hommes saisissaient des morceaux de tôle de leurs mains sanglantes et tiraient comme des damnés. La porte était comme soudée à son cadre, mais elle céda peu à peu. Enfin, d'un seul coup, elle s'ouvrit toute grande. Doelles se précipita le premier à l'intérieur dans une atmosphère surchauffée.

Les trois femmes étaient immobiles, à demi étouffées. Elles avaient ôté leurs vêtements qui risquaient de s'enflammer et avaient longtemps combattu le feu, elles aussi, avec leurs couvertures.

En quelques secondes, ce fut fait. Doelles, suffoquant, les traînait l'une après l'autre jusqu'à la porte où Müller et Garten les prenaient, les repassaient à d'autres qui couraient plus loin les déposer sur l'herbe d'un bas-côté de la laie.

Car les flammes l'emportaient sur tous les efforts ; elles avaient envahi la cabine du conducteur, léchaient maintenant le réservoir d'essence, entre les essieux des roues avant.

Doelles s'acharnait : il lançait maintenant au-dehors les malles et les caisses de réserves alimentaires, pleines de boîtes de conserve de toutes sortes et dont les femmes de la troupe avaient assumé le contrôle et la distribution : goulasch, porc cuit dans sa graisse, rôti de porc et pâtes, et jusqu'à des boîtes de lait en poudre et du thé en sachets, tout ce dont rêvaient de plus en plus des hommes réduits à la portion congrue en raison des difficultés croissantes du ravitaillement.

Müller dut se mettre à hurler :

— Doelles ! Descends ! C'est un ordre ! Le moteur va sauter !

Alors seulement Doelles se décida à descendre, tenant une caisse sous chaque bras. Après avoir roulé à terre, il se mit à courir en boitillant sans avoir lâché ses caisses.

— Attention ! cria encore Müller en rabattant contre le sol le visage de Garten, allongé près de lui.

Il avait vu l'amorce de l'explosion, la naissance d'une flamme différente, due au mélange de l'essence et de l'air. Mais Doelles se trouvait encore à un mètre de la bordure de la forêt qui aurait pu lui

servir d'abri. Une pluie de morceaux de bois et de tôles, de poutres, s'abattit sur lui et il eut l'impression que tout son corps recevait un nombre infini de coups de bâton, tandis que le fracas de l'explosion lui déchirait les tympans.

Il était étendu de tout son long, essayant d'enfoncer son visage dans le sol dur de la route, le casque en arrière recouvrant sa nuque, retenant son souffle. Il comptait les coups : un morceau du moteur, une jante, une partie du pare-chocs... tantôt dans le dos, tantôt sur la nuque, tantôt sur les deux cuisses. Oh ! juste sur le sacrum ! Et dire que tout allait si bien ! J'aurais quand même bien voulu voir le petit Jupp, mon fils, le faire sauter une fois sur mes genoux. Oh ! encore un coup... Et encore un ! Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? J'ai l'impression d'être en pièces détachées, mais je vis encore, j'entends, je ne sais si je vois mais pour l'instant je préfère ne pas ouvrir les yeux...

Müller et Garten, quelques secondes plus tard, purent le tirer jusqu'à l'herbe du bas-côté. Et Müller secoua la tête, n'en croyant pas ses yeux : Doelles vivait.

Il était évanoui : un morceau de poutre l'avait finalement atteint au bas du cou et l'avait assommé. Mais il respirait encore, presque paisiblement, ses blessures semblaient superficielles et les vertèbres de sa nuque étaient vraisemblablement intactes.

Du grand autocar qui avait aussi servi de réserve pour les décors, rien ne subsistait sinon, en travers de la chaussée, certaines parties des essieux et du dispositif de direction. Une gigantesque tache d'huile se consumait, projetant vers le ciel un nuage épais de fumée plus sombre que la nuit.

Müller lavait le visage de Doelles avec le thé de son bidon de campagne. Après lui avoir massé le cœur, il se mit à lui assener sur les joues quelques claques vigoureuses. Brusquement, Doelles ouvrit les yeux. Une dernière gifle était partie, Müller ne put la retenir, et Doelles poussa un grognement :

— Non mais... T'es devenu fou, ou quoi ?

Non seulement il protestait, mais se redressait en gémissant. Müller se retourna vers Garten en s'essuyant le front :

— Ça y est ! Il recommence à râler. Il est revenu sur terre. Même quand il ne sait plus où il est, il a toujours sa grande gueule.

Doelles reprenait rapidement connaissance :

— Et les filles... ? Et Lore... ? Est-ce qu'elles sont...

— Elles sont là-bas, ne t'en fais pas !

Du geste, Müller indiquait la lisière de la forêt à vingt-cinq mètres de là. De loin, ils pouvaient voir Walter Meyer dont les mains étaient enveloppées de bandes découpées dans des chemises et qui veillait sur Sonia.

— ... Elles étaient presque asphyxiées. Mais les infirmiers se sont déjà occupés d'elles.

— Alors, elles vivent ! (Doelles aurait pu être complètement heureux, mais une ride creusa son front) Et mes conserves ?

— Vous l'entendez ? Il parle de ses conserves comme si elles étaient toutes à lui.

Doelles s'aperçut que Müller n'avait guère envie de rire et qu'il regardait le ciel avec une certaine inquiétude. Il se souvint des partisans, de leur attaque.

— Alors, quelle est la situation, adjudant-chef de mes deux ?

— Oui ! Quelle est-elle ? répéta Müller (il n'avait pas n'avait pas cessé de regarder le ciel.) Nous voici seuls. Les autres véhicules ont réussi à percer. Il n'y a plus un coup de feu. Tout cela s'est déroulé très vite, en cinq minutes peut-être. Dans cinq autres minutes, l'arrière-garde doit arriver. Il n'y a avec elle que trois motocyclistes et cinq voiturettes à bras chargées de munitions de mortiers.

— Alors, nous pourrions mettre les femmes dans ces voiturettes, proposa Fritz Garten.

— Et je suis volontaire pour m'atteler à l'une d'elles, dit Doelles, surtout si on m'ordonne de la tirer jusque chez moi, jusqu'à Cologne ! Car j'en ai marre ! Vraiment marre !

La 3^e compagnie du 1^{er} régiment d'infanterie de la Russie blanche prenait possession du secteur de Stavenkov.

Le lieutenant Mikhail Pielkov avait son premier face-à-face avec le chef des partisans qui voulait lancer immédiatement ses hommes dans le village abandonné par les Allemands. Cette première entrevue entre les deux hommes était marquée par la méfiance réciproque, laquelle se manifestait trop souvent quand les troupes régulières reprenaient les partisans en main.

— Rappelez immédiatement vos hommes. Ils passent désormais sous mon commandement, avait ordonné l'officier sanglé dans son uniforme.

Le partisan, un colosse barbu à l'air redoutable, avait étouffé un juron et mesuré le lieutenant de haut en bas à travers la fente oblique, menaçante, de ses yeux.

— ... À force de vivre parmi les Allemands, vous ne comprenez peut-être plus le russe, avait insisté le lieutenant sans se départir de son calme... Voulez-vous que je vous fasse désarmer ?

Ses soldats devaient avoir l'habitude de pareils affrontements. Dès le début de l'entretien, une partie d'entre eux avait pris position autour du chef des partisans, mitrailleuse en main, l'isolant ainsi de sa bande, intimidée par la froideur subite de ces retrouvailles, après les embrassades du premier moment. Aucune résistance n'était possible.

En maugréant, il lança un ordre à ses hommes interdits. Le lieutenant tira une fiche de sa poche, la consulta :

— La camarade Aricha Toulpanova est-elle toujours à Stavenkov ? demanda-t-il.

Le barbu cracha par terre de dégoût :

— Oui, elle y est encore, cette salope, et je vais faire en sorte qu'elle n'en sorte jamais plus.

— Vous n'avez rien à voir avec la camarade Toulpanova, déclara le lieutenant sur le même ton supérieur, exaspérant. Elle dépend directement de nous.

Le chef des partisans, de plus en plus haineux, proféra une nouvelle malédiction, lança un nouveau crachat, mais que pouvait-il faire ? Le bon temps est fini, pensa-t-il. L'arrivée des hommes en uniforme changeait tout. Il allait falloir obéir aux ordres, et ce fat de lieutenant se comportait comme un petit Staline. Tout cela parce qu'il avait des galons, une décoration, parce qu'il savait lire et écrire. Que se passerait-il s'il refusait de lui obéir ? L'autre le ferait abattre sur-le-champ, c'était sûr. Et l'on n'a pas lutté trois ans contre les Allemands pour se faire fusiller sans procès par les camarades libérateurs. Condescendant, certain d'avoir mis cet ours mal léché à la raison, le lieutenant daigna expliquer :

— ... Aricha Toulpanova doit nous avertir. Nous saurons par elle si le village est vraiment évacué, s'il est miné ou non. Vous avez déjà été terriblement imprudent en l'attaquant deux fois cette nuit, camarade. Combien d'hommes avez-vous perdus ? Je suis désormais responsable de tout : pas un des hommes que je commande, y compris les vôtres, ne se jettera tête baissée dans un piège. Attendons !

Le chef des partisans renifla comme un chien. Quelle était cette odeur ? Le lieutenant Mikhaïl Pielkov avait allumé une cigarette. Du tabac doré, très clair, très doux. « Saloperie, pensa-t-il. C'est bien ce qu'on m'avait rapporté : les soldats fument du tabac venu de Chine, boivent du vin du Caucase, et une partie de leur ravitaillement se compose de rations américaines, des aliments concentrés, paraît-il... » Il se calma un peu en se disant qu'à leur tour, lui et ses hommes bénéficieraient de ce luxe, en feraient le trafic peut-être comme ils le faisaient depuis trois ans avec certaines victuailles des paysans...

L'attente fut longue, plus d'une heure. Enfin, un soldat s'avança, porteur d'un message venu du poste radio. Lentement, Pielkov le lut :

— Aricha nous transmet que le village est évacué. Dans la cave de la maison des Soviets, il y a sept Allemands grièvement blessés ou mourants. Il y a en plus une Allemande, blessée elle aussi, du Théâtre aux Armées...

Le partisan éclata de rire :

— Ah ! une *madka* artiste ! Elle devra montrer ce qu'elle peut

faire avant que nous lui réglions son compte...

On eut dit que le lieutenant ne l'entendait même pas.

— ... Aricha demande qu'on lui laisse la vie. Et aussi à un sous-lieutenant qui est resté dans la cave avec l'Allemande.

— Aricha est sa maîtresse ! hurla le partisan.

Il se tut sous le regard impersonnel, glacial de l'officier.

— Je verrai cela moi-même. Mais on dirait, camarade, que tu tiens à compromettre un de nos meilleurs agents. Saurait-elle trop de choses sur ton comportement pendant toutes ces années où tu as fait ici ce que tu voulais ? Des bruits fâcheux ont couru sur ton compte...

Était-ce vrai, ou le lieutenant tentait-il seulement de pêcher en eau trouble ? Le chef des partisans sentit un frisson lui glacer le dos : évidemment, on fait des mécontents parmi les paysans quand on est obligé de subsister sur leur dos...

Mais déjà l'officier se tournait vers ses sous-officiers :

— Dans dix minutes, nous entrons dans le village, il est vide.

Le mouvement de joie qui parcourut la troupe des partisans ne lui échappa pas. Sa voix se fit plus dure :

— Toi, camarade, tu restes à mes côtés. Et tes hommes vont se mélanger à mes soldats. Ils sont désormais sous les ordres de mes sous-officiers. S'ils n'obéissent pas, ils seront immédiatement fusillés.

— Je me plaindrai à Moscou ! hurla le chef des partisans, furieux et plein d'une haine impuissante.

Il aurait poursuivi si, en l'entendant, les soldats qui se trouvaient près de lui n'avaient éclaté de rire. L'officier se contenta de sourire :

— Fais ce que tu veux, camarade. Mais c'est moi qui commande ici. Et mets-toi bien cela dans le crâne : même si d'autres pensent autrement, pour moi, l'ennemi qui n'a plus d'armes cesse d'être en guerre. Et je n'ai pas gagné cette décoration en tuant des femmes, des blessés ou des prisonniers. Ma troupe est une troupe d'élite : pas de pillages, pas de tueries inutiles, pas d'assassinats !

Aricha, une bassine d'eau à la main, allait de paillasse en paillasse pour laver le visage des blessés que les Allemands avaient dû abandonner. De temps à autre, elle se contentait d'abaisser les paupières sur un visage immobile : l'homme était mort sans que personne s'en rendît compte.

Irene dormait. Sa respiration s'était accélérée, était devenue une sorte de râle, à mesure que son corps se vidait de son sang, on eût dit que son souffle provenait de poumons transformés soudain en soufflets de forge.

Le sous-lieutenant Kramer s'était assis à côté du brancard, le dos contre le mur, son pistolet à côté de lui. Chaque fois qu'un blessé gémissait, il tournait la tête vers lui. Tout près, l'un d'eux murmura : « Maman... » Impuissant, Kramer ne put que caresser une tête trempée

de sueur et que le blessé agitait en tous sens, inconsciemment. Aricha se pencha pour enrouler le dernier bandage autour de ce qui restait de la jambe du mourant.

— Tu es très jeune, lui dit Kramer. Où est ta mère ?

— Morte, répondit-elle durement. À Kiev. Des Stukas allemands ont bombardé notre maison, sans alerte préalable. Le ciel était bleu. Mamachka faisait cuire la soupe.

— Et ton père ?

— Mort. Abattu par les Allemands parce qu'il déterrait des pommes de terre pendant la nuit... Nous n'avions plus rien à manger...

Il y eut entre ces deux êtres un long silence.

— Malgré cela, tu nous aides...

— Regarde le visage de cet adolescent... Crois-tu qu'il est responsable ?

Encore un silence pendant lequel ils écoutèrent le blessé râler. Son corps brûlant tremblait de fièvre. À force de se mordre les lèvres, il les avait déchiquetées, elles saignaient, mais il ne sentait sûrement plus ses blessures.

Irène fit un mouvement. Aricha se dirigea vers elle, suivie de Kramer. La blessée avait ouvert les yeux, mais elle ne reconnaissait plus personne.

Aricha lui lava le visage à l'eau froide, ce qui dut lui faire du bien, car un sourire craintif détendit ses traits, comme si le souvenir d'un événement heureux l'emportait sur les souffrances de son corps.

Ils avaient entendu au loin la rumeur d'un combat. Puis les détonations s'étaient espacées ainsi que le crépitemment caractéristique des mitrailleuses allemandes 42. La percée avait sans doute réussi. Aricha devait penser la même chose que lui, se dit-il, quand leurs regards se rencontrèrent.

— Maintenant, nous sommes seuls, dit Kramer d'une voix rauque.

— Pas pour longtemps, lieutenant.

— Tes compatriotes vont venir...

— Certainement. Ils savent que je suis là. Ils savent aussi qu'il y a des blessés qui sont restés en arrière avec cette femme et toi-même. Ils savent tout. Ils ont toujours tout su, grâce à moi...

Il la regarda, se disant qu'il en était de même dans tous les pays qu'occupaient les troupes allemandes, et malgré la gravité de la situation il se souvint du mot de Machiavel : « Il est facile de conquérir parce qu'on conquiert avec toutes ses forces ; il est difficile de garder, parce qu'on ne garde qu'avec une partie de ses forces. »

— ... Ce village appartient de nouveau à la Russie. Bientôt, les paysans vont revenir, bientôt leurs tracteurs vont recommencer à labourer les champs, bientôt les sacs de blé s'accumuleront dans les granges de la nouvelle Stolovaïa jusqu'à ce que les camions du sovkhoze viennent les chercher. (Elle s'était assise près d'Irène et avait pris entre ses mains brunes et musclées celles, fiévreuses, de la blessée.)... Mais nous ne verrons sans doute pas tout cela, lieutenant. J'ai l'impression que toi et moi, nous n'appartenons pas aux temps qui viennent, aux temps du bonheur...

— Viendront-ils ?

— Il le faut, lieutenant. Sans quoi, le monde mourra dans une explosion formidable.

— Je sais... Moi aussi j'ai fait un rêve, celui d'avoir une femme, celle-ci, et des enfants d'elle, avec une petite maison dans un espace plein de verdure. Peut-être au bord d'un lac. Quelle merveille, n'est-ce pas ? (Il s'essuya les yeux, et ce geste chassa tout ce qui était rêve.)... Tu as peut-être raison. Rêveries que tout cela. Nous sommes la génération perdue. Mais n'est-ce pas bête ?

Elle secoua la tête :

— Il faut que cette guerre ait un sens... Moi, je rêve de la steppe. D'un cheval, sauvage comme le vent. De la taïga, d'un grand fleuve avec des bancs de sable et des cygnes sauvages. Et de renards, de loups et d'ours. Je rêve à la Russie.

— Oui, c'est un beau pays que le tien, dit doucement Kramer.

Il s'appuya de nouveau contre le mur. Irène avait fermé les yeux. Son cœur battait faiblement, mais régulièrement, comme s'il voulait continuer à vivre, vivre.

Le bruit d'un moteur résonna soudain dans le village. Aricha fit un geste, eut un léger sourire.

— Les voici.

Et puis le bruit grandit, des voix lancèrent des appels que Kramer ne comprenait pas.

Enfin, des pas résonnèrent sur les marches de l'escalier qui conduisait à la cave.

Aricha se leva. Elle rectifia sa coiffure, tira sur sa blouse, sur sa jupe, se dirigea lentement vers l'entrée, après un dernier regard pensif

pour Kramer, pour Irène, pour chacun des blessés.

Là-haut, l'homme s'était arrêté et lançait des ordres rauques :

— *Germanskii !* Dehors. Haut les mains. *Davai !* Vite !

Silence... Là-haut, l'homme attendait une réponse, l'apparition de silhouettes chancelantes, les mains en l'air comme pour supplier le ciel...

Kramer se demanda pourquoi Aricha n'intervenait pas. Elle attendait au bas de l'escalier, très droite. Comme personne n'apparaissait ni ne répondait, l'homme tira une rafale de mitraillette dont les balles sifflèrent en s'écrasant contre le mur à côté de la jeune Russe.

Alors seulement sa voix s'éleva, très claire, très nette, sans que Kramer pût comprendre un mot de ce qu'elle disait. Il la vit rejeter ses cheveux en arrière, commencer à gravir lentement les marches.

Retenant son souffle, Kramer attendit la rafale de balles qui allait sans doute accueillir la jeune femme.

Mais il y eut seulement un bruit de bottes, un échange de mots. Puis des pas s'éloignèrent.

Le lieutenant Mikhaïl Pielkov s'était arrêté dehors devant la maison des Soviétiques du village. Quand Aricha Toulpanova en sortit, il porta la main à sa casquette, claqua des talons et salua longuement, comme un soldat salue un supérieur ou quelqu'un qu'il veut honorer spécialement. Derrière lui, le chef des partisans, hirsute, les yeux brillants de haine, semblait sortir d'un autre monde. Mikhaïl Pielkov fit trois pas en avant, tendit la main à Aricha :

— Je suis heureux et fier de vous saluer, camarade sous-lieutenant.

Interdits, n'en croyant pas leurs yeux, les partisans demeuraient cloués sur place. Aricha ? Sous-lieutenant de l'armée régulière ?

— Dans la cave il n'y a que des morts et des blessés graves, camarade lieutenant, dont une femme qui doit être opérée le plus vite possible. Avez-vous une voiture avec vous ?

— Une Jeep américaine.

— Et où se trouve le médecin le plus proche ?

— À l'échelon du bataillon, à une heure de route d'ici, peut-être.

Aricha s'arrêta un instant pour regarder les visages déçus et haineux des partisans, une bande de loups auxquels on venait d'arracher leur proie.

— Je vous en prie, prenez avec vous le sous-lieutenant allemand dont j'ai parlé par radio. (Elle avait élevé la voix pour que tous l'entendent.)... C'est le fiancé de cette fille. Il ne s'échappera pas. Quand il saura qu'elle est sauvée, il sera le prisonnier le plus heureux que nous ayons jamais fait. Et je lui dois beaucoup : s'il n'était pas arrivé avec sa troupe, un haut personnage du parti nazi était à ma

recherche après avoir tué un vieillard et un enfant.

Le lieutenant fit un signe au conducteur de la Jeep et à trois soldats de l'Armée Rouge :

— Allez le chercher !

Aricha les arrêta d'un geste :

— Attendez ! Je descends la première. Sinon, l'officier allemand pourrait tirer !

Le chef des partisans saisit l'occasion au vol pour essayer de reprendre un peu d'autorité. Il se mit à crier, à prendre tous ses hommes à témoin :

— Je vous l'avais dit ! Elle est de mèche avec lui. Elle a été sa maîtresse ! On n'a qu'à le fusiller tout de suite, puisqu'il peut encore tirer sur nous !

— Oui, parce qu'il ne connaît que vous comme Russes !

Ces gens-là avaient pourtant été ses amis. Elle voulait continuer, expliquer qu'avec la guerre, ils étaient devenus comme des bêtes. Qu'ils s'étaient battus comme des héros, mais en perdant peu à peu toute humanité... Elle n'en eut pas le temps. Le lieutenant Mikhail Pielkov intervenait :

— Approchez ! ordonna-t-il au chef des partisans. Et comme l'autre avançait, presque menaçant, sa voix claqua comme un coup de fouet :... Arrêtez ici ! À trois pas de moi ! Au garde-à-vous ! Et quand l'autre se fut immobilisé, il reprit d'un ton plus calme :... Je ne veux pas vous envoyer à l'arrière pour qu'un conseil de guerre vous apprenne ce que nous faisons des hommes qui insultent un officier. Vous allez être intégré dans l'armée régulière en suivant un peloton de sous-officiers, comme tous les chefs des partisans au fur et à mesure de la libération du territoire. Mais avant, vous allez répondre à deux questions, et faites bien attention à ce que vous allez dire. Sinon, il faudra que vous le répétiez devant le conseil de guerre. Accuser un officier sans preuves, c'est la mort. Vous avez une chance de vous en tirer. Avez-vous été, vous, l'amant de la camarade sous-lieutenant Aricha Toulpanova ?

— Je n'ai jamais dit cela, protesta l'homme.

— Très bien. A-t-elle été la maîtresse de quelqu'un d'autre que vous connaissez ? Réfléchissez, camarade...

Pendant quelques secondes, il lutta encore, mais un coup d'œil sur ses compagnons le convainquit qu'il ne devait pas compter sur leur appui.

— Non, dit-il enfin.

— La camarade sous-lieutenant Toulpanova ne se plaindra pas de vos insultes qu'elle attribue à l'émotion de revoir les troupes régulières soviétiques et à votre ignorance de la situation.

La séance de dressage était finie.

Sans un mot de plus, il se dirigea vers l'escalier de la cave, accompagné d'Aricha. Après avoir descendu quelques marches, ils s'arrêtèrent.

— Lieutenant ! cria Aricha. Ils vont venir vous chercher, comme des amis. Ne tirez pas ! Ils opéreront Irène. Ce sont des soldats, pas des partisans.

En entendant leurs pas, le sous-lieutenant Kramer avait saisi son arme et appuyé le canon du pistolet contre la tempe d'Irène. Il hésita un instant avant d'appuyer sur la détente. Et ce fut alors qu'il entendit la voix d'Aricha. Sur le moment, il ne comprit pas ce qu'elle disait. L'écho répercutait ses paroles et les déformait. Mais il était sûr d'une chose. Elle avait dit très distinctement : « Ne tirez pas... », et ensuite : « ... des soldats, pas des partisans... »

D'un seul coup, la fatigue et l'émotion l'accablèrent. Il se laissa glisser contre le mur, fermant les yeux, avec une envie folle de crier, de pleurer. Il ne savait même plus qu'il n'avait pas laissé tomber son pistolet.

Ce fut ainsi que le découvrirent le lieutenant Pielkov et Aricha Toulpanova. Pielkov le salua militairement. Il aida Kramer à se lever, le désarma doucement et l'aida à monter les marches abruptes qui conduisaient à la lumière. Derrière eux, quatre soldats avaient soulevé le brancard où reposait Irène et gravissaient lentement l'escalier, s'arrêtant à chaque pas.

Il y eut encore un incident.

Le chef des partisans tenta une dernière fois de retrouver l'autorité qu'il avait perdue. Il attendait dehors, énorme, massif, la tête baissée, si bien que nul ne pouvait voir l'éclat de ses yeux dans son visage recouvert d'une barbe hirsute.

Au moment où Kramer apparaissait et passait devant lui, épuisé, chancelant, le colosse leva le poing et l'abattit sur le crâne de l'Allemand qui s'effondra dans les décombres encore fumants d'un camion. Il n'eut pas le temps de se retourner vers ses camarades pour leur faire partager la fierté de sa victoire. Sans hésiter une seconde, avant que l'ex-chef des partisans ait pu esquisser un geste pour se défendre, le lieutenant abattait contre sa tempe la crosse du pistolet de Kramer. Comme un arbre qui s'abat, le géant se retrouva allongé par terre aux pieds de Pielkov.

Le lieutenant fit un pas à peine plus grand pour l'enjamber en s'adressant à deux sergents :

— Attachez-le et envoyez-le au chef de bataillon. Qu'on l'enferme en attendant mon rapport. Puis il se pencha sur Kramer, l'aida à se relever et à faire les premiers pas, lui offrit son mouchoir pour s'essuyer. Dans un allemand imparfait, que l'accent russe rendait moins dur, il dit enfin : Je me suis souvent trouvé devant votre unité

au cours de ce dernier mois. Vous vous êtes bien battus. Pardonnez à mon camarade : ce n'est pas un soldat.

Kramer inclina la tête. Il voyait passer devant lui le brancard d'Irène que l'on chargea sur la Jeep. Il vit aussi comment on attachait son corps au brancard avec des bandes tricotées pour qu'elle ne tombe pas pendant le parcours.

— J'aimerais vous remercier, dit-il enfin.

L'autre l'arrêta d'un geste :

— Ce n'est pas d'usage en temps de guerre.

La Jeep s'ébranla lentement pour rouler presque au pas. Le sous-lieutenant Kramer avançait derrière. Il se sentait soudain léger, et si fort qu'il aurait pu courir jusqu'à l'Oural et au-delà. Il ne voyait pas les deux soldats de l'Armée Rouge qui l'accompagnaient. Il ne voyait qu'Irène. Elle vivrait, il en était sûr. Chaque tour de roue la rapprochait de la vie.

Vingt minutes plus tard, l'arrière-garde arriva. Elle n'avait rencontré aucune résistance, pas un coup de fusil. La forêt était silencieuse, comme morte, angoissante dans la lumière crépusculaire de la lune. Les éclaireurs étaient tombés sur des trous d'hommes abandonnés et, dans la cime des arbres, les emplacements aménagés pour les tireurs d'élite avaient eux aussi été désertés.

L'autocar du Théâtre aux Armées n'était plus qu'un amas de ferraille d'où montait une fumée étouffante. Son explosion avait projeté des débris de bois et de fer dans un rayon de plusieurs dizaines de mètres.

L'adjudant qui conduisait l'arrière-garde s'arrêta, stupéfait, devant le petit groupe de personnes qui semblait attendre, assis sur l'herbe du bas-côté de la laie : quelques soldats, deux civils, trois femmes.

— Voilà des drôles de déserteurs ! s'exclama-t-il en reconnaissant Doelles. Vous êtes assis là, très gais, en plein secteur contrôlé par les partisans.

— Gais à en mourir de rire, comme tu le vois, dit sèchement Doelles. Je voudrais bien être d'aussi bonne humeur que toi. (Il jeta un coup d'œil derrière son interlocuteur)... Je ne vois pas les voiturettes des lance-grenades.

— Qu'est-ce que tu voulais en faire ?

Doelles indiqua du pouce l'endroit où les jeunes femmes gisaient sur l'herbe, encore mal remises de leur suffocation et de l'empoisonnement causé par la fumée. En même temps, il eut comme un pressentiment :

— Surtout, ne me dis pas que vous ne les avez pas avec vous !

L'adjudant rejeta son casque sur la nuque pour se gratter le front

d'un air désolé :

— Hélas, elles nous gênaient pour avancer dans la forêt et sur ces sales sentiers.

— Il ne manquait plus que ça ! s'exclama Doelles, bouleversé. Et comment allons-nous emmener ces femmes jusqu'aux lignes allemandes ?

L'adjudant eut un large sourire :

— Dans nos bras, en les portant, naturellement. Voyons, tu avais jadis la réputation d'être costaud. Qu'est-ce qui se passe ?

Comme Doelles se taisait, encore sous le coup de sa déception, un troupier ajouta :

— Mais c'est d'ailleurs ce que tu lui as promis lors de ton mariage... Comment c'est déjà ? « Là où tu iras, j'irai moi aussi. »

— Ah ! tais-toi, grogna Doelles. C'est pas ça du tout ! On n'a jamais dit que le mari devait porter la femme. Puis, prenant son parti de la situation, il se mit, comme toujours, à rouspéter : ... Eh bien alors, qu'est-ce que vous attendez à rester là, les bras ballants ? Que les partisans viennent vous donner un coup de main ?

Rejetant sa mitraillette sur le dos, il courut à Lore et la souleva, bientôt imité par deux camarades qui s'occupèrent d'Erika et de Sonia.

— Quand tu seras fatigué de ta femme, Jupp, dit encore une voix, dis-le-moi. Je te remplacerai...

— T'en fais pas pour moi, petit. Même s'il fallait aller jusqu'à Cologne comme ça, tu resterais encore derrière.

Deux heures plus tard, la lueur d'une aube automnale commençait à poindre à travers les branches des arbres. À l'est, une bande grisâtre annonçait le lever du soleil. Devant les fantassins qui n'avaient pas cessé d'avancer, la forêt s'éclaircissait, devenait une plaine parsemée de groupes de buissons presque impénétrables.

Ils ne virent le char que lorsqu'un obus, venu d'un hallier assez éloigné, s'abattit assez près de Doelles.

Le temps de pousser un juron retentissant et d'allonger Lore derrière un arbre, et Doelles se retrouva à plat ventre à côté d'elle, sa mitraillette prête à tirer.

Une seconde détonation. Cette fois, il vit distinctement d'où elle venait. Puis, après le bruit de l'explosion, ce fut le grondement d'un diesel lourd.

— Attention, il arrive ! cria l'adjudant qui avait pris position de l'autre côté de la laie, derrière une mitrailleuse lourde.

Lentement, Doelles ajusta la crosse de sa mitraillette dans le creux de son épaule.

Comme un monstre préhistorique, le char émergea des buissons derrière lesquels il s'était embusqué. Ce fut d'abord le long tube de son canon, l'avancée des chenilles, la tourelle...

Incroyable ! Sur la tourelle était peinte la croix gammée allemande.

— Espèce de conducteurs de bourriques ! hurla Doelles. (Il laissa tomber sa mitraillette, ôta sa veste, arracha sa chemise, sans pouvoir s'empêcher de dire, malgré la gravité des circonstances :) Espérons que ces imbéciles se rendront compte que ma chemise est blanche quand elle est propre !

Debout au milieu du chemin, il agitant son drapeau blanc.

Dans un long grincement, le char s'immobilisa. La trappe de la tourelle s'ouvrit.

— ... Bande d'idiots ! Alors ça vous amuse de tirer à l'aveuglette sur n'importe qui ? Pour faire du bruit, hein ?

Le chef de char ne pouvait plus avoir de doutes : aucun partisan n'était capable de vous engueuler avec un tel accent rhénan. Il se redressa et salua d'un geste de la main. Doelles se retourna vers les fantassins :

— En avant, les gars ! À partir de maintenant, on fait le reste du chemin en voiture, comme il se doit.

Lore sortit de sa torpeur au moment où il la reprenait dans ses bras pour courir vers le char :

— Jupp... Que se passe-t-il ?

Avec une voix étrangement douce, presque tendre, comprenant qu'elle était enfin vraiment tirée d'affaire, il répondit :

— Nous avons percé, petite Lore... Nous rentrons chez nous, chez les nôtres.

Derrière lui, tous se précipitaient comme s'ils voulaient prendre d'assaut le monstre à la croix gammée, comme s'ils redoutaient que le destin ne leur oppose encore un obstacle alors qu'ils parcouraient les derniers mètres vers le salut, vers la liberté.

Fritz Garten était au bout de ses forces. Il arriva le dernier. Le chef de char eut juste le temps de lui tendre la main alors qu'il s'effondrait. Une dizaine d'autres mains le saisirent, le soulevèrent, l'installèrent sur le blindé. Et dans un grincement de chenilles, le monstre fit demi-tour pour se remettre en route.

Garten était assis à côté d'Erika, le dos appuyé à la tourelle. Il regardait la forêt qui s'éloignait peu à peu. Quelque part sous ces arbres, il s'en était fallu de peu. Comment avaient-ils réussi à échapper à la mort ? Par quelle suite de miracles ? Il secoua la tête, respira profondément, sentit l'air frais du matin s'engouffrer dans ses poumons. Et il ferma les yeux.

Planitz était mort. Et ils vivaient. L'ombre sinistre qui les avait impitoyablement poursuivis s'était à jamais dissipée.

Il eut l'impression que quelqu'un le touchait très légèrement, et sa rêverie prit fin.

Erika le regardait, et ce regard était plein d'amour et de confiance. Il lui saisit la main, referma ses doigts sur elle. Certes, la guerre durait encore, mais un jour la vie vaudrait la peine d'être vécue.

ÉPILOGUE

Ils se rencontrèrent pendant l'été 1960, au « Kempinski ». Dans le nouveau « Kempinski ». L'ancien ayant disparu sous les bombes et les canonnades de la guerre, comme tant d'autres choses, bonnes et mauvaises.

Depuis 1945, ils avaient continué à communiquer par lettres sans jamais réussir à se réunir. La dureté des temps avait exigé de chacun d'eux de gros efforts personnels.

Enfin, quinze ans après la fin de leurs tournées du Théâtre aux Armées, ils étaient de nouveau ensemble, plus âgés certes et un peu plus élégants que sur le front. Mais les yeux étaient restés les mêmes. Comme les cœurs.

— Fritz !

Walter Meyer secouait la main de Garten comme s'il voulait la séparer du poignet. Erika regarda autour d'elle, surprise :

— Et où est notre Jupp ?

— Il ne vient pas, dit Sonia... Il n'a pas le temps, d'après ce qu'il a écrit.

Fritz Garten, désolé, secoua la tête.

— Naturellement, il n'a pas changé, il a toujours quelque chose à faire au dernier moment.

— Allons, tu as fini de taper sur ce pauvre diable ? dit Sonia d'un ton conciliant, en posant sa main sur son bras unique. (Elle était toujours très attirante, un peu plus épaisse aux hanches, mais d'une élégance raffinée qui s'accordait avec son physique éclatant.)... J'ai entendu dire que tu lances un nouveau spectacle ? continuait Sonia.

— Oui. J'ai repris une salle de variétés en faillite. Je veux la transformer en théâtre spécialisé dans les opérettes modernes, les comédies musicales, etc.

Meyer l'approuva :

— Oui, le vieux music-hall a fait son temps. Il faut du neuf. Moi, il y a longtemps que je me suis consacré à la télévision. C'est plus sûr.

Erika se mit à rire :

— Évidemment ! Les téléspectateurs ne peuvent pas vous bombarder avec des œufs pourris et des tomates trop mûres, n'est-ce pas, Walter ?

— Erika, tu es toujours la même ! Mais tu as raison, et de plus ils sont obligés de rester sur place et d'avalier ce qu'on leur donne. Pas de concurrence !

Ils riaient tous les quatre, comme autrefois. Ils prirent finalement place au bar et commandèrent des whiskies. Fritz Garten leva son verre :

— Eh bien, buvons à la santé de notre vieux Doelles, de Lore, et de leurs deux enfants.

— À propos, dit Walter Meyer, j'allais oublier... (Il fouilla dans ses poches, parvint à retrouver une lettre toute froissée :)... Doelles m'a écrit. Comme il ne pouvait pas venir à Berlin, il nous invite tous les quatre pour Pâques dans le Tessin, pour la confirmation de sa fille Erika.

— Oh, je t'en prie, Fritz. Arrange-toi pour que nous puissions y aller. Il paraît que le Tessin est si beau, et il y fait un temps superbe quand le froid sévit encore dans le reste de la Suisse.

Les yeux d'Erika n'avaient rien perdu de leur pouvoir de séduction, et Fritz Garten secoua comiquement la tête pour souligner son impuissance :

— Évidemment, nous irons, puisque Erika le veut.

— Et comment donc ! Nous irons tous les quatre, confirma catégoriquement Sonia. Pensez donc : passer les fêtes de Pâques dans le Tessin, l'une des plus belles régions du monde. Il ne faut pas rater cela. Cela nous rappellera par contraste les steppes où nous avons failli rester... (Et, redevenant subitement sérieuse :)... Cela me fait penser que Doelles tient un magasin d'électroménager, n'est-ce pas ? (Comme Walter Meyer ne répondait pas, elle tendit l'index pour lui tapoter la poitrine :) Réveille-toi, Walter. Écoute ta femme quand elle parle. Elle a justement besoin d'un nouveau réfrigérateur et d'une cuisinière avec four électrique. Les deux appareils dans les nouvelles couleurs pastel...

Walter Meyer secoua les épaules d'un air résigné :

— C'est bon... C'est bon... (Il se tourna vers Fritz Garten avec un sourire légèrement gêné...)... Il faut bien que ma Sonia s'occupe de tout, n'est-ce pas ? Moi, j'oublie toujours la moitié de ce qu'il faut pour la maison, paraît-il.

Fritz Garten lui adressa un clin d'œil complice :

— Tu sais, mon pauvre vieux, je ne décide pas grand-chose chez nous, moi non plus...

Walter Meyer se mit à rire et remplit son verre de whisky :

— Mon Dieu, tu te souviens, vous vous souvenez... Que tout a changé pour nous depuis ce temps du Théâtre aux Armées !

Ils ne pouvaient plus dire un mot. D'un seul coup ils se retrouvaient parcourant les plaines infinies de la Russie, jouant dans des décors de fortune devant des troupes de soldats épuisés à force de combats et de privations, et qui riaient comme des enfants avant de retourner à la mort. Brusquement, le visage de l'un d'eux revint à la mémoire de Garten :

— Qu'est devenu l'adjudant Müller ? Je me le demande parfois.

Walter Meyer se mit à rire :

— Quoi ? Je ne te l'ai pas écrit ? Tu vois, j'oublie tout ! Eh bien, il est comptable !

— Comptable, lui ?

— Oui, et chez Doelles, en Suisse, dans le Tessin.

— Mon Dieu, murmura Erika stupéfaite. Mais alors nous allons tous nous retrouver à Pâques.

— Sauf Irène et le brave sous-lieutenant Kramer, dit doucement Sonia.

— Vous non plus vous n'avez jamais plus entendu parler d'eux, n'est-ce pas ? soupira Erika. Je me suis adressée partout pour avoir de leurs nouvelles... En vain...

Sonia secoua la tête, les yeux pleins de larmes.

— ... La mère d'Irène a été tuée peu avant la fin de la guerre, lors d'un bombardement. Mais peut-être sont-ils encore en vie, tous les deux. Peut-être sont-ils restés malgré eux en Russie, comme tant d'autres prisonniers de guerre. La Sibérie est grande et manque de bras... Mais peut-être sont-ils parmi nous ? Peut-être vivent-ils ici, à quelques pas de nous ? Oui, peut-être allons-nous les rencontrer en sortant, et nous nous jetterons dans leurs bras, les serrerons contre nous. Nous ne savons pas où ils se trouvent, c'est tout. Et ils ne savent pas où nous sommes.

Ils avaient tous baissé la tête pour cacher leurs larmes. Fritz Garten fut le premier à se reprendre :

— Il faut continuer à penser à eux. Il faut se rappeler combien d'autres sont morts ou ont simplement disparu comme eux. (Il s'arrêta, les yeux toujours fixés sur la manche de son veston, cette manche vide qu'il remettait souvent dans la poche qui ne servait qu'à cela. Il ne put s'empêcher de penser que le tissu en était magnifique, un tissu anglais de toute première qualité... mais la manche était vide, tout autant que jadis dans la tenue réglementaire qu'il portait en temps de guerre.)... La vie, c'est comme la scène. Le public rit souvent là où il ne faut pas. Et les applaudissements les plus nourris vont à ceux qui jouent le plus faux... Mais nous ne pourrons jamais rien y changer...

[1] En allemand, *Pumpe* signifie également pompe. (N. d. T.)